Hors-série n° 5 - octobre - novembre - décembre 2017 - 7,90 €

l'express HORS-SÉRIE

L'art d'Astérix®

Ils racontent
Le génie de Goscinny et Uderzo vu par **ZEP, JUL, BOUCQ...**

Exclusif
Le making-of du nouvel album événement



Allemagne : 8,70 € - Canada : 12,40 $can - Grèce / Italie / Portugal : 8,40 € - Dom : 8,30 € - Luxembourg : 8,30 € - Tom : 980 XPF - Maroc : 90 MAD - Suisse : 11,90 CHF - Tunisie : 15 TND

M 07318 - 5H - F: 7,90 € - RD

124 PAGES • VOYAGE AUX ORIGINES DU PHÉNOMÈNE ASTÉRIX •



ÉRIC LIBIOT, RÉDACTEUR EN CHEF CULTURE DE L'EXPRESS.

Bas de page

Aurait-il connu le même destin s'il s'était appelé Point-Virgulix? Sans doute pas. D'autant que le prénom composé n'avait pas encore été inventé à l'époque; le premier, J.-C. (Jean-Claude?, Jeanine-Charlotte?, Jambe-Courte?, Jambon-Carotte?), n'apparaissant sur les calendriers que cinquante ans plus tard. Astérix*, donc, lui a porté chance bien que la chance n'ait pas grand-chose à faire ici, le gars ayant suffisamment de caractère pour porter le coup de poing, même s'il semble réfléchir un peu avant, contrairement à son ami Obélix, monument monolithe et soupe au lait. Astérix est gaulois, Astérix est français et ce hors-série le salue à la hauteur qu'il mérite. Merci de votre attention.



* **Astérix :** Signe graphique, imprimé ou manuscrit, en forme d'étoile (*) pouvant prendre plusieurs valeurs conventionnelles. Il renvoie souvent en bas de page pour indiquer, par exemple, une référence qui alourdirait le texte principal. Selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales, l'astérix est empr. au lat. médiév. *asteriscus* attesté au même sens au IXe (*Epistolae variorum*, Collectio II, p. 340, 29 ds *Mittellat. W. s.v.*), du gr. « petite étoile » (Callimaque, fr. 94 ds Bailly), d'où p. ext. « signe d'écriture en forme d'étoile » (Diogène Laerce, *Héph.*, *ibid.*). Ça va sans doute mieux en l'écrivant mais franchement, je ne vois pas trop le rapport avec le personnage, héros de ce hors-série magnifique, orchestré par Didier Pasamonix, qui décrypte, analyse, interroge, déroule, pointe, cuisine, éclaire cette saga écrite par René Goscinny** et Albert Uderzo***.

** **René Goscinny :** Scénariste français de haute volée et père de famille nombreuse quoique légèrement hétéroclite (Iznogoud, Lucky Luke, Nicolas le petit, Astérix...). L'humour y est la langue commune, partant du principe que ce qui est drôle n'est pas forcément futile comme ce qui est sérieux pas tout le temps intelligent. René Goscinny a longtemps tu sa judéité et il n'est sans doute pas idiot de voir dans Astérix, signe graphique, imprimé ou manuscrit, en forme d'étoile, je le rappelle (voir *), une référence, pudiquement cachée, à l'étoile juive.

*** **Albert Uderzo :** Dessinateur français de haute volée et père crayonneur d'Astérix. L'homme a inventé et a magnifié le mouvement dans le dessin. Dans ce domaine, il n'a aucun concurrent, ni Renoir****, ni Picasso*****, ni Zidane******, qui pourtant ont connu un succès******* certain.

**** **Renoir :** Peintre et cinéaste de père en fils.

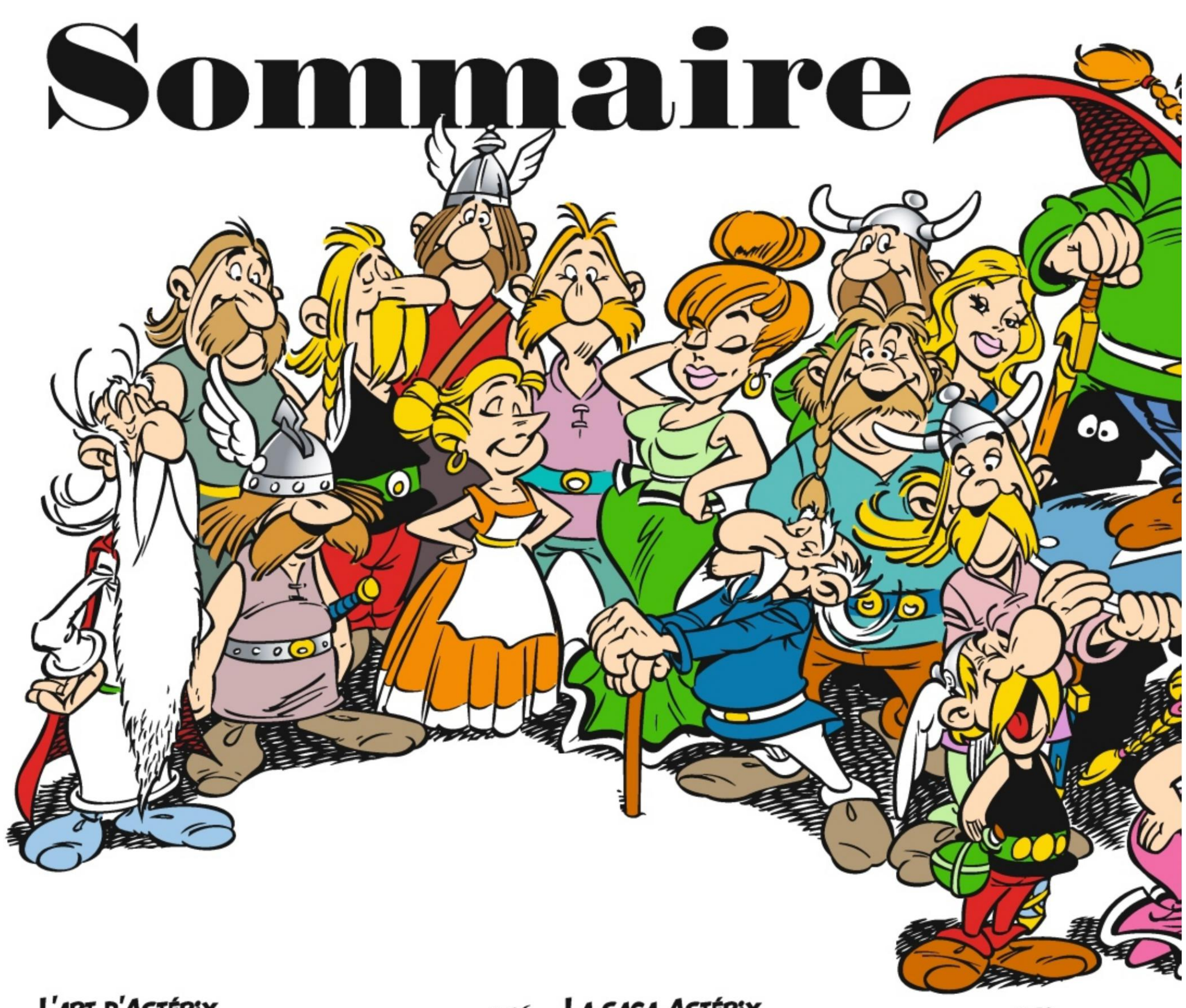
***** **Picasso :** Peintre et voiture.

****** **Zidane :** Footballeur sur un coup de tête.

******* **Succès :** Selon le Larousse, fait d'être réussi et de plaire à quelqu'un; œuvre littéraire, film, roman, etc., qui rencontre la faveur du public.



Sommaire



La toute première planche d'Astérix.
Elle comporte quelques éléments cultes : le « Ouap ! » de César, la carte de la Gaule et les locutions latines.



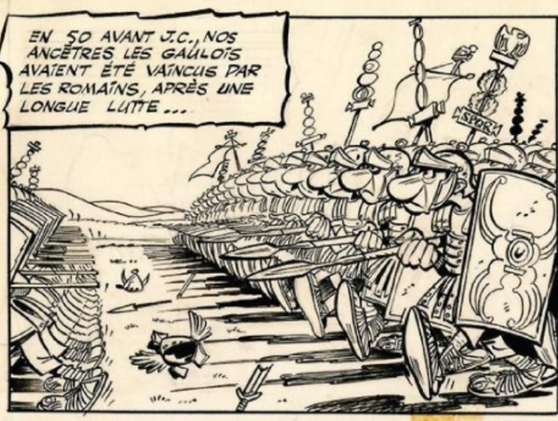
L'ART D'ASTÉRIX®

« Que les autres expliquent la "BD" comme ils l'entendent, écrivait Goscinny en préface de l'ouvrage *Le Monde étonnant des bandes dessinées*[1], de Jacques Marny (1968), que l'on en fasse un neuvième, dixième ou onzième art, un phénomène social de l'époque, une mode passagère, un snobisme, voire l'expression d'une philosophie. Nous, nous n'avons jamais cessé de rêver, et de nous amuser avec nos images qui sentent le petit pain au chocolat de la sortie de l'école. » Derrière ce scepticisme, on sent la fierté d'avoir atteint une perfection dans ce que Cicéron appelait « la pratique des choses belles ». L'expression neuvième art pour désigner la bande dessinée a été popularisée par Morris, le complice de Goscinny sur *Lucky Luke*, en 1964 dans *Spirou*, et quasiment sacralisée depuis par un recueil de textes de Francis Lacassin, *Pour un neuvième art. La bande dessinée*[2], en 1971. De nos jours, les planches originales du petit Gaulois atteignent, dans les salles des ventes publiques, quasiment le prix d'un appartement, mais jamais on ne s'était vraiment penché sur l'art d'Astérix. Nous réparons cet oubli aujourd'hui.

D.P.

1. Éditions Le Centurion. **2.** Union générale d'Éditions.

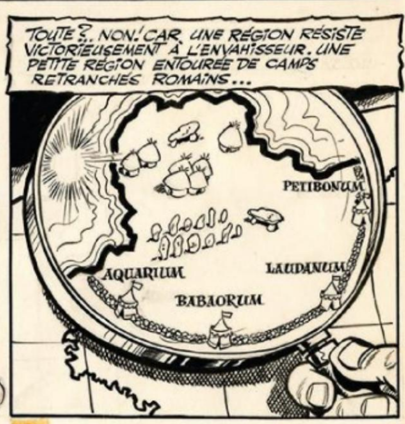
1

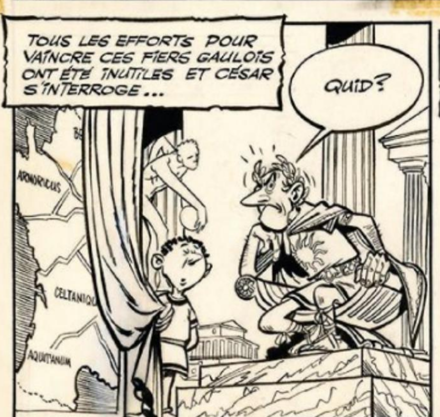


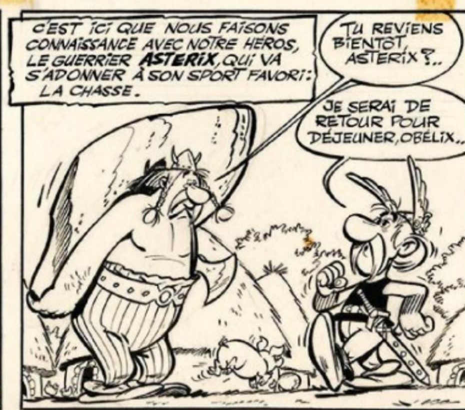


















Epreuves en bleu

19-X-?5.6 666

Pilote 239 683

LA LÉGENDE IMPRIMÉE SUR LE CÉLÈBRE LISERÉ ORANGE DU JOURNAL EST EXTRAITE DU COMBAT DES CHEFS : « GAULOIS, GAULOISES, L'HEURE EST GRAVE. »

L'Esprix D'ASTÉRESS

Le petit Gaulois est le premier personnage de BD à faire la Une de *L'Express*, en 1966. Pendant plusieurs années, l'hebdomadaire a ainsi suivi la carrière d'Astérix et de son père de plume, René Goscinny. Souvenirs.

PAR **ÉRIC LIBIOT**



La semaine précédente, Georges Brassens s'affichait en Une de *L'Express,* pipe au bec et moustache grisonnante : « Brassens repart en guerre ». La semaine suivante, l'hebdo titrait « Vietnam : paix ou guerre ». L'époque était décidément belliciste. D'ailleurs, c'est un autre guerrier, gaulois et aussi moustachu, épée à la ceinture, casque ailé sur la tête, qui fait la Une de *L'Express* du 19 au 25 septembre 1966 (n° 796, 2 francs; 22 francs belges) avec ce titre : « Le phénomène Astérix. » Quelques jours plus tôt, le 31 août, sortait *Astérix chez les Bretons,* dont les 600000 exemplaires de la première édition étaient pratiquement épuisés ce même jour, selon l'article de Jean-Noël Gurgand.

Le dessin de couverture est bien sûr signé Uderzo et la légende imprimée sur le célèbre liseré orange du journal est extraite du *Combat des chefs* : « Gaulois, Gauloises, l'heure est grave. » Fichtre. Pourtant, s'il y a bien une bonne nouvelle dans ce monde qui avance dans le chaos, c'est le succès de la saga *Astérix,* dont le premier album est sorti cinq ans plus tôt, en 1961.

L'Express est le premier News à faire sa Une avec Astérix. L'événement journalistique est à la hauteur du succès de la bande dessinée. En ce début des années 1960, il ne fallait pas attendre plusieurs mois pour retrouver les héros gaulois. De 1965 à 1970, deux albums sortaient chaque année – en 1966, *Le Combat des chefs* et *Astérix chez les Bretons.* Les auteurs, sans doute à court de potion magique, se sont ensuite calmés pour ne faire paraître qu'un seul album par an.

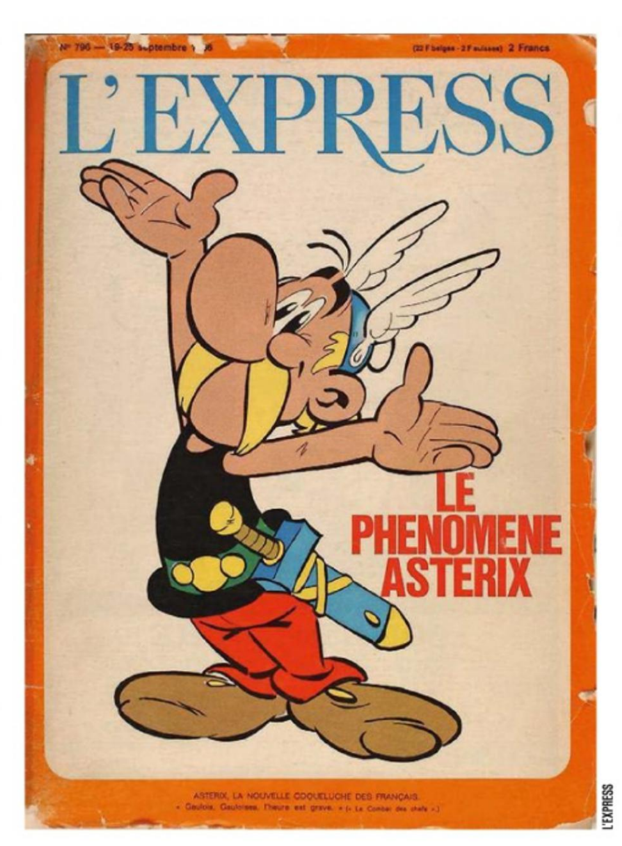
Dans son papier, Jean-Noël Gurgand rappelle que le 26 novembre 1965, le satellite français lancé de la base d'Hammaguir

(commune d'Algérie que Goscinny aurait sans doute pu cuisiner en jeu de mots) était baptisé Astérix. Une bonne façon de prendre de la hauteur. A cette époque d'astérixophilie, le *New York Times* (bible mondiale du News) titrait, lui : « Un héros de bande dessinée prend le cœur des Français », alors que Goscinny et Uderzo avouaient ne pas comprendre « ce qui arrive à Astérix ».

GAULOIS, GAULLIENS...

On note aussi dans cet article un paragraphe consacré au CELEG (Centre d'études des littératures d'expression graphique), créé en mars 1962 par Francis Lacassin (journaliste, éditeur, scénariste), Evelyne Sullerot (sociologue) et Alain Resnais (réalisateur). Cette association de fans de BD (Raymond Queneau ou Alain Robbe-Grillet en font partie) rappelle qu'aux Etats-Unis les auteurs et les héros de bandes dessinées avaient, avant la Seconde Guerre mondiale, clairement pris position pour un engagement du pays dans le conflit. Et de rappeler que Marvel et DC Comics, maisons mères des super-héros, aujourd'hui comme hier, prenaient leur part dans cet appel. Superman est l'exemple type du personnage dont les aventures peuvent être lues avec un œil politique et militant. « Superman est l'Américain idéal, écrit Jean-Noël Gurgand, Tintin le porte-drapeau de l'Occident face au monde communiste. Avec Astérix, l'identification est à la fois plus subtile et plus globale. Elle ne joue pas au niveau du personnage, mais d'un état d'esprit, d'une manière d'être. On ne cherche pas dans la fiction futuriste un espoir de conquête et de puissance. On se contente des leçons d'histoire pour continuer la résistance. C'est dans la résistance plus que dans la conquête que se manifestent le mieux les vertus gauloises. Voilà pourquoi Astérix a conquis les Français plus facilement que César n'avait conquis la Gaule. » Et l'auteur de conclure en rassemblant, à travers les siècles, « Gaulois et Gaulliens ». Amen.

René Goscinny est en majesté dans *L'Express* du 22 juillet 1974. Il y donne un long (et passionnant) entretien à Sophie Lannes. On y apprend quelques éléments biographiques aujourd'hui (plus ou moins) connus : dix-sept ans passés en Argentine, à Buenos Aires (il y a débarqué enfant, à deux ans), un père mort lorsqu'il avait dix-sept ans, un boulot d'aide comptable, sept années aux Etats-Unis, à New York, un boulot d'interprète dans l'import-export, service militaire en France, retour à New York, vaches maigres et galère, rencontre avec les créateurs de *Mad* (référence goscinienne absolue), rencontre avec Morris à New York qui le pousse à venir à Bruxelles, arrivée en Belgique, rencontre avec Uderzo en 1951, piges tous azimuts, dont la rubrique « Savoir-vivre » de *Bonnes Soirées*, naissance d'Astérix dans *Pilote* en 1959. En gros.



L'EXPRESS

UN NUMÉRO HISTORIQUE.
LE 19 SEPTEMBRE 1966, DANS SON N° 796, L'EXPRESS CONSACRE SA *UNE* À ASTÉRIX. L'HEBDOMADAIRE DE JEAN-JACQUES SERVAN-SCHREIBER ET FRANÇOISE GIROUD DONNE LE COUP D'ENVOI À UN « PHÉNOMÈNE » QUI CONTINUE DE NOUS ÉTONNER AUJOURD'HUI ENCORE.

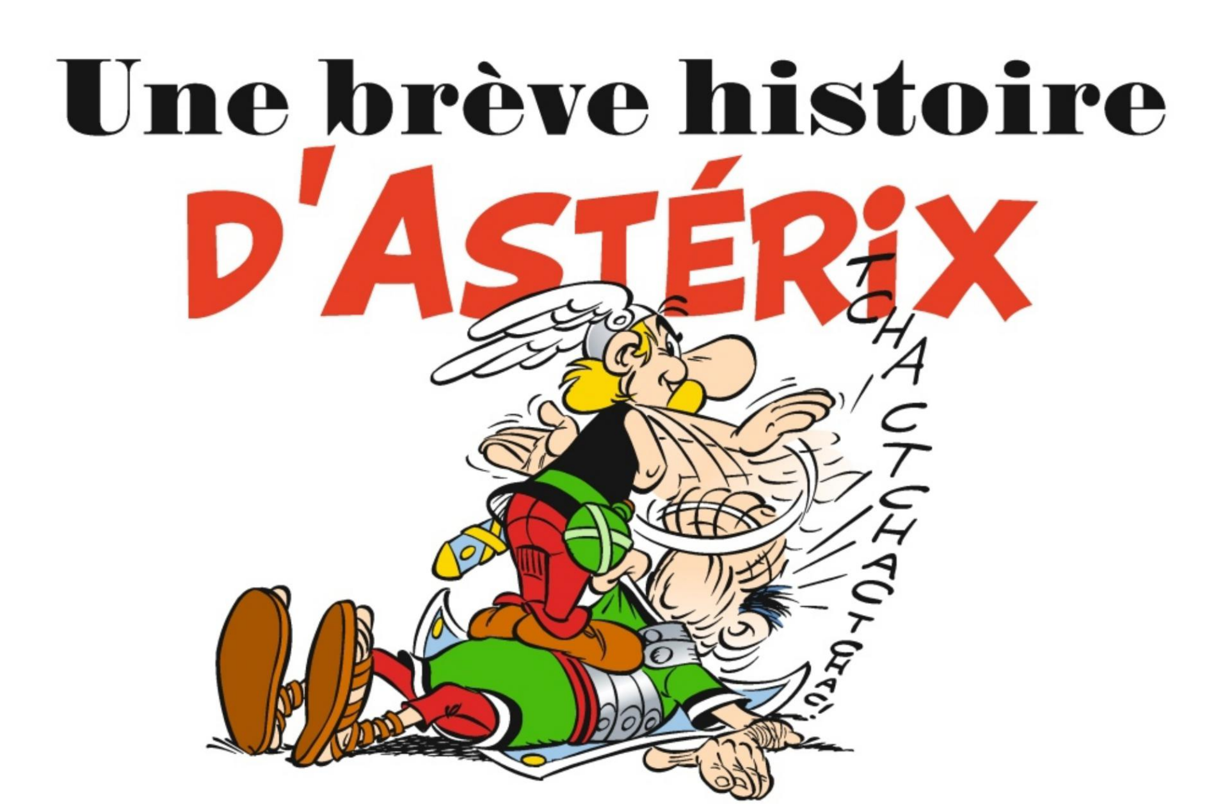
René Goscinny fait également preuve d'une modeste sincérité assez touchante : « Dût ma modestie en souffrir, je crois que si je réussis c'est parce que je suis essentiellement un amuseur. Je ne suis pas moraliste, je ne donne pas de leçons, je n'ai jamais pu me prendre au sérieux, et j'aime faire rire. » Il se dit également « paresseux contrarié », « agacé par la bêtise » tout en reconnaissant « qu'on est toujours l'imbécile de quelqu'un » (Goscinny inventait là *Le Dîner de cons* de Veber vingt-quatre ans avant sa sortie). Talent et intuition.

SIMPLEMENT HUMANISTE

Dans *L'Express* du 14 au 20 novembre 1977, Olivier Todd, éditorialiste du journal, après avoir longtemps fréquenté les bancs du *Nouvel Observateur,* consacre son entière chronique hebdomadaire à la mort de René Goscinny, survenue le 5 novembre. Après avoir rappelé l'ampleur du phénomène Astérix, Olivier Todd, également analyste politique, évoque la vision du monde de Goscinny qu'il décèle dans les aventures du Gaulois : « Il est l'anti-Wolinski. Quand il s'en prend aux maos, Goscinny est centriste. Ou, plutôt, pour lui, l'humour est toujours d'opposition, "de droite sous un gouvernement de gauche, et inversement". Tolérant, indépendant, libéral, au milieu des autres grands de la BD, souvent aussi susceptibles que des vedettes de cinéma, aussi irascibles que des fox-terriers, Goscinny disait : "Oui, les Français sont réactionnaires... mais je les aime bien quand même." Il sympathise avec les écrasés, les fous, les mesquins, les minables. [...] Moraliste quand même, Goscinny. Rondement, simplement, sans prétention, humaniste. »

Aujourd'hui, il aurait sûrement sympathisé avec les fainéants, réglé son sort à Le Pen, croqué Mélenchon en ronchon, compati au désastre socialix. Il aurait aussi sans doute été jaloux qu'un homme politique puisse s'appeler Poutou alors qu'il aurait pu inventer ce patronyme et le donner à un copain de classe du Petit Nicolas. ■

Une brève histoire D'ASTÉRIX



En 1959, Astérix n'est encore qu'un héros parmi d'autres dans *Pilote*. Uderzo y dessine aussi la série réaliste d'aviation *Tanguy et Laverdure*, bien plus raccord avec le projet du journal. Mais le succès d'*Astérix* va très vite changer la donne.

PAR **OLIVIER VAN VAERENBERGH**

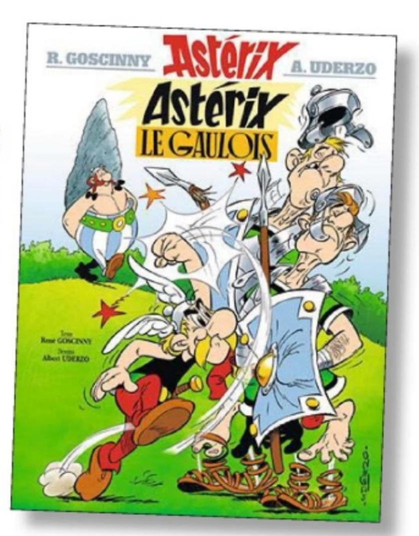
De nos jours, le succès d'*Astérix* nous apparaît comme une évidence. Pourtant, au moment de son lancement, rien n'est joué. Il n'est qu'un des héros de l'hebdomadaire *Pilote*, fondé par un trio d'auteurs : René Goscinny, Albert Uderzo et Jean-Michel Charlier, et quelques complices enthousiastes mais un peu naïfs. Quelques semaines après son lancement en fanfare sur les ondes de RTL, les imprimeurs retirent leurs billes et le journal est en faillite. Passe alors Georges Dargaud, éditeur de *Tintin France*, qui rachète le fonds pour un franc symbolique. Le premier album n'arrivera que deux ans plus tard, un titre parmi d'autres dans la collection *Pilote* où figurent aussi *Tanguy et Laverdure, Barbe-Rouge* et *Blueberry*, des futurs classiques. Mais un seul d'entre eux deviendra un « phénomène ».

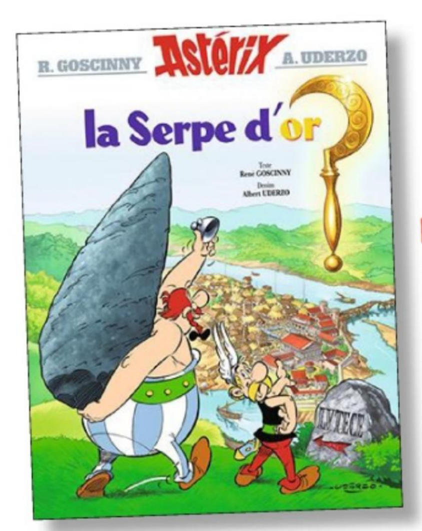
Le premier ingrédient de son succès est sans doute la masse de travail, colossale, abattue par les auteurs. Goscinny scénarise plusieurs séries de front et au minimum deux *Astérix* et deux *Lucky Luke* chaque année. Quant à Uderzo, entre *Oumpah-Pah, Tanguy et Laverdure* et *Astérix*, il abat quelque vingt pages par mois. « Tout d'un coup, raconte Goscinny aux *Cahiers de la bande dessinée*, les gens se sont mis à parler d'*Astérix*. En été 1965, j'étais à Biarritz et je me souviens que j'entendais des types dans la rue dire : "Ils sont fous ces Romains !", et d'autres formules de ce genre. J'ai pensé : "C'est incroyable, il se passe des choses ici..." » Il faut dire que cette année-là, deux nouveautés sont sorties, et pas les moindres : *Le Tour de Gaule d'Astérix* et *Astérix et Cléopâtre*. L'année suivante, ce sont trois titres qui déboulent en librairie : *Le Combat des chefs, Astérix chez les Bretons et Astérix et les Normands*, alors que, de nos jours, il faut attendre deux ans pour découvrir une nouvelle histoire...

Le deuxième ingrédient du succès est sans doute le double niveau de lecture qu'offre la série, qui séduit aussi bien les adultes que les plus jeunes. Cela vient de ce que *Pilote* est un journal qui s'adresse avant tout à des lycéens, comme Le Grand Duduche, et dont le ton est impertinent et parodique. Devant le succès, les auteurs ne boudent pas leur plaisir : « J'ai entendu des gens parler d'*Astérix* des heures durant, raconte Goscinny; je dois dire que je ne perdais pas mon temps : je pensais au prochain scénario. Mais quand, dans le métro, j'ai vu quelqu'un lire un de mes bouquins et se marrer à haute voix, le roi n'était pas mon cousin. » ■ **D.P.**

1961
ASTÉRIX LE GAULOIS

En 50 avant J.-C., après la défaite de Vercingétorix, toute la Gaule est occupée. Toute ? Non, car un petit village d'Armorique résiste encore aux assauts des légions de Petibonum, Laudanum, Babaorum et Aquarium... Apparu dès octobre 1959 dans le premier numéro de la revue *Pilote*, fondée par Goscinny, *Astérix* paraît en album deux ans plus tard. Obélix a du poil sur les bras – ce ne sera plus jamais le cas. Et Marcel Uderzo a redessiné la planche 35, perdue par son frère Albert. Premier tirage : 6000 exemplaires. Vite épuisés.



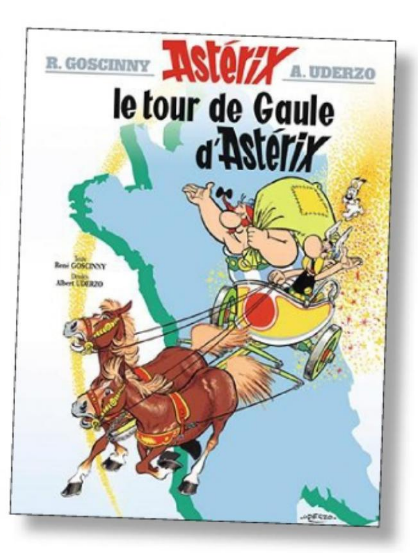


1962
LA SERPE D'OR

Un voyage mouvementé à Lutèce pour remplacer la serpe de Panoramix. La recette *Astérix* se rode déjà, telle la potion magique : anachronismes, comique de répétition, jeux de mots, gags visuels, caricatures, citations latines... On y est presque. Le premier tirage est de 15000 exemplaires.

1965
LE TOUR DE GAULE D'ASTÉRIX

Astérix, Obélix et leurs auteurs s'attaquent aux régionalismes et aux spécialités gastronomiques – dont les fameuses bêtises de Cambrai. Surtout, Idéfix apparaît, à l'entrée d'une charcuterie – Uderzo décide de le garder, avec l'approbation de Goscinny. Le petit chien sera baptisé après un concours dans *Pilote* – on a échappé à Minimix, Paindépix ou Toutousanprix. Pour la première fois aussi, Obélix s'inquiète de son poids – ne lui dites jamais qu'il est gros...



1963
ASTÉRIX ET LES GOTHS

Première sortie hors de Gaule, en Germanie. Le duo peaufine sa recette en s'inspirant de l'actualité pour la caricaturer subtilement dans ses albums : la lutte entre Wisigoths et Ostrogoths fait ainsi allusion à la division de l'Allemagne en deux pays distincts. Le titre deviendra un énorme succès allemand.

1964
ASTÉRIX GLADIATEUR

Premier voyage à Rome, et premier clin d'œil à *Barbe-Rouge*, la série d'aventure de Charlier et Hubinon publiée elle aussi dans *Pilote* : des pirates dont le navire coulera désormais presque à chaque album. La série devient hors norme, avec un premier tirage de 150000 exemplaires.

1965
ASTÉRIX ET CLÉOPÂTRE

L'album le plus épique de la série, inspiré par la superproduction *Cléopâtre* (1963), de Joseph Mankiewicz avec Elizabeth Taylor. Le scénario sera adapté à la fois en dessin animé et en long-métrage. Le duo d'auteurs tient désormais un rythme de parution délirant de deux à trois albums par an, toujours après prépublication dans *Pilote*. Astérix est devenu une figure populaire : le premier satellite français est baptisé de son nom.

1966
LE COMBAT DES CHEFS

Caricature de l'élection présidentielle française, mais aussi, selon *Le Figaro* de l'époque, de la collaboration pendant l'occupation allemande, *via* le village de Serum, pro-romain et assimilé, dont le chef Aplusbégalix sera heureusement ratatiné par Abraracourcix. Et le tout, sans potion !

1966
ASTÉRIX ET LES NORMANDS

Les Normands ne connaissent pas la peur. Mais ça, c'était avant de s'aventurer jusqu'au village d'Astérix. La série, désormais, dépassera toujours le million d'exemplaires au premier tirage. Toute la France reconnaît dans le personnage de Goudurix, grand couillon mort de peur hors de Lutèce, l'incarnation de la jeunesse yéyé et dorée de l'époque.

1968
LE BOUCLIER ARVERNE

Deuxième allusion beaucoup plus évidente à l'Occupation, la collaboration et la résistance, sujets qui tiennent à cœur à Goscinny. Abraracourcix se rend à Vichy (*Aquae Calidae*) pendant que les compères prouvent à César que la Gaule ne sera jamais complètement vaincue.

1969
ASTÉRIX ET LE CHAUDRON

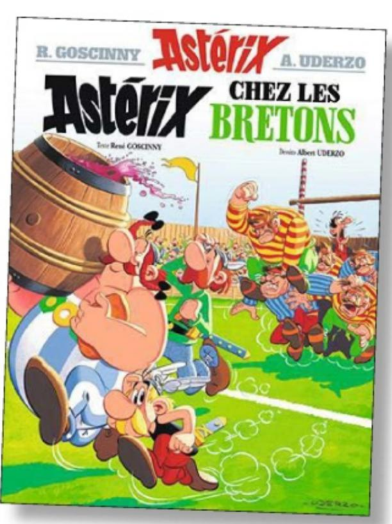
Un album pour donner écho aux démêlés des auteurs avec le fisc français? On ne les reconnaît en tout cas pas dans le personnage avare et fourbe de Moralélastix, qui tente de planquer ses sesterces. Les auteurs, on les reconnaît page 30, perdus dans un public de théâtre.

1969
ASTÉRIX EN HISPANIE

C'est bien connu, « tous les étés, les Ibères deviennent plus rudes ». Et les personnages créés par Goscinny et Uderzo rentrent chaque année dans l'inconscient collectif : alors qu'il était encore premier Ministre, certains de ses ministres attribuèrent à Manuel Valls le sobriquet de « Pépé », ou « Pépé Manuel », allusion au fils de Soupalognon y Crouton qui devient tout rouge et arrête de respirer quand il n'obtient pas ce qu'il veut...

1966
ASTÉRIX CHEZ LES BRETONS

Un des meilleurs albums, n'est-il pas ? Astérix et Obélix vont y soutenir les Bretons, donc les Anglais, à grand renfort de jeux syntaxiques, de traditions britanniques détournées et d'un deuxième degré de lecture qui va faire hurler de rire les adultes, sans faire fuir les enfants. Bien au contraire. Frisant désormais le million d'exemplaires, le Gaulois fait la Une de *L'Express*, une première pour un personnage de BD. Il faut dire que trois albums sont publiés dans l'année, pour un tirage total dépassant les trois millions d'exemplaires.

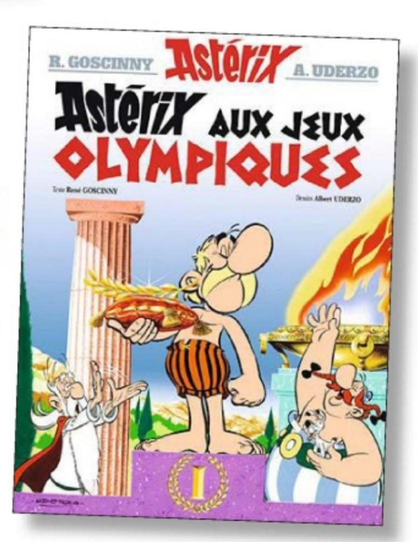


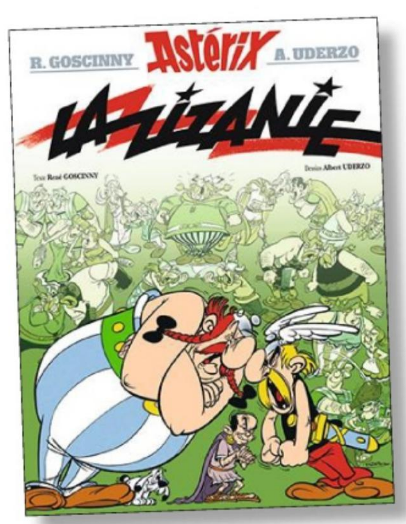
1967
ASTÉRIX LÉGIONNAIRE

Apparition de la vaporeuse Falbala, du trop beau Tragicomix, et de l'amour dans la vie paisible d'Obélix. Les jeunes Français, qui devaient faire, à l'époque, un service militaire de dix-huit mois, apprécient particulièrement l'album. Belvision produit, pendant ce temps-là, le premier dessin animé *Astérix*, basé sur le premier album, contre l'avis des auteurs. Un projet de « Parc Astérix », près de Nice, voit le jour puis disparaît. Il faudra attendre 1989 pour qu'il existe enfin, près de Paris.

1968
ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES

Cette aventure, publiée dans *Pilote* à l'occasion des Jeux olympiques d'hiver de Grenoble, met en scène Astérix tentant de gagner sa médaille sans l'usage de son habituel produit dopant... Obélix, lui, est hors concours.



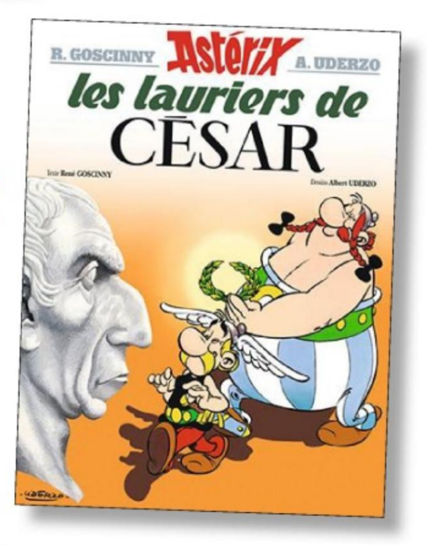


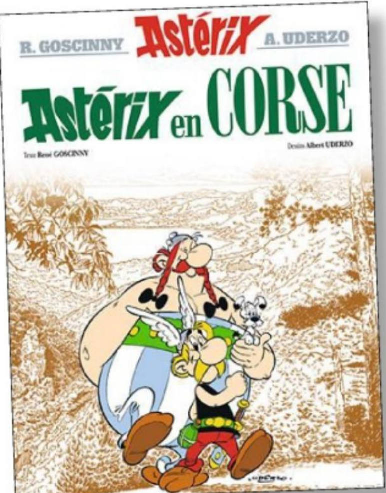
1970
LA ZIZANIE

Encore une référence directe à l'actualité, plus personnelle et douloureuse cette fois : derrière les phylactères verts de l'infâme Détritus se cache la fronde menée alors au sein de *Pilote* par Jean Giraud, dans les échos de Mai-68. Goscinny vivra très mal cette crise.

1972
LES LAURIERS DE CÉSAR

Haro sur les nouveaux riches et soupçon de décadence ! C'est un serment d'ivrogne qui envoie le duo dans les bas-fonds de Rome, entre esclaves et danseuses presque nues ! Mais depuis ce temps, la couronne de César sent drôlement le fenouil.





1973
ASTÉRIX EN CORSE

Un album plein d'émotions pour celui qui sait le lire : *Astérix en Corse* sera le dernier album à être prépublié dans *Pilote*, que Goscinny quittera bientôt. L'habituel banquet final se fait, cette fois, réunion de famille, d'anciens seconds rôles s'invitant à la table. Comme à la grande époque de *Pilote*, qui réunissait des copains.

1970
ASTÉRIX CHEZ LES HELVÈTES

L'idée a été soufflée par Georges Pompidou, encore premier Ministre, pas encore Président mais déjà grand fan d'*Astérix* : les Gaulois s'en vont en Suisse et s'associent aux Romains pour faire tomber un gouverneur corrompu.

1971
LE DOMAINE DES DIEUX

Le bétonnage du littoral et autres villes nouvelles indignent et inspirent Goscinny : il imagine un énorme complexe immobilier croulant sous le faux luxe et s'installant aux abords du village. En 2014, il inspire le film d'animation réalisé par Louis Clichy et Alexandre Astier : la dernière occasion d'entendre Roger Carel prêter sa voix à Astérix.

1972
LE DEVIN

L'obscurantisme ne date pas d'hier, ni sa dénonciation. Goscinny et Uderzo font, avec le devin Prolix, un sort à tous les charlatans. Un épisode adapté en dessin animé dans *Le Coup du menhir*, en 1989.

1974
LE CADEAU DE CÉSAR

La fin d'*Astérix* dans *Pilote* n'affaiblit pas la série : cette 21e aventure est prépubliée dans *Le Monde*; ses ventes grimpent de 15 %. L'album, lui, s'écoule à deux millions d'exemplaires. Goscinny et Uderzo créent les studios Idéfix et sortent en 1976 *Les Douze Travaux d'Astérix*, coscénarisé par Pierre Tchernia.

1975
LA GRANDE TRAVERSÉE

Le titre *Astérix en Amérique* aurait sans doute été trop référentiel, mais c'est évidemment de ça qu'il s'agit. Un album sans Romains, mais rempli de « glouglous »...

1976
OBÉLIX ET COMPAGNIE

S'il est impossible de vaincre les Gaulois par la force, autant essayer l'économie de marché! En moins de temps qu'il n'en faut pour le lire, la moitié du village vend des menhirs, l'autre du poisson. Une crise économique, bien d'époque, viendra remettre de l'ordre dans tout ça.

1981
L'ODYSSÉE D'ASTÉRIX

Rassuré par le succès de son premier titre en solo, Uderzo envoie ses Gaulois en Terre promise. Ils y croisent James Bond et... René Goscinny, qui y apparaît sous les traits d'un Hébreu.

1987
ASTÉRIX CHEZ RAHÀZADE

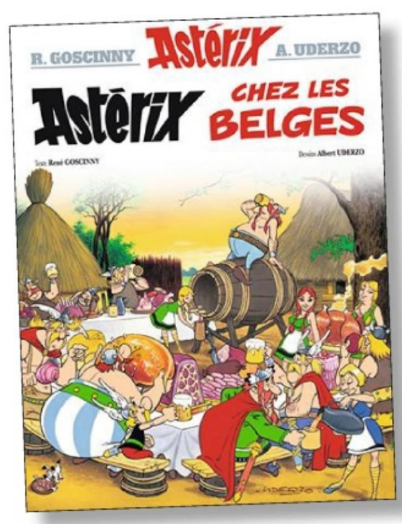
Après avoir découvert les Amériques, l'Indus et ses maharajahs sont au cœur de ce nouvel album qui permet de survoler Rome, la Grèce et le Moyen-Orient.

1991
LA ROSE ET LE GLAIVE

Dans cet épisode, les mères de famille du village décident de remplacer Assurancetourix par la barde Maestria, militante féministe déterminée. L'album relance la polémique sur le sexisme supposé d'Astérix.

1996
LA GALÈRE D'OBÉLIX

Première incursion du fantastique dans les aventures d'Astérix, cet album étonnant nous montre Obélix transgressant l'interdiction de boire de la potion magique avant de se retrouver transformé en statue de granit et de retomber en enfance. L'émotion de voir son ami en danger lui permettra de retrouver son apparence initiale. Uderzo ayant gagné en 1998 son procès contre Dargaud, les vingt-quatre premiers albums de la collection passent sous la bannière d'Hachette.

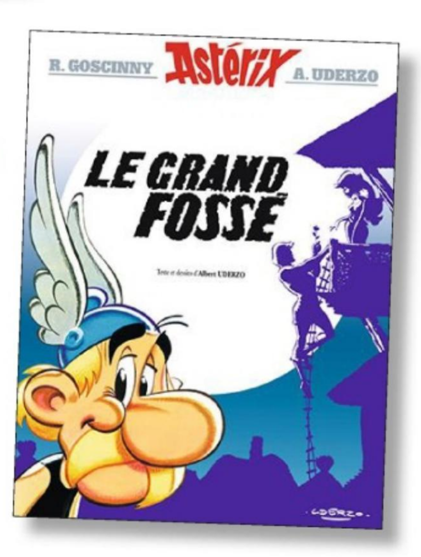


1979
ASTÉRIX CHEZ LES BELGES

Un album très attendu, mais marqué par les drames. Sa réalisation sera interrompue une première fois par les auteurs pour un conflit avec Dargaud; et une seconde fois, plus brutalement, par la mort de René Goscinny, le 5 novembre 1977, frappé d'une crise cardiaque pendant un test d'effort. Uderzo finit l'album seul, avant de fonder les Editions Albert-René avec la veuve du scénariste, Gilberte Goscinny. Il réalisera encore dix albums en solo.

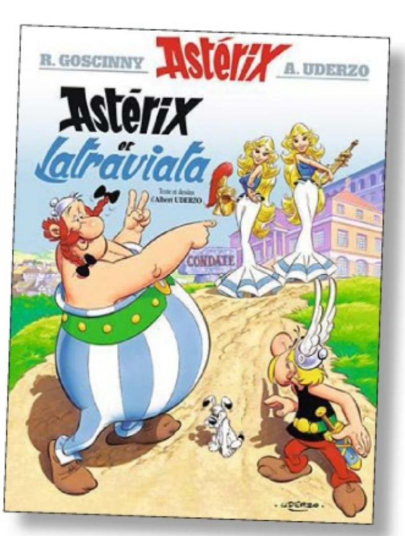
1980
LE GRAND FOSSÉ

Le premier album des Editions Albert-René a été entièrement écrit et dessiné par Albert Uderzo. Ce changement d'éditeur n'a pas d'impact sur les ventes, au contraire, le tirage atteint 1 780 000 exemplaires en français, restant, de loin, le premier de l'édition française. Inspiré par la situation de Berlin, Uderzo imagine un village coupé en deux, réconcilié par nos vaillants Gaulois, neuf ans avant la chute du Mur...



1983
LE FILS D'ASTÉRIX

Astérix et Obélix pouponnent, comme tous les enfants du baby-boom! Une gageure pour ces deux célibataires endurcis. Du coup, ça jase dans le village... Astérix lance la mode, il sera imité par *Le Bébé Schtroumpf* (1984) et les *Disney Babies* (1986). Il apparaît également pour la première fois dans un jeu vidéo sur Atari 2600, une adaptation européenne du jeu vidéo Taz, déjà utilisé pour les *Looney Tunes* aux Etats-Unis.



2001

ASTÉRIX ET LATRAVIATA

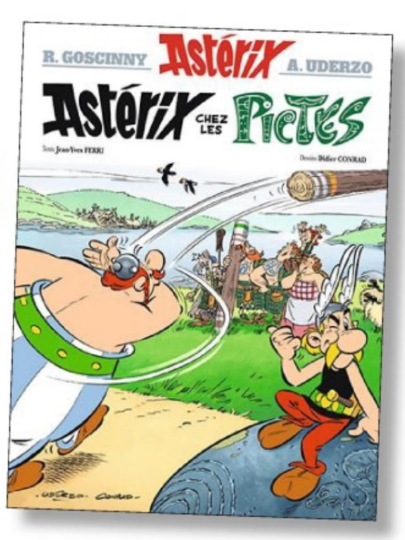
Empruntant son titre à l'opéra de Verdi, cette aventure met en scène les parents de nos deux héros tandis qu'on découvre la famille d'Idéfix. Le tirage atteint 2,6 millions d'exemplaires, huit millions en Europe. Un record!



2005

LE CIEL LUI TOMBE SUR LA TÊTE

Uderzo rompt, dans ce volume, avec le sacro-saint lien entre Astérix et l'Histoire en introduisant des extraterrestres dans son récit. Un hommage à Walt Disney et aux comics américains qui fait polémique.
En acquérant 60 % de la société Albert-René, les éditions Hachette, déjà éditrice des vingt-quatre premiers titres de la série, prennent le contrôle de l'exploitation de l'univers d'Astérix en 2008. C'est la fin d'une époque.



2013

ASTÉRIX CHEZ LES PICTES

Contre toute attente, Albert Uderzo, qui s'y était opposé jusqu'ici, et Anne Goscinny acceptent qu'*Astérix* soit continué par d'autres auteurs. Jean-Yves Ferri et Didier Conrad envoient nos héros chez les Pictes. Un nouvel album bien accueilli par l'ensemble de la critique et par le public.

2003

ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE

Réédition d'un album à tirage limité sorti dix ans plus tôt et constitué de récits complets d'*Astérix* publiés tout au long de sa carrière.

2009

L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX. LE LIVRE D'OR

Pour célébrer les cinquante ans de la naissance d'Astérix, les Editions Albert-René conçoivent cet album composé d'hommages aux principaux albums de la série. C'est le dernier album signé Albert Uderzo.

2015

LE PAPYRUS DE CÉSAR

Désormais, une nouveauté d'*Astérix* paraît tous les deux ans. Cet album, critique d'un monde romain envahi par les médias, a constitué la meilleure vente de livres de l'année 2015 avec 2,3 millions d'exemplaires vendus.

2017

ASTÉRIX ET LA TRANSITALIQUE

Le prochain *Astérix* sera tiré à 4,5 millions d'exemplaires. La série a d'ores et déjà vendu 370 millions d'albums, dont 138 millions en français. Selon les Editions Albert-René, *Astérix* est traduit en 111 langues.



L'AVENTURE ASTÉRIX RACONTÉE PAR UDERZO

Il y a dix ans, Albert Uderzo nous recevait dans sa propriété des Yvelines aux airs de village gaulois. Les allées portent les noms des albums d'*Astérix*. On y trouve un « élevage de menhirs » (véritables), un poulailler (sa passion) et une vaste maison au toit de chaume, tout en rondeurs, dessinée par le maître. « Bébert » s'est confié pendant trois heures, lors d'un entretien resté en grande partie inédit que nous vous livrons intégralement aujourd'hui. Retour sur les années de galère, le regretté René et la méthode de travail du duo, véritable potion magique...

PROPOS RECUEILLIS PAR **TRISTAN SAVIN**



UDERZO EN 1959, AVEC TOUS SES PERSONNAGES DU MOMENT : ASTÉRIX ET OBÉLIX, TANGUY LE PILOTE ET OUMPAH-PAH, QU'IL PUBLIAIT ALORS DANS LE JOURNAL DE TINTIN.

Racontez-nous vos débuts avec René Goscinny…

UDERZO : On s'est rencontrés en 1951 par l'intermédiaire d'une agence belge, l'International Press, qui venait d'ouvrir un bureau à Paris. Je préférais travailler chez moi, à Montreuil. J'étais en retard pour la livraison de ma planche, comme souvent, alors ils m'ont envoyé quelqu'un. Je vois arriver un petit mec maigrelet, le cheveu crépu, très timide. Je croyais que c'était un simple coursier. Après, j'ai appris qu'il s'appelait Goscinny et je me suis dit : « Tiens, c'est d'origine italienne. » Il venait chercher la planche de *Belloy, chevalier sans armure* [aventure comico-médiévale créée avec Charlier, NDR]. Il était non seulement sans armure mais presque à poil. Il avait quand même un slip et un compagnon qui était un petit Gaulois, avec un gros nez, des moustaches et un casque avec des ailes. Plus tard, tout le monde a dit : « C'est curieux, comme ça rappelle quelque chose », alors que je n'ai jamais fait la liaison. Quand j'ai revu René, je me suis excusé de l'avoir reçu un peu froidement et très vite on s'est bien compris tous les deux. Je l'ai toujours appelé par son prénom, René. Et lui m'appelait Bébert. Je viens d'un quartier très populaire de Paris et mes frères et sœurs trouvaient Albert trop chic. Au début, j'ai voulu faire américain en signant « Al » – mais pour René, j'étais « son Bébert ».

Comment avez-vous noué de pareils liens d'amitié ?

UDERZO : René était tout seul, il revenait des Etats-Unis et avait laissé sa mère à New York. Il avait peu de moyens car on gagnait difficilement notre vie dans ce fichu métier, il fallait vraiment en vouloir. Ma mère me faisait des sandwichs pour midi, qu'on se partageait, René et moi. Il avait loué une petite chambre sans cuisine et ne bouffait même pas le soir. Tout •••

« JE VOIS ARRIVER UN PETIT MEC MAIGRELET, TRÈS TIMIDE. JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT UN SIMPLE COURSIER. APRÈS, J'AI APPRIS QU'IL S'APPELAIT GOSCINNY. »

« NOTRE PROFESSION ÉTAIT MÉCONNUE, ET MÊME PIRE, LA GRANDE PRESSE S'EN PRENAIT À LA BANDE DESSINÉE DÈS QU'IL Y AVAIT UN CRIME COMMIS PAR UN ENFANT. ON ÉTAIT VRAIMENT LA LÈPRE DE LA JEUNESSE. »

••• ça nous a rapprochés. Nous étions comme des gamins, avec l'impression que tout était à faire. On voulait changer les choses et Dieu sait qu'elles en avaient besoin à l'époque! La BD en France n'était pas terrible alors que la BD belge faisait déjà parler d'elle. René voulait dessiner mais ce n'était pas son fort, il le disait lui-même. Moi j'étais plus à l'aise dans le dessin que dans le scénario. Alors on s'est mariés et on ne s'est plus quittés – jusqu'à sa mort.

Quelles ont été vos premières collaborations ?

UDERZO : C'était l'histoire d'un Indien qui s'appelait Oumpah-Pah. Il vivait dans une réserve à l'époque moderne et se trouvait confronté à la vie de l'Américain lambda. René m'avait fait commencer par le déterrement de la hache de guerre. Les Indiens comptaient le nombre de pas, arrivaient à une station-service et se mettaient à piocher, au grand dam du pompiste! Personne n'a voulu de cette histoire. On travaillait pour une agence qui vendait des pages entières de bandes dessinées aux journaux belges. René voulait absolument entrer dans ce métier par la grande porte en créant un genre qui n'existait pas. Les journaux trouvaient son humour trop intellectuel et mes dessins moches, car les personnages avaient de trop gros nez!

Ce sont pourtant ces gros nez qui ont fait votre succès…

UDERZO : Le succès, vous savez pourquoi il est arrivé? Il a fallu passer par tous les desiderata de ces directeurs de journaux. N'oublions pas qu'il y avait le succès immense de *Tintin,* et tout le monde voulait retrouver les personnages de *Tintin.* Donc on a fait un petit reporter qui s'appelait Luc Junior dans *La Libre Belgique.* Ce personnage était accompagné d'un photographe, Laplaque. Ils avaient un chien, évidemment. On a fait ça pour gagner notre vie mais ça nous emmerdait. Avant Junior, il y a eu Pistolet, corsaire du roi. Il y a eu aussi Benjamin et Benjamine, et puis j'ai fait des tas de boulots pour essayer d'arrondir les fins de mois. Il y avait d'autres petites séries comme ça, dont j'ai oublié les titres. Je me souviens de choses qui m'étonnent… Par exemple le nom des instituteurs quand j'avais sept ans.

Et Bill Blanchart ?

UDERZO : C'est la seule aventure réaliste que nous ayons faite avec Goscinny. C'était pour un journal publicitaire, on travaillait beaucoup pour ces journaux.

Quel souvenir gardez-vous du journal *Tintin* ?

UDERZO : Hergé était une sorte de dictateur dans le journal *Tintin,* qu'on appelait l'« école Hergé ». Hergé était d'une poigne terrible, à l'inverse de Goscinny qui était ouvert à tous les styles… Nous connaissions surtout l'équipe de *Spirou,* avec Roba, Franquin, Peyo, Morris, évidemment. Nous formions une bande de rigolos qui ne se prenaient pas au sérieux. C'était jubilatoire d'être entre dessinateurs humoristiques. On se retrouvait dans les cafés, on dessinait sur des nappes en papier. Roba avait un coup de patte terrible. Un soir, on est sortis en boîte de nuit tous ensemble. Une femme a fait du charme à René mais il était complètement bloqué. Il avait un âge déjà avancé et on ne le voyait jamais avec une compagne, il n'en parlait même pas. Une seule fois, je l'ai vu chahuter avec une fille, dans un restaurant… Elle lui avait vidé une boîte de talc dans les poches!

Comment René trouvait-il ses idées ?

UDERZO : Il l'a dit un jour à un journaliste : « Je me pose cette question avec angoisse depuis près d'un quart de siècle que je fais ce métier. Elle m'empêche parfois de dormir. J'ai essayé une approche scientifique du problème : dans le métro, j'ai trouvé une idée sans la chercher. J'ai donc pris le métro pendant une semaine mais je n'ai plus trouvé d'idée. De cette époque date mon abandon de tout espoir en la science. » Il avait toujours cette trouille.

Pour dessiner Idéfix, vous êtes-vous inspiré du roman de Steinbeck *Des souris et des hommes* ?

UDERZO : Je n'avais pas lu le bouquin mais le film m'avait intéressé. Cette espèce de mastodonte adore tellement les petites bêtes qu'il les écrabouille avec ses mains! C'est un peu sinistre, mais ça m'a donné l'idée de mettre ce petit chien dans les grosses pattes d'Obélix. Mais j'ai fait en sorte qu'Idéfix ne soit pas écrasé!

ROGER PICHERIE/PARIS MATCH/SCOOP


Un grand événement pour nos 600.000 lecteurs

ASTÉRIX TANGUY LE DÉMON DES CARAÏBES, sur 1293 m.

CHAMPION est mort…

VIVE L'ÉMISSION "Pilote"

Tous les jeudis à 13 heures 30 sur RADIO-LUXEMBOURG

n°50 du 06.10.1960

GUY BERTRET

JACQUES LEDRAIN

ANDRÉ BOURRILLON

DARGAUD, 2017

SOUTENUS PAR LA RADIO.
EN OCTOBRE 1960, LES HÉROS DE PILOTE FONT L'OBJET DE FEUILLETONS RADIOPHONIQUES. POUR LA PREMIÈRE FOIS, DES AUTEURS DE BD SONT MÉDIATISÉS.



Une profonde complicité.
René Goscinny et Albert Uderzo ont connu les années de vaches maigres et nourri bon nombre de projets avant que n'arrive Astérix.

Il paraît que les Gaulois ne mangeaient pas de sangliers ! Pourquoi en avoir mis dans les aventures d'Astérix ?

UDERZO : Il m'arrive de dessiner des animaux qui n'ont rien à voir avec l'histoire. Pour m'amuser, je fais un pivert qui détruit un arbre. Et j'adore les poules ! J'en mets partout – et quelques lapins. Quand René a senti que le personnage d'Obélix pouvait être important, il lui a donné un vrai rôle. Et vu sa corpulence, il l'a fait bouffer comme un goinfre. On a mis les sangliers mais on aurait pu lui faire bouffer des biches ou des chevreuils. Mes sangliers ont tous un grand sourire quand ils sont assommés. Mais ce ne sont pas les animaux les plus sympathiques ! Une fois, en sortant d'un restaurant dans un bled perdu, j'ai voulu me promener. Et je vois un sanglier foncer sur moi. Je suis resté tétanisé. En fait, il ne s'intéressait pas à moi... mais aux poubelles du restaurant. La peur de ma vie !

Vous avez fait des voyages de repérage, pour *Astérix* ?

UDERZO : Seulement en Corse et en Suisse. On voulait voir la Corse et on a fait un voyage merveilleux au mois d'octobre. Mais René a voulu prendre le volant, alors qu'il conduisait très mal. Il n'aimait pas la vitesse. Les routes de Corse sont en épingle à cheveux et il prenait tous les virages à gauche ! La peur qu'on a eue ! Comme il était susceptible, je n'osais pas le lui dire. Alors que lui m'engueulait quand je conduisais !

Le deuxième voyage, c'était donc pour *Astérix chez les Helvètes* ?

UDERZO : Oui, un repérage très court, en Suisse. On avait juste besoin d'emmagasiner quelques images pour l'album... Notre conception de l'humour était basée sur les clichés. Les gens doivent retrouver l'image qu'ils se sont fabriquée.

Goscinny blaguait tous les jours ?

UDERZO : C'était une maladie, il le reconnaissait lui-même. La fin de sa vie a été moins facile. Il avait accusé un vilain coup à cause de Dargaud, pour une histoire de contrat. Il était très déçu par Morris et Dargaud car il ne touchait qu'un tiers des droits sur *Lucky Luke*. C'était la coutume dans le métier : deux tiers pour le dessinateur •••

« UNE FOIS, EN SORTANT D'UN RESTAURANT DANS UN BLED PERDU, J'AI VOULU ME PROMENER. ET JE VOIS UN SANGLIER FONCER SUR MOI. JE SUIS RESTÉ TÉTANISÉ. »



ALAIN CANU/TÉLÉ 7 JOURS/SCOOP

UDERZO EN SON JARDIN. Albert Uderzo et son épouse Ada dans leur maison des Yvelines. Une bâtisse au toit de chaume qu'il dessine dans « Le Devin ».

••• et le reste pour le scénariste. Quand j'ai compris que je payais plus d'impôts que lui, j'ai proposé de partager à 50/50. Il m'a répondu que j'étais fou de lui faire un tel cadeau. Mais j'étais gêné de faire des tirages pareils grâce à son talent, il méritait mieux qu'un tiers. Quand on a su dans la profession que je donnerais 50 % de mes droits à René, les dessinateurs m'ont accusé de foutre en l'air le métier. J'ai trouvé un compromis : un tiers jusqu'à 300000 exemplaires et 50 % au-dessus. Le premier album d'*Astérix* s'est vendu à seulement 6700 exemplaires...

Quels étaient vos rapports avec les autres dessinateurs ?

UDERZO : Quand on se retrouvait entre dessinateurs, c'était : « Quelle mine tu emploies, quel pinceau tu emplois, quels matériaux? » Ça énervait René au plus au point parce que ce n'était pas son truc, ça l'emmerdait. On ne pouvait pas parler d'autre chose avec Franquin, Peyo ou Morris! Mais on avait toujours beaucoup de respect pour les autres dessinateurs, surtout les Belges, parce qu'on ne connaissait qu'eux. A Paris, on avait une bande de copains qui nous racontaient qu'un jour, pour se rincer l'œil, ils avaient demandé à une fille de poser nue. En fait ils ne dessinaient pas, c'était seulement pour la voir à poil...

Goscinny s'entendait-il bien avec Morris, Sempé et Tabary ?

UDERZO : Oui, avec tout le monde. Morris avait horreur des calembours, donc il savait qu'il ne devait pas en faire. Par contre, il se laissait aller avec Tabary, qui adorait ça. Avec moi il a fait des jeux de mots qui étaient suffisamment bien recherchés. On m'a dit souvent : « Ah, c'est dommage que vous n'ayez pas le même humour que Goscinny... » Je sais que je n'ai pas le même humour, mais qui peut imiter René?

En revanche, vous dessiniez mieux que lui…

UDERZO : Oui, et il le reconnaissait. Il me disait : « Qu'est-ce que je ferais sans toi ? » Il ne m'a jamais fait la moindre critique, sauf une fois, au début, sur la création du personnage d'*Astérix*. Il était heureux comme Baptiste quand il voyait que ça fonctionnait… Je connaissais tellement sa façon de penser que j'y entrais facilement, il y avait une osmose. On n'était jamais déçus l'un par l'autre. Il racontait toujours cette anecdote qui montre bien l'intérêt qu'il avait pour mon travail… Quand il écrivait un scénario, il me l'envoyait et il attendait que je l'appelle pour lui dire ce que j'avais ressenti. Une fois, il m'appelle et me dit : « Et alors ? », je réponds : « Bof… » Un silence de mort derrière. Comme je sentais que ça prenait une mauvaise tournure, je lui dis : « Mais non, couillon, tu sais bien que c'est bon ! » Il a gueulé : « Me fais plus de trucs comme ça, connard ! »

Que pensiez-vous de *Lucky Luke*, vous aimiez ?

UDERZO : J'adorais *Lucky Luke* ! Comme tout ce qu'il faisait : *Iznogoud, Le Petit Nicolas*… C'était bon, c'était extraordinaire. Je ne me forçais pas à lire parce que c'était du Goscinny, j'éprouvais du plaisir à voir les idées qu'il avait. Il avait une marque de fabrique très personnelle. Même si son style d'humour s'adaptait en fonction du dessinateur, il y avait toujours cette touche piquante.

Comment la définissez-vous, cette touche ?

UDERZO : Il y avait un truc, un humour juif très particulier et qu'il avait. Quand je vois le comédien Woody Allen, je pense à René. C'est exactement le même genre d'humour, typique des juifs d'Europe centrale…

Chez Gotlib aussi, il y a de l'humour juif ?

UDERZO : Oui, aussi, très particulier, très extravagant. L'humour de Gotlib est différent, poussé à l'extrême, moins pudique. René avait cet humour pudique qui ne dépassait pas certaines normes, d'abord parce qu'on n'avait pas le droit, on était très surveillés par la censure. Lucky Luke a dû enlever sa cigarette. Morris, qui était francophobe, n'arrêtait pas de gueuler contre les Français en disant qu'ils censuraient tout ce qui n'était pas français.

Selon Morris, les scénarios de Goscinny s'adaptaient aux dessinateurs et ils ne leur faisaient pas faire des choses impossibles. Mais vous avez raconté que parfois il s'amusait à vous demander des choses impossibles…

UDERZO : C'est un gag, qu'on avait fait pour la sortie d'un épisode de prépublication dans *Pilote* avant que ça ne devienne un album : il tape à la machine et il explique qu'on s'est servi de la publicité du film *Cléopâtre*, avec Elizabeth Taylor, tant de figurants, un truc phénoménal… Il s'était servi de ça, en citant les litres de bière qu'on avait bus, les litres d'encre de Chine, le nombre de personnages. Et moi j'apparaissais derrière et je disais : « Non. » C'était un gag, je n'ai jamais refusé de faire les légionnaires qu'il me demandait de faire, parce que ça faisait partie de l'image. Comme quand il fallait construire Rome. J'ai même fait une Rome beaucoup plus moderne que celle de Jules César. La grande Rome, c'était celle de l'Empire, à partir du IIIe siècle.

Y a-t-il eu un dessin qui vous a demandé plus de mal que les autres ?

UDERZO : La construction de Rome, qui faisait partie d'une demi-page entière… Je voulais absolument respecter la vérité historique. J'avais un bouquin qui montrait la maquette de Rome. J'avais d'ailleurs aussi la maquette de Jérusalem, on avait fait un voyage là-bas et on avait visité un musée. J'ai voulu faire *L'Odyssée d'Astérix*, après la mort de René, parce qu'il avait été contacté par des membres importants du gouvernement pour nous inviter en Israël. Et René avait toujours refusé en disant : « Je ne veux pas aller là-bas, on va me demander de situer un *Astérix* là-bas et je ne veux pas faire semblant de faire de la politique. » Tout de suite après sa mort, j'ai fait *Le Grand Fossé* et après *L'Odyssée d'Astérix*. Dans cet album, c'est la dernière fois où je l'ai dessiné. Il s'appelle Saül Péhyé. J'ai tenu à le faire, parce que n'étant pas juif je n'avais pas de considération à prendre et ça n'avait pas du tout de connotation politique.

Vous vous êtes représentés tous les deux dans les aventures d'*Astérix* ?

UDERZO : Oui, je nous ai dessinés tous les deux, avec Pierre Tchernia. Je me souviens d'un album avec une garnison qui se laissait aller, les soldats ne sortaient plus à cause des Gaulois, ils étaient tous barbus et Tchernia était représenté en ivrogne qui n'arrêtait pas de picoler. C'était nous deux qui le transportions quand le régiment s'en allait. On est aussi tous les deux dans un théâtre romain, simplement pour le plaisir de nous dessiner. Je me souviens également d'un dessin pour *Astérix aux Jeux olympiques*, avec un bas-relief. On est au-dessus des poinçonneurs de tickets et dans un phylactère qui part sur le côté, on se traite de tyrans, tout ça en lettres grecques. On travaillait beaucoup mais on s'amusait pas mal. C'est un beau métier.

Pour écrire vous-même les scénarios, avez-vous repris la méthode de René ?

UDERZO : Je fais un prédécoupage et ensuite je fais le véritable découpage case par case en expliquant à gauche la scène et à droite ce qu'il va y avoir dans les phylactères. J'avais beaucoup appris avec lui et j'ai tenu à conserver cette façon de travailler, contrairement à ce qui se fait avec beaucoup de scénaristes de BD qui travaillent •••

« J'AI FAIT UNE ROME BEAUCOUP PLUS MODERNE QUE CELLE DE JULES CÉSAR. LA GRANDE ROME, C'ÉTAIT CELLE DE L'EMPIRE, À PARTIR DU IIIe SIÈCLE. »

« QUAND JE CHERCHAIS UN GAG, JE ME SUIS TOUJOURS DEMANDÉ : "QU'EST-CE QUE RENÉ AURAIT FAIT DANS CETTE SITUATION?" ÇA M'A BEAUCOUP AIDÉ. »

••• au jour le jour. C'était le cas avec Charlier, c'était épouvantable parce qu'on ne savait pas du tout où ça allait. Et puis le scénario il traînait, il traînait. Quelquefois, un album se terminait mais l'histoire n'était pas terminée, il fallait un autre album pour la terminer. Un type formidable, qui aurait été un écrivain extraordinaire, mais dans un autre domaine. Je me complais à dire que j'ai eu la chance de travailler avec les deux grands scénaristes de l'époque, de styles différents.

Il y a d'autres grands scénaristes aujourd'hui ?

UDERZO : Il y a un type qui s'appelle Van Hamme, qui est un bon scénariste, mais je lis peu de bandes dessinées.

Jean Van Hamme a fait une BD en votre hommage, pour un recueil...

UDERZO : C'est un livre qui a été fait à mon insu, par ma fille et mon gendre. Le seul qui n'a pas voulu être payé, c'est Van Hamme. Chapeau! J'ai trouvé ça très élégant. Non pas que les autres avaient tort de demander à être payés, je conçois que tout travail mérite salaire.

Votre ami Pierre Tchernia vous a aidé à trouver des gags ?

UDERZO : C'est une rumeur. Nous avons connu Tchernia quand nous avons commencé à travailler dans le dessin animé. Grâce à son émission *L'Ami public numéro 1*, il avait connu Disney et nous lui avons demandé de nous aider sur les story-boards. Après la disparition de René, je ne savais pas où aller avec *Astérix*, je tâtonnais, alors j'ai fait lire mes premiers scénarios à Yves Courrière, un ami et un très grand journaliste. Il m'a toujours aidé mais n'a jamais écrit de scénario. Je les ai aussi donnés à lire à Pierre, pour avoir son avis. Ses critiques n'étaient pas féroces. Mais quand il a vu le titre *Le Fils d'Astérix*, il m'a dit : « Tu ne peux pas faire ça! » C'était une sorte de dégradation d'envisager qu'Astérix puisse avoir un fils. Pourtant, ce n'était qu'un enfant d'adoption... Quand je cherchais un gag, je me suis toujours demandé : « Qu'est-ce que René aurait fait dans cette situation? » Ça m'a beaucoup aidé. Je n'ai pas son talent pour trouver des jeux de mots mais je connais la construction de ses gags. Ça m'a tellement imprégné, vingt-six ans de cohabitation... C'est pour rester dans cet état d'esprit que j'ai continué *Astérix* seul, plutôt qu'avec un autre scénariste. Je ne fais pas « de l'Uderzo », je fais « de l'*Astérix* » et je crois faire « du Goscinny », sans avoir son talent mais je trouve quand même de nouvelles idées, sur tous les scénarios.

Et si ce n'était plus drôle, les gens n'achèteraient plus...

UDERZO : C'est ce qui est arrivé avec Morris. *Lucky Luke* est tombé en disgrâce auprès des lecteurs après la mort de René, parce que Morris n'aimait pas écrire les scénarios. Il avait écrit les neuf premiers et créé les Dalton et puis il a voulu suivre l'historique et il les a tués. René lui a dit : « Mais t'es pas un peu fou de tuer les personnages? », donc ils ont fait les cousins des Dalton et ça, c'est une idée de René.

Les grandes idées de *Lucky Luke*, c'est surtout Goscinny ?

UDERZO : Oui, c'est René. D'ailleurs, l'un des scénaristes qui a travaillé sur *Lucky Luke* m'a proposé un scénario et j'ai été obligé de lui dire que ce n'était pas bon. C'est très gênant de dire cela à un professionnel, mais je ne pouvais pas m'embarquer dans une aventure comme celle-là.

C'est Pompidou qui vous a soufflé l'idée d'*Astérix chez les Helvètes* ?

UDERZO : Oui, à l'époque, on n'avait jamais osé envoyer un album d'*Astérix* au général de Gaulle et on a eu tort, parce que j'ai bien connu son fils, l'amiral de Gaulle, qui m'a dit que son père suivait les aventures d'*Astérix* et qu'il les aimait bien. C'était une représentation de la France qu'il adorait, qui se projette hors des frontières. Mais il n'a pas parlé d'*Astérix* en public, mais de *Tintin*. Mais on ne lui en veut pas trop pour cela. Par contre, on a osé en envoyer un album à Pompidou et il nous a envoyé sa petite carte de visite pour nous remercier, en disant : « Pourquoi ne faites-vous pas *Astérix chez les Helvètes* ? » On n'a pas voulu suivre tout



DIDIER PASAMONIK

UNE CRÉATION COMMUNE.
Si René Goscinny a été un ferment essentiel dans sa création, la survie d'Astérix doit beaucoup à Uderzo. Que serait devenue la série s'il avait arrêté de la dessiner en 1977 ?

de suite l'idée du Président, on a attendu que certaines années passent pour le faire.

Et Pompidou connaissait bien le milieu bancaire...

UDERZO : Oui, il avait travaillé dans une très grande banque.

Il ne vous avait pas seulement soufflé l'idée du titre, mais aussi le principe du scénario ?

UDERZO : Oui, parce que pourquoi la Suisse? A part le chocolat, qui n'existait pas, c'est surtout les comptes bancaires... S'ils existaient à l'époque, ça, on n'en sait rien. Nous, on l'a utilisé, et puis surtout la propreté des Suisses : c'est une maladie chez eux! *(rires)* On y est allés pour prendre des photos, il fallait représenter Geneva, qui existait à l'époque, et la disposition de la ville par rapport au lac. Et là, c'est drôle, en passant la douane, René était détendu, parce qu'on n'avait rien à déclarer, on avait juste fait l'aller-retour, on avait notre brosse à dents et c'est tout. On avait une conception de l'humour selon laquelle les lecteurs devaient retrouver une image qu'ils se sont fabriquée eux-mêmes. Quand les Américains parlent de nous, on a un béret basque, une baguette de pain fantaisie et un litron de pinard. C'est l'image du Français qu'on trouve dans les films d'avant-guerre. Quant à nous, on s'est servi des casques à pointe pour rendre la discipline germanique, et on n'a jamais été critiqué par les Allemands pour cela. Ils ont adoré cet album, même si, par moments, on les fait parler avec une croix gammée pour expliquer qu'ils disent des injures...

Pourquoi les Etats-Unis et le Japon sont-ils les seuls pays à avoir résisté à *Astérix* ?

UDERZO : Les Américains, comme les Japonais, sont des envahisseurs, mais ils n'acceptent pas qu'on rentre chez eux. Nous avons été contactés par le directeur d'un *syndicate,* l'une de ces agences américaines de bande dessinée, qui avait entendu parler du succès d'*Astérix*. On a travaillé sur un épisode qui est sorti dans une centaine de journaux, mais ça n'a pas marché. Il fallait faire des strips aux trois quarts de la hauteur des albums, mais beaucoup plus larges, donc rajouter du dessin et je n'avais pas la patience. Des Américains l'ont fait et le résultat était dégueulasse. Quant à notre phylactère, il était trop envahissant pour eux. Le type nous a dit que si on venait aux Etats-Unis, ça marcherait peut-être. Alors René l'a regardé en rigolant : « On ne me la fait plus, celle-là ! »

Depuis la disparition de Goscinny, vous avez souvent été critiqué. Comment le vivez-vous ?

UDERZO : Au moment de la sortie de mon dernier album, j'ai appris qu'il y avait un débat au Salon du livre de Bruxelles, sur le thème : « Faut-il tuer Astérix? » Je pense que ni Hergé ni Franquin n'ont subi ce type d'attaques. Pour ces messieurs, j'ai osé continuer l'œuvre de Goscinny. Quand j'ai commencé, après la mort de René, à faire des procès à Dargaud, tout le monde était contre moi, y compris les collègues de *Pilote*... Ils ont sablé le champagne quand j'ai perdu en première instance. Seul Gotlib ne s'est jamais mêlé à tout ça. Il a été le premier à recevoir le prix qui porte mon nom, ensuite décerné à mon ami Tibet. ■



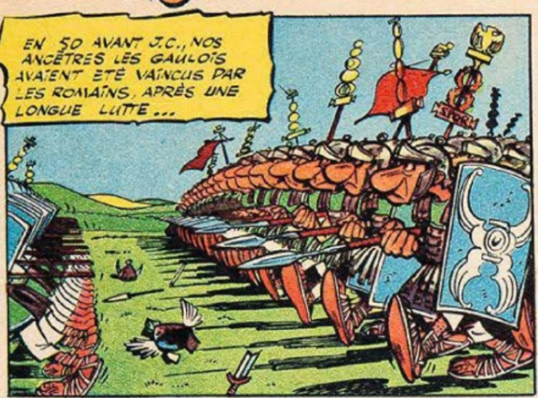
L'hommage de Zep.
Le papa de Titeuf rend hommage à Albert Uderzo, hissé sur le pavois d'Abraracourcix.

Les toutes premières planches d'Astérix, en octobre 1959 (pages suivantes). En quelques cases sont posés des personnages et des situations qui deviendront légendaires.


Astérix

LE

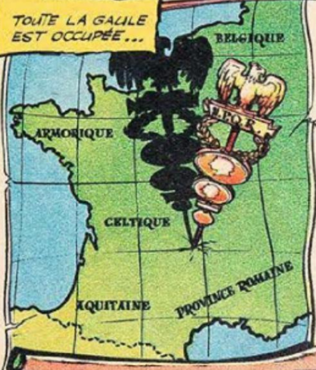
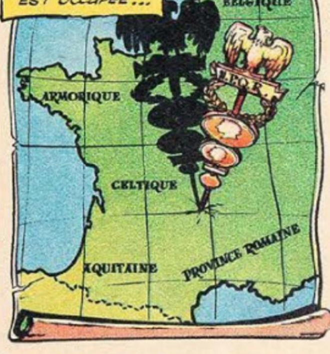
TEXTE:

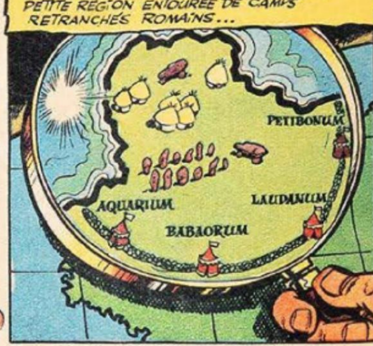

EN 50 AVANT J.C., NOS ANCÊTRES LES GAULOIS AVAIENT ÉTÉ VAINCUS PAR LES ROMAINS, APRÈS UNE LONGUE LUTTE...

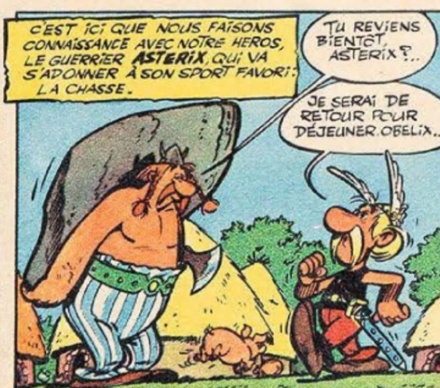
DES CHEFS TELS QUE VERCINGÉTORIX DOIVENT DÉPOSER LEURS ARMES AUX PIEDS DE CÉSAR...
OUAP!
CLANG!


LA PAIX S'EST INSTALLÉE, TROUBLÉE PAR QUELQUES ATTAQUES DE GERMAINS, VITE REPOUSSÉES...

MAIS ADDENTZION! ON REFIENDRA!

PON! PON! ON S'EN FA!..

TOUTE LA GAULE EST OCCUPÉE...

BELGIQUE
ARMORIQUE
CELTIQUE
AQUITAINE
PROVINCE ROMAINE

TOUTE?.. NON! CAR UNE RÉGION RÉSISTE VICTORIEUSEMENT À L'ENVAHISSEUR. UNE PETITE RÉGION ENTOURÉE DE CAMPS RETRANCHÉS ROMAINS...

PETIBONUM
AQUARIUM
LAUDANUM
BABAORUM

TOUS LES EFFORTS POUR VAINCRE CES FIERS GAULOIS ONT ÉTÉ INUTILES ET CÉSAR S'INTERROGE...
QUID?

C'EST ICI QUE NOUS FAISONS CONNAISSANCE AVEC NOTRE HÉROS, LE GUERRIER ASTERIX, QUI VA S'ADONNER À SON SPORT FAVORI: LA CHASSE.
TU REVIENS BIENTÔT, ASTÉRIX?..
JE SERAI DE RETOUR POUR DÉJEUNER. OBELIX..

LE VOILÀ!
ON L'AURA!
IPSO FACTO!
SIC!

PAF!
OUILLE!
BOUM!
AÏE

NOUS VOUS LE DISONS: LES ROMAINS Y PERDENT LEUR LATIN!
VAE VICTIS!
QU'EST-CE QU'Y DIT?..


GAULOIS

GOSCINNY - DESSINS : UDERZO

Connaissez-vous l'Histoire de France... ou plus exactement l'histoire de la Gaule... Nous vous donnons ici le moyen de connaître la manière de vivre de nos ancêtres, avec leurs coutumes, leurs soucis et leurs joies. Bien que l'on ait découvert leurs tombes, on hésite à affirmer qu'ils ont vraiment vécu... Ce qui est sûr, c'est que vous découvrirez dans ces pages la joie de vivre...

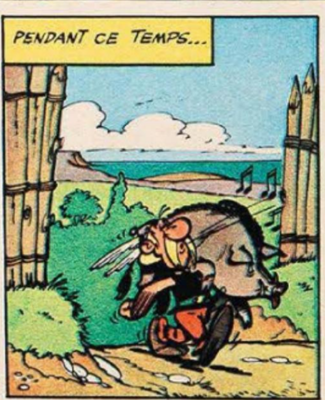




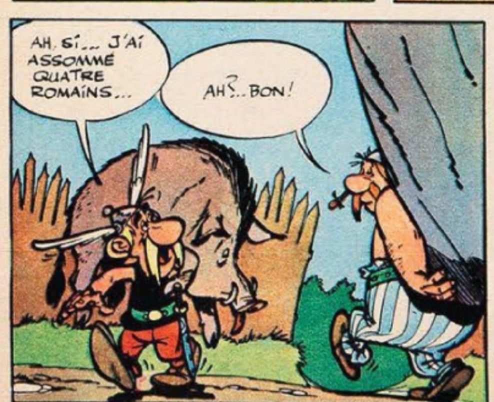


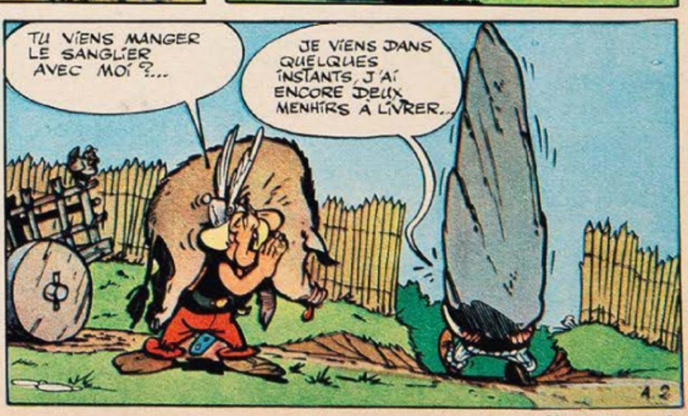
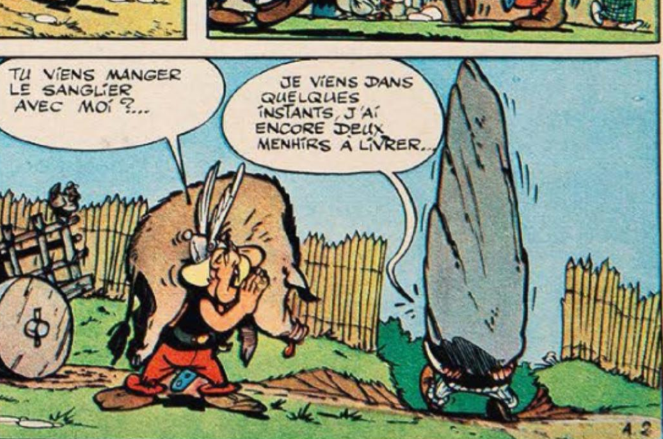










(A suivre)

ASTÉRIX dans le détail

Astérix, étalon des séries de style « gros nez », tout en exagération et en caricatures grossières ? L'approche de Goscinny et Uderzo va bien au-delà de ces simplifications. La série préférée des Français est une synthèse : entre réalisme et pochade, esprit d'enfance et causticité adulte, *vis comica* et documentation fouillée, voire tatillonne. C'est dans ces confluences que se situe son équilibre. La preuve en cinq coups d'œil.

PAR **FABIEN TILLON**



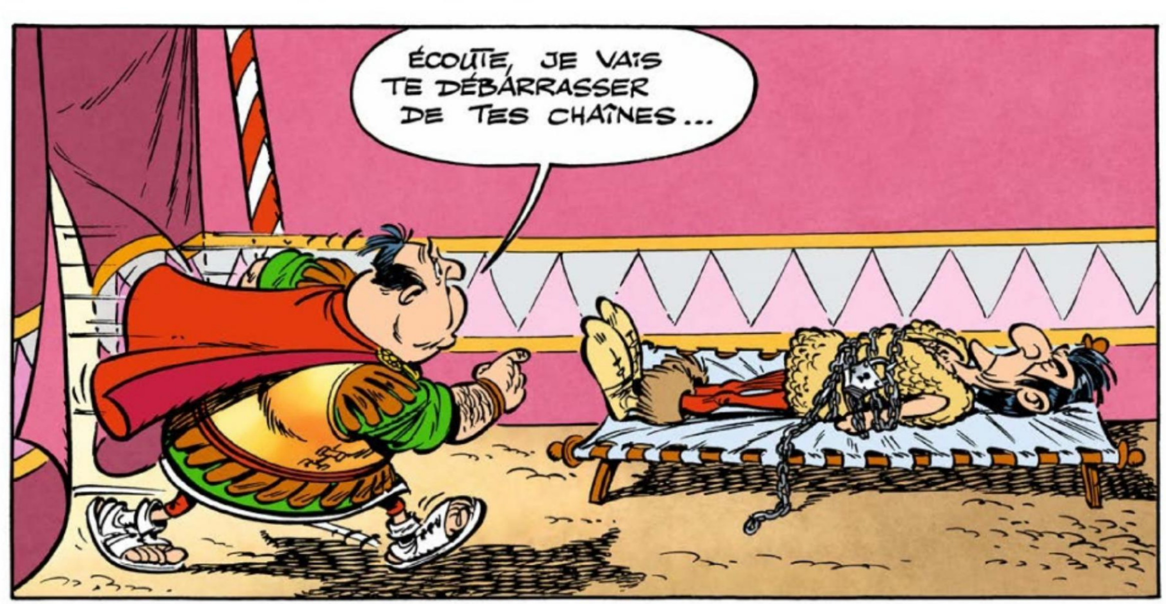


DANS CETTE CASE, UN CADRE RAPPELANT LA SENTENCE « HOME SWEET HOME » ET UN DIALOGUE SEMBLANT LUI AUSSI TRADUIT DE L'ANGLAIS. ON NOTERA LES OREILLES DES PERSONNAGES QUI ACCROCHENT LA LUMIÈRE DANS LA PÉNOMBRE.

LE DÉTAIL QUI TUE

Au détour d'une planche, d'une case, on est soudain saisi par la vérité d'un ustensile, d'un élément de décor, d'un rien, parfois à peine décelable. Ouvrons *Astérix en Corse* : page huit, le poteau central qui soutient la tente du centurion est festonné de splendides ornements d'or où se retrouve le symbole du laurier martial, cher aux soldats romains. Plus loin, page 12, le lit de camp sur lequel repose Ocatarinetabellatchitchix, le chef corse enchaîné, est un modèle de présence à l'image. Son tissu bleu clair, sa taille, ses habiles encoches latérales dans lesquelles passent les portants en bois en font l'une des principales attractions de la case... Autre album : *Astérix chez les Bretons*. Dans le petit salon des habitants du LVIII allée du Parc, en banlieue de Londinium, on reconnaît les objets qui font le charme discret de l'âme populaire britannique : les porcelaines pour boire l'eau chaude, les nœuds bleus aux rideaux à rayures bleues, les petits pots remplis de différentes formes de graminées, l'âtre et les tapis moelleux, et le « Foyer doux foyer » encadré au-dessus de la cheminée (page 33)... A la lecture rapide, ces détails peuvent passer inaperçus, mais ils comptent énormément pour ancrer les décors d'Albert dans une réalité plus dense que la simple ébauche comique. C'est l'ami René qui le disait : « Uderzo [...] dépouille beaucoup de documents pour ses dessins. Sa fantaisie ne peut donner libre cours que si elle est basée sur un fond de vérité. Un Romain joue-t-il d'un instrument de musique? Celui-ci doit être exactement représenté[1]. »

1. *René Goscinny raconte les secrets d'Astérix*, Cherche Midi, 2014.



DANS « ASTÉRIX EN CORSE », LE CENTURION ADOPTE LES TRAITS DE L'ANIMATEUR DE TÉLÉVISION ET RÉALISATEUR PIERRE TCHERNIA.

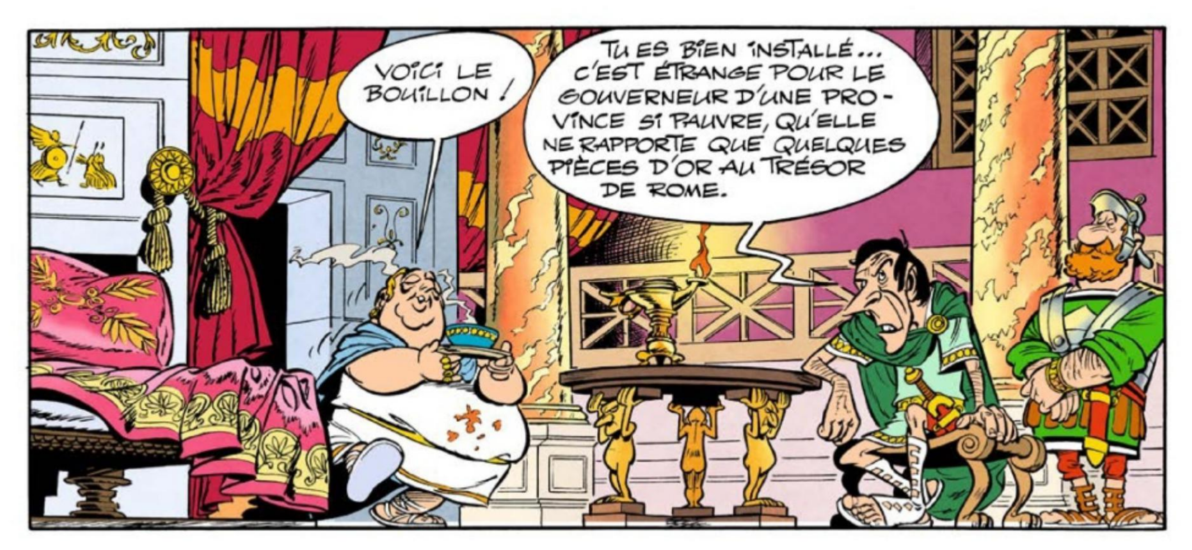
Vertigineux.
Étrangement, certains dessins sont d'un grand réalisme, comme dans cette case d'« Astérix chez les Helvètes ».

Générosité.
Derrière chaque détail, les drapés, les uniformes, les armes, les meubles..., une observation et une documentation sans faille.



LE PLAISIR DES ZONES LISSES

Chez Uderzo, toute surface brillante offre un rendu splendide et sensuel : les marbres du palais de César, les couloirs du Domaine des dieux, le poli d'un vase ou d'un bouclier, les eaux limpides d'une mer aux vagues moussues, les piscines d'eau claire des thermes, dans *Le Bouclier arverne*... A cet égard, la Suisse décrite dans *Astérix chez les Helvètes* représente un véritable festival. L'auberge du charmant Petisuix, objet de tous les soins maniaques, brille comme un sou neuf, le lac de Genève illumine les pages de sa clarté bleutée, les couloirs des banques et les parois de leurs coffres éblouissent le regard... *A contrario,* les auteurs prennent un malin plaisir à jeter sur ces surfaces pures la boue, le gras et le sale, croquant au passage, sous influence fellinienne, les orgies les plus repoussantes de l'histoire de la bande dessinée. Un gage, un gage!



LA HUTTE DE PANORAMIX

C'est l'un des lieux les plus secrets du village : l'antre dans lequel Panoramix invente ses sortilèges... Comme toute cabane de magicien, elle abrite un décorum particulier : ombres dans les coins, lumière orangée de l'âtre, cheminée de pierre qui occupe tout un coin de la pièce et où bout en permanence une marmite pleine, fioles, calebasses et alambics posés sur les étagères ou au sol, une ou deux serpes d'or accrochées aux murs, quelques herbes mystérieuses, des piles de bois de chauffage... C'est une pièce qui dit la solitude du vieux mage, son sérieux, son engagement de tous les instants dans son travail, résolu à fabriquer la seule arme efficace contre l'ennemi romain (à part Obélix...) : la potion magique. Cette pièce est dépeinte de la même manière selon les albums (dans *Obélix et compagnie*, *La Galère d'Obélix* ou *La Rose et le Glaive*, par exemple), mais dans *Comment Obélix est tombé dans la marmite du druide quand il était petit*, Uderzo y ajoute, pour le plaisir, quelques souris malicieuses! Toujours son amour des petites bêtes.



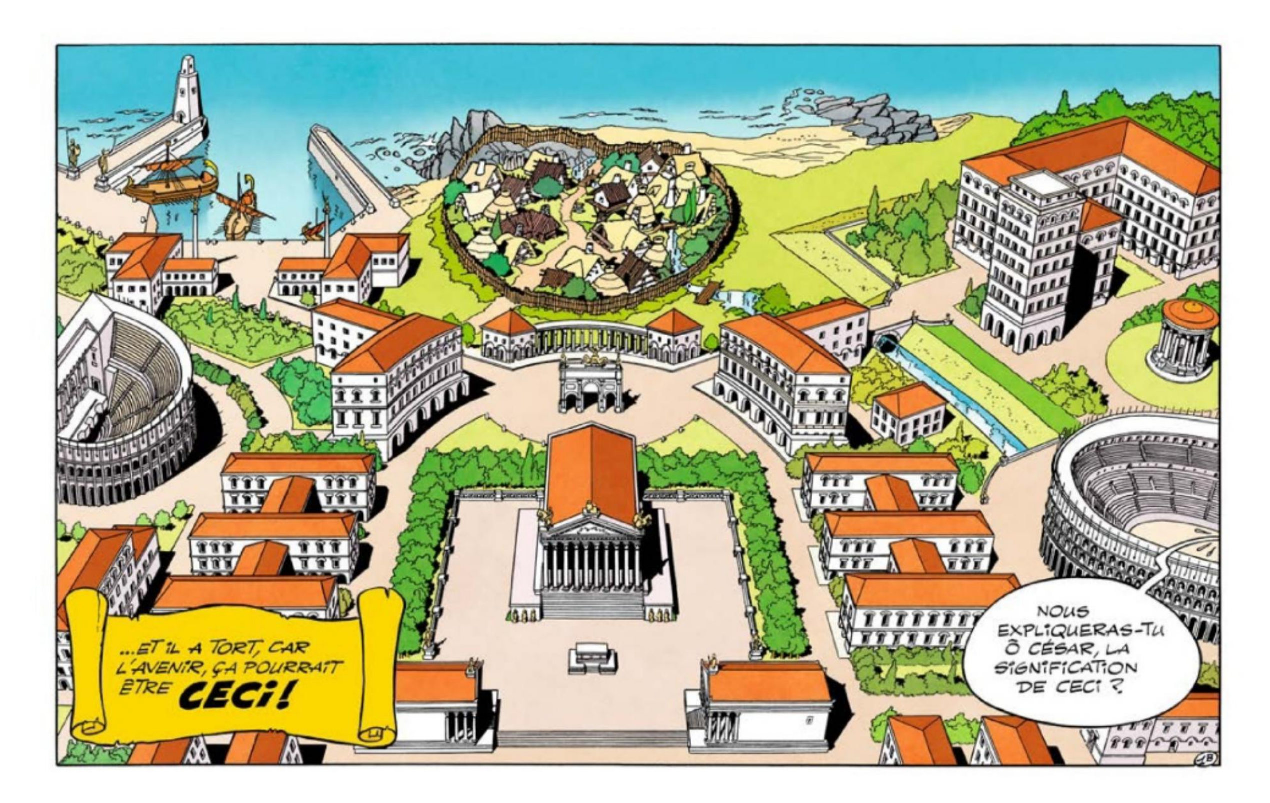
DANS L'ANTRE DE PANORAMIX.
C'EST ICI QUE S'ÉLABORE LA POTION MAGIQUE ! UNE IMAGE PLEINE D'ATMOSPHÈRE, OÙ UDERZO FAIT LA PREUVE DE SON TALENT D'ÉCLAIRAGISTE.



LES FORÊTS D'ALBERT

Autant qu'Idéfix, Albert aime les arbres. Surtout les forêts épaisses et riches de l'Ouest, comme celle qui entoure le village de nos amis. Il aime à rendre leur grasse verdure, l'écorce rude de leurs troncs et la faune qui y niche, oiseaux, hiboux, écureuils et autres fauvettes. Ces chênes massifs, ces sous-bois pleins de mousses et de champignons, on les retrouve dans son œuvre pré-*Astérix*. La forêt américaine qui entoure le village d'Oumpah-Pah ressemble à s'y méprendre à celle d'Armorique ou à celles que traverse dans leurs aventures la fine équipe qui entoure Jehan Pistolet... Mais le dessinateur sait aussi évoquer la rigueur méditerranéenne, les routes de pierres claires bordées de rares sapins ou d'oliviers comme dans *Astérix en Hispanie* ou *Astérix aux Jeux olympiques*. Ses pins parasols droits comme des i sur les bordures des fières voies romaines évoquent immédiatement le Latium, comme dans *Astérix gladiateur*.

UN DESSINATEUR QUI AIME LES ARBRES.
LA FORÊT D'UDERZO N'EST PAS PEUPLÉE QUE DE SANGLIERS ! LAPINS, HIBOUX ET AUTRES VOLATILES L'ÉGAIENT ÉGALEMENT.

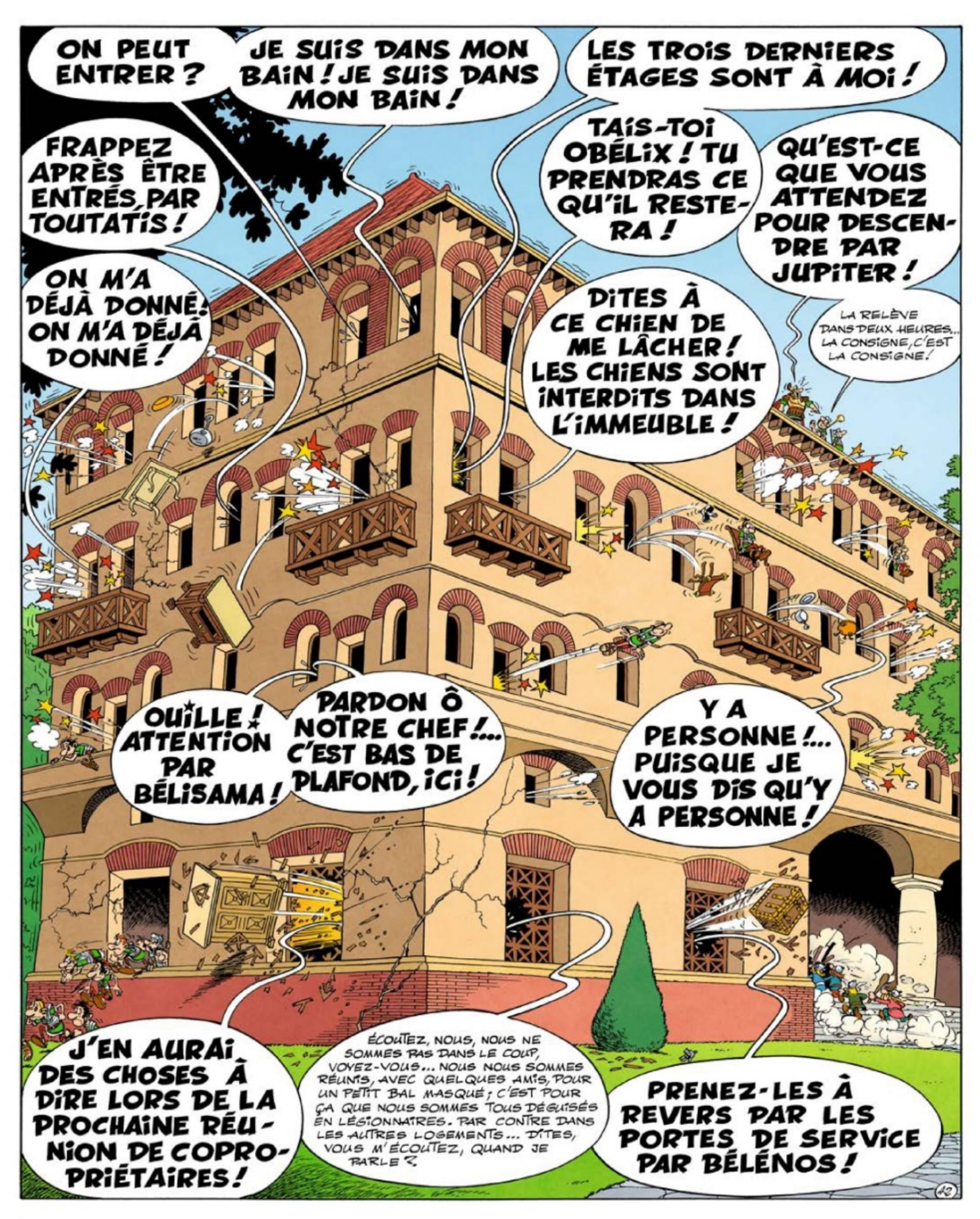


UNE CIVILISATION ENVAHISSANTE.
DANS CETTE SAISISSANTE ÉVOCATION DE CE QUI DEVIENDRA BIENTÔT LE DOMAINE DES DIEUX, IL Y A, EN SOUS-TEXTE, L'IDÉE QUE TOUTE CIVILISATION NOUS ÉLOIGNE INÉLUCTABLEMENT DE L'ÉDEN.

LE GÉNIE DU BÂTIMENT

Uderzo n'est pas le seul maniaque du détail vrai; le niveau d'exigence de Goscinny est égal : « Pour le premier épisode qui se passait à Rome, j'ai puisé l'essentiel de ma documentation dans *La vie quotidienne à Rome*[2], de Carcopino, qui m'a fait savoir, quand il a lu l'album, que ma documentation était excellente : il avait reconnu la sienne[3]... » Cette obsession commune du réalisme inséré entre deux rires est particulièrement frappante dans les décors urbains. Et notamment en matière d'architecture. Les nombreux plans aériens de Rome, de Lutèce, d'Athènes ou d'autres cités en témoignent. Uderzo se régale avec ces cités de marbre et de colonnades tirées au cordeau. Mais il aime aussi croquer des masures branlantes, des cabanes de deux pierres, des moulins frêles poussés sous le vent. Dans *Astérix en Corse*, les habitations des villages insulaires sont perchées en haut de coteaux rudes, toutes faites de grosses pierres grises, de boiseries rustiques, d'escaliers de guingois... Le sens du détail, chez le dessinateur, est parfois poussé très loin. Ainsi, dans *Astérix chez les Bretons*, on note le soin maniaque avec lequel Albert recrée au cœur de la cité de Londinium le palais de Buckingham, ici rebaptisé palais du gouverneur romain (page 19). Tout y est : les lions de pierre, la façade sobre, la grille de fer forgé... Ne manque plus que la foule des touristes et la présence souriante des Beatles (que l'on aperçoit quelques cases plus loin!). Dans ce dernier cas, on notera que le sens de l'observation d'Albert est pris en défaut, puisqu'il représente Ringo Starr affublé d'une lyre dans le dos et non avec un ensemble de tambourins entre les mains, comme il eût convenu pour le célèbre batteur. Même les excellents décorateurs ont des instants d'absence!

2. *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, par Jérôme Carcopino, 1939.
3. *René Goscinny raconte les secrets d'Astérix, op. cit.*



INSULA.
SUR CETTE REMARQUABLE PLANCHE, CE QUI EST CACHÉ EST AUSSI PARLANT QUE CE QUI EST MONTRÉ...



« UDERZO FAIT PARTIE DE L'OLYMPE DES DESSINATEURS »

ENTRETIEN CROISÉ **ZEP / BOUCQ**

Pour analyser le « style Uderzo », *L'Express* a fait appel à deux des meilleurs dessinateurs actuels : le créateur de Titeuf – qui vient de publier le quinzième album de la série (Glénat) – et le coauteur de la série *Bouncer*, François Boucq, lauréat du prix Albert Uderzo en 2007. En fins connaisseurs, ils évoquent art du comique, trait du dessin, cadrages, points de fuite et... cinéma.

PROPOS **RECUEILLIS PAR TRISTAN SAVIN**

A quel âge avez-vous découvert Uderzo? Vous rappelez-vous des circonstances?

FRANÇOIS BOUCQ : Très jeune, à la sortie d'*Astérix et Cléopâtre* [1965, NDR]. Avec cette couverture qui énumérait le nombre de stylos, de gommes, les kilos de papier utilisés, etc. Je me suis dit que si je voulais faire le même boulot, il faudrait que je dévalise une boutique *(rires)*! Je faisais chier mes parents pendant des semaines pour avoir les albums. J'aurais fait n'importe quoi pour avoir le nouvel *Astérix*.

ZEP : Très jeune aussi. C'était la seule bande dessinée que lisaient les adultes dans ma famille, avec peut-être *Le Petit Nicolas*. Le premier que j'ai lu, c'était *La Zizanie* [1970, NDR], je crois. Je suis le dernier de la fratrie, tout le monde avait déjà lu *Astérix*, c'était un passage obligé, on apprenait à lire avec *Astérix*. Je l'ai lu à six ans, à dix ans, chaque fois en découvrant de nouvelles choses car il y a des gags qu'on ne comprend qu'à l'âge adulte. J'ai fait toutes les étapes de l'écriture de Goscinny pour piger la substantifique moelle.

Quel est votre album préféré?

BOUCQ : Je ne pourrais pas en citer un...

ZEP : C'est dur à dire. C'est par période. On en aime certains pour les dessins, d'autres parce qu'ils vous ont touché, enfant... Ça a été longtemps *Astérix chez les Helvètes* parce que je trouvais cela formidable qu'il soit venu chez moi. Il se passait un truc en Suisse *(rires)*! La caricature est très bonne. En plus, cet album fait une espèce de lien entre les deux styles de dessin d'Uderzo... Il y a une partie humoristique, avec ces séquences d'orgies très felliniennes – ces types aux visages peints en vert – assez brutales pour un enfant; et à la fin, dans les montagnes, un dessin très réaliste, son côté *Tanguy et Laverdure*. Je trouvais cela fascinant. J'avais l'impression de faire un voyage graphique à travers l'album.

Avez-vous senti une progression technique au cours des albums d'*Astérix*? A quel moment Uderzo atteint-il le sommet de son art?

BOUCQ : Il a toujours été très efficace. Un dessinateur est un peu l'équivalent d'un chanteur, il a une tessiture et celle-ci est dans le trait. La voix même de Fernand Raynaud ou de Coluche est humoristique. De même, certains ont un trait rigolo, d'autres pas du tout. Cela appartient à la texture même du trait. Uderzo avait cet humour dans son trait. Il a toujours eu cette sympathie humoristique qu'on percevait dans son dessin. Après, il est devenu de plus en plus mature, les personnages proches de la petite tête avec le gros corps se sont un petit peu allongés en s'appuyant plus encore sur le réalisme tout en restant dans le cadre humoristique. On peut percevoir ce changement dans des albums comme *Le Devin* ou *Astérix en Corse*. Uderzo a cette capacité à utiliser des caricatures de personnes connues, des typologies, la physionomie des Corses, c'est cela qui est intéressant.

Son dessin, au trait fin, est-il inhabituel dans le dessin humoristique, où l'on trouve un trait plutôt grossier?

BOUCQ : Ça, c'est une convention, mais beaucoup de dessinateurs humoristiques ont un trait assez fin. Alexis et Gotlib avaient un trait subtil. Et Franquin, bien sûr.

Justement, comment situez-vous Uderzo par rapport à un pionnier comme Franquin?

BOUCQ : Pour moi, c'est le même type de qualité, d'investissement dans le dessin.

ZEP : Il n'y a pas de hiérarchie. Uderzo est hyper fort et, au-delà de son dessin, il a une voix qu'on a envie d'écouter, il est extrêmement sympathique. Il est redoutablement efficace et il a un truc en plus, que Franquin a aussi : il dessine car il a envie de dessiner. Ce qu'on ne sent pas chez Morris, par exemple. Morris est super efficace mais il ne va pas dessiner un truc en plus, pour le plaisir. Franquin, à un moment, on sent qu'il ne peut plus s'arrêter car il s'amuse à dessiner un buisson, un chien ou un motard qui passe derrière... Il y a ça chez Uderzo, dans le jeu de ses personnages, et quand il dessine des scènes de village, de foule..., il est généreux, il a envie que ce soit drôle, communicatif. Il surjoue, parfois, un peu comme Louis de Funès. Quand il dessine *Astérix en Corse*, que ce soit les décors ou la manière dont il dispose ses personnages, il en fait plus que nécessaire. C'est ce qui fait que c'est *Astérix*. On a envie d'y passer du temps.

BOUCQ : Et tous les éléments sont humoristiques. Chez Franquin comme chez Uderzo, même le sanglier est marrant. Ou le petit oiseau. Il y a une volonté de vie. Chez les deux, il y a une exaspération de la vie, ils vont pousser la manière de mettre en scène leurs personnages de façon à exprimer encore plus la réalité. L'expression est tellement juste – que ce soit celle d'un timide, d'un excessif ou d'un tendre – que même avec un personnage improbable, on perçoit cela avec cet angle particulier qui est celui de l'humour.

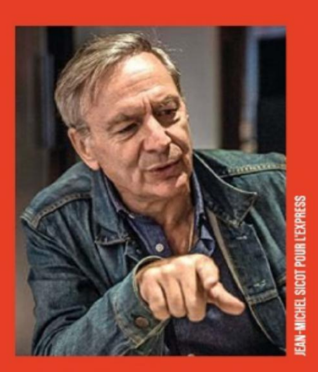
Vous êtes-vous intéressés au reste de l'œuvre d'Uderzo, *Oumpah-Pah, Jehan Pistolet, Tanguy et Laverdure*?

ZEP : C'est difficile de tout lire, il en a tellement fait avant *Astérix*, mais en tout cas ses principales séries, oui.

BOUCQ : Dans *Tanguy et Laverdure*, il fait un travail formidable aussi. Très proche de l'inspiration d'Alex Raymond, d'une manière très réaliste, mais avec un style qui est déjà complètement le sien. Quand on voit sa manière de traiter les vêtements, les attitudes, c'est un dessin vachement exigeant.

Il a quand même fait le grand écart, entre le réalisme de *Tanguy et Laverdure* et la caricature d'*Astérix*...

BOUCQ : C'est cela qui est intéressant. Il peut aussi bien faire *Astérix*, car il y a l'ossature de l'observation réaliste. S'il choisit le point de vue de l'humour, il appuie plus sur l'humour; et de l'autre côté, •••



JEAN-MICHEL SICOT POUR L'EXPRESS

FRANÇOIS BOUCQ, né à Lille en 1955, a travaillé à *Pilote*, *Fluide Glacial* et *(A Suivre)*. On lui doit notamment les séries *Le Janitor* (Dargaud), avec Yves Sente, et *Bouncer* (Glénat), avec Alexandro Jodorowsky. Il a reçu le grand prix d'Angoulême en 1988, le Sanglier du meilleur dessin en 2006 et le prix Albert Uderzo en 2007 pour l'ensemble de son œuvre.



JEAN-MICHEL SICOT POUR L'EXPRESS

ZEP, de son vrai nom Philippe Chappuis, est né en Suisse en 1967. Après des débuts à *Spirou* et *Fluide Glacial*, il lance la série *Titeuf* en 1992 (Glénat). Un phénomène traduit en vingt-cinq langues. *Le Guide du zizi sexuel* se vendra à plus de trois millions d'exemplaires. On lui doit aussi le magazine *Tchô!*, la série *Captain Biceps* (Glénat), avec Tébo, et *Titeuf, le film* (2011). Après avoir reçu le grand prix d'Angoulême en 2004, il a présidé le fameux festival en 2005.



FOCALE.
Chez Uderzo, il y a une profondeur de champ où chaque détail compte. La perspective conduit le regard.

« D'UN SEUL COUP, LA FANTAISIE ARRIVE, AUSSI BIEN DANS LE DESSIN HUMORISTIQUE QUE RÉALISTE. »
BOUCQ

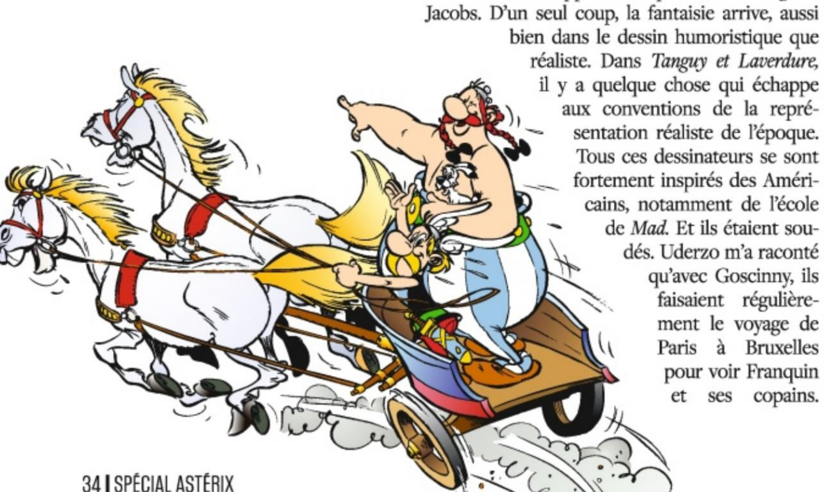
••• il s'appuie sur la restriction réaliste pour faire accepter une autre histoire.

Beaucoup de dessinateurs ont une palette aussi large ?

ZEP : Peu le font car déjà, quand on a un style, on doit s'y tenir. C'est difficile de passer de l'un à l'autre, de le faire accepter, que ce soit aux lecteurs ou aux médias. Il faudrait à chaque fois expliquer pourquoi on a abandonné un style de dessin pour un autre, même si ce n'est pas se couper une main, ça reste du dessin... Comme le disait François, c'est de l'observation; un dessin nourrit l'autre. Pour faire un bon dessin humoristique, il faut savoir créer à partir du réel.

En quoi Uderzo a-t-il révolutionné le dessin et la BD ?

BOUCQ : Je ne sais pas s'il a révolutionné la BD, c'est tout un courant – auquel appartenaient Franquin, Jijé et Uderzo – qui a révolutionné la BD en cherchant à échapper à l'aseptisation d'Hergé et Jacobs. D'un seul coup, la fantaisie arrive, aussi bien dans le dessin humoristique que réaliste. Dans *Tanguy et Laverdure*, il y a quelque chose qui échappe aux conventions de la représentation réaliste de l'époque. Tous ces dessinateurs se sont fortement inspirés des Américains, notamment de l'école de *Mad*. Et ils étaient soudés. Uderzo m'a raconté qu'avec Goscinny, ils faisaient régulièrement le voyage de Paris à Bruxelles pour voir Franquin et ses copains. Avec *Pilote*, ils ont créé un journal atypique. C'était une claque dans le monde de l'édition.



Tous les deux, vous êtes école de Marcinelle *(Journal de Spirou)*, plutôt qu'école de Bruxelles *(Journal de Tintin)* ?

BOUCQ : J'étais plutôt *Pilote*.

ZEP : *Pilote*, graphiquement, ça découle des deux. Mais avec un esprit nouveau, inspiré effectivement de *Mad*. *Tintin* et *Spirou*, même s'il y a de la fantaisie, c'est assez sérieux quand même, très respectueux, encore dans l'esprit catholique. *Pilote* dynamite tout ça et ne prend rien au sérieux.

BOUCQ : Et avec un éventail énorme de tolérance graphique !

ZEP : Avec Reiser et Druillet...

BOUCQ : ... Giraud et Gotlib...

On a parfois dit d'Uderzo qu'il était une « anomalie » dans l'histoire de la BD, sans ascendance ni descendance claire... Sentez-vous une influence de Walt Disney, par exemple ?

ZEP : Disney, on peut le sentir, oui. Mais aussi Calvo [Edmond-François Calvo, dessinateur des années 1930-1940, NDR] et Carl Barks [l'inventeur de Picsou, NDR].

BOUCQ : Alex Raymond, sans problème. Un peu aussi Milton Caniff [surnommé « le Rembrandt du comic strip », NDR].

ZEP : On sent les influences dans son réalisme, mais dans son dessin humoristique, il s'est très vite affranchi des autres pour devenir lui-même.

BOUCQ : Mais ses arbres sont toujours restés connotés Calvo, ils ont les mêmes racines. Il devait ressentir de la jouissance à les dessiner ainsi.

Vous ne trouvez pas que ses chevaux ressemblent un peu à ceux de Morris ?

ZEP : Ils dessinent tous les chevaux comme ça. Franquin aussi. On ne sait pas qui influence qui.

BOUCQ : La différence, c'est que le dessin d'Uderzo est volumique, alors que celui de Morris est plat, ses personnages n'ont pas une grande consistance. Les paysages non plus, alors que chez Uderzo et Franquin il y a une création de champs. Cette profondeur est issue du dessin réaliste.

ZEP : C'est marrant de voir comment Uderzo et Franquin ont cherché à faire évoluer leur dessin pour mêler tout leur savoir-faire. Alors que Morris s'est dit : « Ça fonctionne, je ne touche plus rien ! » Il avait un dessin excellent mais radin, il ne donne pas de pourboire *(rires)*. Alors que Franquin et Uderzo, tout au long de leur vie, leur dessin bouge.

A ce propos, sentez-vous dans le travail d'Uderzo une influence du dessin animé (qu'il a pratiqué à ses débuts), notamment dans la gestuelle des personnages ?

ZEP : Ah oui, ça se sent ! Notamment dans la manière de mettre en mouvement les personnages.

BOUCQ : C'est à la fois contradictoire et du domaine de l'influence. Le dessin de la BD est un

dessin arrêté, forcément, puisqu'il n'y a qu'une seule image. Mais cette image doit traduire la totalité d'un mouvement. En dessin animé, tu vas avoir toute la description du mouvement. Ça demande une posture intellectuelle complètement différente. Dans la BD, il faut trouver le juste moment de suspens qui va traduire la totalité du mouvement. En faisant du dessin animé, ou en en regardant, Uderzo a ramassé cela d'une manière synthétique dans un seul dessin.

Pour résumer, peut-on dire que l'art du mouvement est la marque de fabrique d'Uderzo ?

BOUCQ : C'est indubitable.
ZEP : C'est un excellent directeur de comédiens. Il dirige très bien ses personnages.
BOUCQ : Ce qui est essentiel à préciser, c'est que si tu fais dessiner des scénarios de Goscinny par un autre dessinateur, tu n'auras pas du tout la même impression. La véritable écriture d'une bande dessinée, c'est celle qui sera portée par le dessinateur.

Qu'est-ce que vous admirez le plus chez Uderzo ? Sa minutie ? La précision du trait ? L'expression des visages ?

ZEP : Il dessine la bouffe comme personne *(rires)*.
BOUCQ : Même les sabots de girafe farcis *(rires)*.
ZEP : On sent le plaisir de vivre. Ça participe au plaisir du lecteur. Gamin, je lisais également *Tintin*, et j'aimais, mais ça ne m'a jamais donné envie de dessiner. Avec Uderzo, on sent un tel pouvoir du dessin qu'on a envie de faire la même chose.

Les gros nez sont plus faciles à dessiner ?

BOUCQ : En fait ce n'est pas si facile que cela. Si on regarde les personnages d'*Astérix*, ils ont tous une typologie particulière, les nez sont tous différents. Quand j'étais môme et que je voulais faire de la bande dessinée, je m'étais amusé à faire un lexique des nez d'Uderzo, une autre page avec tous les mentons et une autre avec tous les yeux... Mais quand je les mélangeais pour faire un personnage complet, ça ne fonctionnait pas. Il y a une harmonie chez chaque personnage, qui tient au caractère. C'est étonnant une palette de caractères physiques aussi vaste.
ZEP : La bonne nouvelle, c'est qu'on ne pourra pas créer une application qui génère automatiquement un album d'*Astérix* !

Comment Uderzo parvient-il à reproduire aussi bien cet effet de réel ?

ZEP : Je pense qu'il y a une influence assez forte du cinéma. Il aimait bien les films français des années 1950 – avec des gueules – et ça se retrouve dans ses dessins. Ça ne gesticule pas tant que ça dans *Astérix*, dans beaucoup de scènes le comique joue sur le statique. Il y a cette scène formidable dans *Astérix en Corse*, avec le légionnaire qui vient frapper à la porte et le Corse lui dit : « Tu as parlé à ma sœur ? » Petit à petit, il se décompose... C'est d'un réalisme incroyable, on dirait Lino Ventura en train de péter un câble. D'ailleurs, on retrouve des caricatures d'acteurs partout dans *Astérix*.

Comment analysez-vous la composition de ses planches ?

ZEP : Il n'est pas avare. Il va dessiner une bagarre dans une case et à l'arrière-plan il se passe quelque chose.
BOUCQ : Tout est clair, tout est posé à un endroit juste pour que le lecteur puisse voir ce qu'il doit voir. Il n'y a pas de confusion. Il y a une composition franchement avérée, une volonté narrative. Et contrairement au cinéma, les plans ne se dérobent pas au fur et à mesure. D'un seul coup d'œil, tu vois tout et ensuite tu vas détailler ce qui se passe. Les lignes directrices sont affichées d'emblée quand on regarde une double page. Pour y arriver, il faut savoir comment diriger l'œil du lecteur... Uderzo a en main la direction, comme un metteur en scène.
ZEP : Il y a en effet ce côté cinéma, c'est du grand spectacle. Alors que la bande dessinée de cette époque-là, on pourrait plus l'assimiler à du théâtre, avec un personnage et un élément de décor derrière. Uderzo, lui, va jouer sur des avant-plans, des scènes d'ambiance. On le remarque dès *La Serpe d'or*.

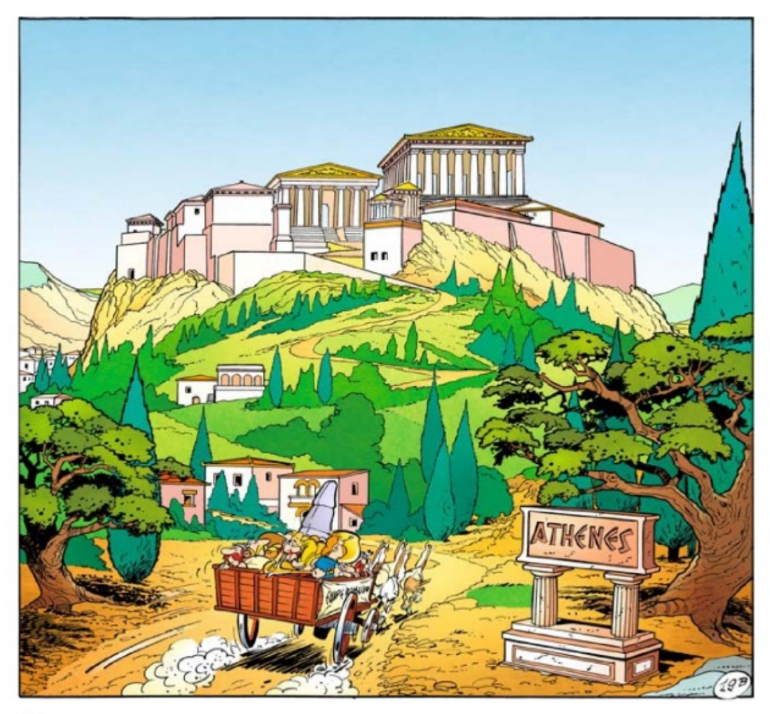
Que pouvez-vous dire sur la variété de ses cadrages ? Focales, zooms et panoramiques – pour ne pas dire panoramix... •••

« LA VÉRITABLE ÉCRITURE D'UNE BANDE DESSINÉE, C'EST CELLE QUI SERA PORTÉE PAR LE DESSINATEUR. »
BOUCQ





SYMBIOSE.
CETTE BATAILLE D'UNE GRANDE FORCE SUGGESTIVE EST PIMENTÉE PAR DES DIALOGUES IRONIQUES ET DÉCALÉS ET PAR LES DÉTAILS COMIQUES QU'UDERZO PARSÈME DANS SES CASES.



Réalisme.
Uderzo utilise son aptitude pour le dessin réaliste dans ses bandes humoristiques, et inversement.

« DANS LA BANDE DESSINÉE FRANCO-BELGE, ON EST TOUS UN PEU LES DESCENDANTS D'ASTÉRIX. »
ZEP

Un encrage parfait (à droite).
La première qualité d'Uderzo est la clarté de son dessin, comme on le constate sur cette planche, la cinquième du « Tour de Gaule d'Astérix ». Goscinny : « Il est capable de dessiner clairement et avec talent n'importe quoi, jusqu'à, et y compris, un combat de pieuvres dans de la gelée de groseilles. »

••• **BOUCQ :** C'est graphique. Il y a une composition harmonieuse et évocatrice. Il y a des plans qui se répètent mais avec un petit décalage. Le temps est vachement important aussi, il est suggéré au lecteur.

Feuilletons ensemble, au hasard, l'album *Astérix et les Normands*… Ça vous inspire quoi, ces Vikings avec des ailes ?
BOUCQ : C'est du gag. Rien que l'attitude identique des personnages, c'est irrésistible.
ZEP *(regard admiratif)* **:** J'adore cet album.

François Boucq, le point de fuite, dans les dessins d'Uderzo, ça vous parle forcément, c'est le titre d'un de vos recueils…
BOUCQ : La perspective, c'est un élément déterminant pour le lecteur. Selon les règles, quand tu regardes quelque part, tu projettes ton regard sur la ligne d'horizon. Ça indique l'endroit où tu te trouves. Quand un dessinateur indique aussi fortement une perspective, il dit au lecteur : c'est là que je te place. Il choisit pour lui la meilleure place. Le lecteur est déjà partie prenante au moment où Uderzo est en train de dessiner. C'est un travail de convivialité. Un bon dessinateur pense constamment à son lecteur.
ZEP : Le lecteur est positionné. Il doit se sentir invité. Il ne faut pas seulement se faire plaisir à dessiner.

Un mot sur l'encrage et les couleurs ?
ZEP : Les couleurs des premiers albums étaient assez gratinées *(rires)*.
BOUCQ : Dans *Astérix en Hispanie*, les couleurs étaient assez réussies. Dans *Astérix chez les Helvètes*, il y avait une rondeur dans la couleur, presque voluptueuse.

Et le côté psychédélique, ces ciels roses à la Gauguin, c'est typique de l'époque ?
ZEP : Par rapport à *Lucky Luke*, ça reste sage…

Seriez-vous capables de reproduire ses dessins à l'identique ?
ZEP : A l'identique, non.
BOUCQ : Je ne le voudrais même pas, ce serait presque un blasphème *(rires)*.
ZEP : On pourrait si on était les Laurent Gerra du dessin *(rires)*…

Avez-vous lu les trois derniers albums d'*Astérix* ? Que pensez-vous du travail de Conrad ?
BOUCQ : Je ne les ai pas lus, en fait.
ZEP : Conrad est un immense dessinateur. Je suis fan de son travail. Mais pour moi c'est une hérésie de reprendre les personnages de quelqu'un. C'est comme si on avait changé les acteurs de ma série télé. Conrad en a sous le capot, il peut tout faire mais il ne peut pas être Uderzo. C'est comme si on demandait à Laurent Gerra d'enregistrer un nouvel album d'Elvis Presley. Il peut le faire, mais… je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

Zep, vous aviez dessiné, en 2001, un face-à-face Astérix/Titeuf publié dans le hors-série *Astérix* de *Lire*. Peut-on dire que Titeuf est le petit frère d'Astérix ?
ZEP : Dans la bande dessinée franco-belge, on est tous un peu les descendants d'Astérix.

Et vous, François Boucq, vous considérez-vous comme sa « descendance », son fils spirituel ?
BOUCQ : Je veux bien le revendiquer comme l'un de mes « influenceurs ». Uderzo m'a épaté, m'a donné le goût de la fantaisie, du dessin. Il fait partie d'un grand panthéon, pas seulement pour le dessin mais pour une manière de regarder le monde et de le retranscrire.

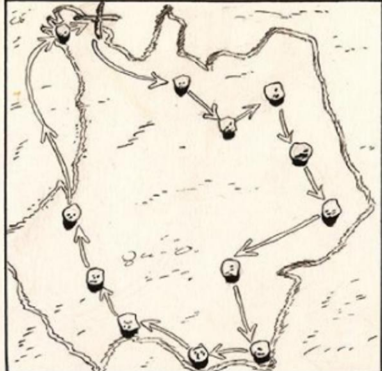
Quant à vous deux, quelle est votre actualité ?
BOUCQ : Un album du *Janitor* sortira fin septembre, coécrit avec Yves Sente. Ça parle aussi du monde d'aujourd'hui, à travers un service de renseignement qui pourrait être celui du Vatican. Puis dans la foulée sortiront les dixième et onzième albums de la série *Bouncer*, chez Glénat.
ZEP : Je viens de sortir le quinzième *Titeuf*. Il passe d'un sujet à un autre, comme un enfant, avec son regard sur le monde d'aujourd'hui. Il y a pas mal de sujets importants : les réseaux sociaux, les attentats, le multiculturalisme à l'école, les migrants dans sa classe, la pornographie et la pédophilie sur Internet… Tout cela, vu de la hauteur de Titeuf, bien sûr. ■



Fournir des bleus

5 A













22/12









5 B

PILOTE n° 175 ... 1804 2.12

L'art de Goscinny, ou LA POTION DES MOTS



Qu'est-ce qui fait le sel d'un (grand) scénariste ? Parmi les mixtures mitonnées dans ses chaudrons créatifs, ses magies déployées du bout de son stylo magique, quelles sont les plus importantes ? Lesquelles changent la donne ?… Et, surtout, quel est impact de ses formules secrètes sur ses confrères, alors que ceux-ci sont encore au berceau ?

PAR **FABIEN TILLON**

Un travail minutieux.
Dans ce document inédit, Goscinny écrit le synopsis détaillé du « Domaine des dieux » avec, en parallèle, des notes sur tous les patronymes et les éléments qui composeront l'album. C'est sur cette base que la discussion s'engage avec Albert Uderzo.

A quoi tient le succès de René? Autant à son talent inné qu'à son travail acharné, à sa technique. Sur la forme comme sur le fond, René est un méticuleux, il avance dans sa narration avec ordre, prudence, équilibre. « Je construis mes scénarios exactement comme des scénarios de cinéma. Suivant le même procédé. A gauche, la situation, l'action, le décor. A droite, le dialogue. Voilà comment ça se passe. Chaque épisode pour la parution en album est composé de quarante-quatre pages. Je fais un synopsis très, très long et précis pour les quarante-quatre pages. Et une fois que j'ai bien mis mon histoire au point, je la découpe par planches. C'est-à-dire que, dès le début, je sais où je vais. Ça permet d'éviter les temps morts, enfin, le plus possible. Il y a beaucoup de scénaristes qui [font] à mon avis une erreur. Si vous écrivez au fur et à mesure, il se passe deux choses : ou bien vous avez tout dit et il vous reste encore six pages à ajouter et ça traîne, ou bien, et c'est ce qui arrive le plus souvent, vous arrivez à l'avant-dernière page sans avoir rien expliqué. Alors, à la dernière page, tout le monde se met à parler pour expliquer le truc[1]. » Et cela vaut aussi pour le fond des histoires, toujours bâties au cordeau, comme un jardin à la française. Comme le souligne Christophe Arleston, le scénariste de *Lanfeust de Troy* avec Didier Tarquin et de quelques autres succès contemporains : « Sur le plan scénaristique, Goscinny utilisait une trame très simple, avec un enjeu clair : trouver une serpe d'or, un edelweiss, ramener un enfant hispanique chez lui, etc. Un prétexte suffisamment fort pour qu'on ne le perde jamais de vue, ce qui laisse de la place pour les scènes annexes, celles qui portent la comédie. Il avait donc tout l'espace nécessaire pour construire son millefeuille : une première couche d'aventure simple, saupoudrée de quelques gags visuels limpides à destination des plus jeunes (comme des grosses baffes aux Romains). Une deuxième couche de comédie relationnelle, qui demande d'apprécier les rôles de chaque acteur de cette microsociété (par exemple, les rapports entre Bonemine et Abraracourcix, mais aussi les réactions naïves d'Obélix). Puis une troisième couche de gags à références (les banques suisses, la susceptibilité corse...). Et enfin les jeux de mots. C'est cet empilement qui crée la richesse et qui fait qu'on peut relire un *Astérix* à tout âge. »

DE 7 À 77 ANS

C'est l'un des paradoxes de Goscinny, l'un de ses traits majeurs, l'une de ses plus profondes originalités : à son côté méticuleux et « sage », presque classique dans la construction technique, se mêle un esprit caustique, irrévérencieux, et radicalement novateur. « Lorsque ce type est arrivé, continue Arleston, les Européens n'imaginaient pas que la bande dessinée puisse s'adresser à un autre public que les •••

1. *René Goscinny raconte les secrets d'Astérix*, Cherche Midi, 2014.

ASTERIX

PLANCHE 8

CASE 1 (Toute la planche,de nuit.) Anglaigus et Oursenplus sursautent de nouveau, car un choeur se fait entendre en lettres gothiques. Le contremaître est toujours calme. (Le Lusitanien est parti)	CHOEUR GOTHIQUE: "Ô DOUCE NUIT! TOUT S'ENDORT, PAS DE BRUIIIIIIIT!" CONTREMAÎTRE: "Ce sont les Goths qui chantent. En choeur, ils sont terribles."
CASE 2 En gros plan, de profil, nez à nez, Oursenplus excédé, et le contremaître qui a perdu son calme.	OURSENPLUS: "FAITES LES TAIRE!" CONTREMAITRE: "AVEC QUOI? VOUS NE VOULEZ PAS ENTENDRE CLAQUER LES FOUETS!"
CASE 3 Les deux hommes, sidérés, voient arriver un Ibère, pas content, qui montre du pouce derrière lui.	IBERE: "Pardon, hommes. Mais là-bas, avec les Belges, on essaie de dormir. Ça ne vous dérangerait pas de faire un peu moins de bruit?"
CASE 4 Gros plan d'Anglaigus qui en en a assez.	ANGLAIGUS: "C'est pas un peu fini? Tout le monde au travail jusqu'à l'aube, ou il y aura de l'écorché vif!"
CASE 5-6 A l'aide d'une grosse corde que halent un groupe d'esclaves impressionnés, un gros chêne est déraciné: CRRRRRAAAC!	
CASE 7 Oursenplus, près d'Anglaigus sursaute en entendant le chant du coq. Anglaigus est surpris.	CHANT: "COCORICOOOOOO!" OURSENPLUS: "C'est l'aube! On s'en va!" ANGLAIGUS : "Comment, l'aube?"
CASE 8 Plusieurs têtes en gros plan de noirs numides qui braillent en rigolant.	NUMIDES: "COCORICOOOOOOOOOOO!"
CASE 9 Oursenplus n'en demande pas son reste. Il prend par le bras et entraîne vers la coulisse Anglaigus sidéré.	

ARCHIVES ANNE GOSCINNY



















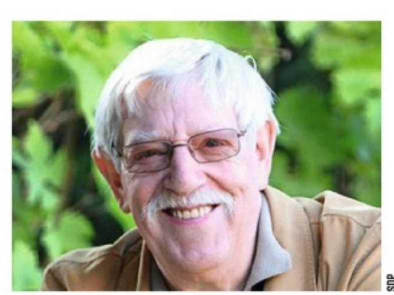




COMME AU CINÉMA. Précis, Goscinny établit son script (ici pour « Le Domaine des dieux ») comme le ferait un scénariste de film : à droite, les dialogues, à gauche, la description de la scène. Le dessin d'Uderzo incarne parfaitement le scénario, dans une complémentarité complice.

••• enfants. Il était passé par New York où il avait croisé la bande du magazine *Mad* : Goscinny avait compris qu'il y avait une place pour un humour plus adulte et décalé. Il était malin, alors il n'a pas cherché à être révolutionnaire tout de suite : il a commencé avec des histoires très conventionnelles, comme *Luc Junior,* tout en écrivant anonymement pour d'autres auteurs [...]. Une fois installé, Goscinny a tenté *Oumpah-Pah,* suivi d'*Astérix.* Là, il a construit sur plusieurs niveaux de lecture, s'adressant aux gamins, mais aussi à leurs parents. »

Jul, lui aussi, est un scénariste qui s'inscrit dans le registre mi-humoristique, mi-journalistique qui est l'un des apports de l'école goscinienne. Il connaît intimement l'écriture selon René, puisqu'il est le repreneur actuel de *Lucky Luke,* en parallèle de sa série à succès *Silex and the City.* « Son goût de la réinterprétation espiègle des classiques de la littérature, des grandes figures historiques, des monuments du cinéma, tout cela m'a nourri, explique Jul. Cela m'a aidé à comprendre qu'il y a un plaisir inépuisable à mettre à distance les choses que l'on aime, pour mieux les regarder... Mes albums de *Silex* commencent invariablement par un hommage à *Astérix,* avec cette phrase : "Nous sommes en 40000 avant Jésus-Christ..." C'est comme un mantra pour moi, un fétiche bienveillant que je mets à ma porte... Bien sûr il y a eu Franquin, Gotlib, *Charlie* et Reiser, *Fluide Glacial* ou Gary Larson (dessinateur de presse américain), qui sont venus rejoindre mon panthéon, par la suite. Mais René Goscinny présidait toujours en bout de table avec sa machine à écrire... »


SDP

Avec près de 50 millions d'albums vendus (Les tuniques bleues, Cédric...), Raoul Cauvin, pilier des éditions Dupuis, s'inscrit dans le sillage d'Astérix et de René Goscinny.


CHLOÉ VOLLMER

Avec sa série Lanfeust de Troy, Arleston a créé une sorte d'Astérix de fantasy et de science-fiction, parfois aussi inspiré que l'original.


GEORGES GOBET/AFP

Grand bretteur de calembours, Jul (Silex in the City, Dargaud) s'inscrit d'autant mieux dans la tradition de Goscinny qu'on lui doit le dernier scénario de Lucky Luke : « La Terre promise » (Lucky Productions).

FRATERNITÉ CRÉATIVE

Vous avez dit influence? Tel Hergé, René est l'une des figures tutélaires de la bande dessinée contemporaine, l'un de ces totems qui parsèment la route de tous les apprentis plumitifs, quitte à tenir une place presque envahissante. Pour Raoul Cauvin, l'un des plus prolifiques auteurs de la bande dessinée franco-belge moderne (*Les Tuniques bleues, Cédric, L'Agent 212*...), « c'est grâce à Goscinny si je me suis essayé au scénario. J'adorais son humour, sa façon de travailler les gags. J'ai toujours essayé de l'imiter mais sans jamais y parvenir. Ce mec était un super pro... Dans *Les Tuniques bleues,* oui, bien sûr, j'ai été sous son influence. Je le suis toujours, d'ailleurs. » Arleston renchérit : « Je suis le plus mal placé pour observer l'influence de Goscinny sur mon travail : je suis tombé dans la marmite *Astérix* quand j'étais petit, et ça a infusé... Mais, pour être exact, j'ai fréquenté plein de marmites. La marmite Audiard a joué sur ma façon d'appréhender les dialogues, la marmite Jack Vance, écrivain américain de science-fiction, a marqué mon imaginaire, les romans de Wodehouse (auteur humoristique d'origine britannique, naturalisé américain) et les Monty Python ont joué leur rôle... La liste est longue! En fait, chaque créateur est le produit d'une multitude d'influences de jeunesse, tout ça se mélange, fermente, et des bulles d'idées nouvelles remontent à la surface. Mais Goscinny, découvert très jeune, reste une influence très structurante. » D'ailleurs, l'auteur avoue être à peu près aussi maniaque que son aîné en matière de construction d'histoires. « J'écris un synopsis léger pour définir les grandes lignes. Puis un synopsis détaillé, une dizaine de lignes par planche. Puis la version découpée, dialoguée, où je prévois même la taille de chaque case. Tout est précis, deux colonnes, description précise de l'image avec plan et cadrage à gauche, dialogues et récitatifs à droite. Bien sûr, le dessinateur a toujours la possibilité de proposer un autre découpage, tant qu'il ne déborde pas de la page. Et je suis tellement pointilleux que je lui demande de ne pas faire les bulles : elles sont ajoutées par-dessus après par le lettreur, ce qui me permet de retoucher mon texte jusqu'à la dernière seconde, en fonction du dessin... »

Pour Jul, il existe une telle conformité d'esprit avec le créateur d'*Astérix* et lui-même, une telle fraternité créative qu'elle en est troublante, jusqu'au vertige. « Un jour, lors d'une exposition, j'ai découvert les carnets de notes préludant aux albums d'*Astérix* : j'ai été abasourdi de voir que ma façon de travailler correspondait en tout point à la sienne! Les listes de mots-clefs, les notes sur les expressions et les clichés, la présentation en colonnes et les renvois par flèches, les recherches de noms : j'avais l'impression d'avoir été toutes ces années habité par un esprit fantôme! Jusqu'à la graphie de ses notes manuscrites, qui était proche de mes pattes de mouche... Ce qui m'avait semblé être simplement intuitif apparaissait soudain comme une leçon de scénario transmise à travers le temps... »

Dans les thématiques travaillées, y a-t-il pareillement un fonds commun, un héritage Goscinny? « Je crois que ce que j'ai gardé de Goscinny, rigole Arleston, c'est mon amour des imbéciles. Il n'y a rien de plus formidablement drôle qu'un imbécile, Goscinny l'a démontré avec les Dalton. Astérix lui-même n'est pas intelligent : il est malin, c'est différent. Et Obélix est un bon gros imbécile qu'on aime, mais un imbécile quand même. Moi j'ai Lanfeust, mon principal héros, qui est un naïf bien souvent crétin, surtout dans ses rapports avec les filles. Cette stupidité est le carburant des scènes de comédie. Et puis, j'ai hérité inconsciemment

« C'EST GRÂCE À GOSCINNY SI JE ME SUIS ESSAYÉ AU SCÉNARIO. J'ADORAIS SA FAÇON DE TRAVAILLER LES GAGS. J'AI TOUJOURS ESSAYÉ DE L'IMITER MAIS SANS JAMAIS Y PARVENIR. » (RAOUL CAUVIN)



HÉBUS, PERSONNAGE DE LANFEUST DE TROY, D'ARLESTON, EST INSPIRÉ D'OBÉLIX, NOTAMMENT D'UN ÉPISODE DU « DOMAINE DES DIEUX » (CI-DESSUS).

ÉDITIONS SOLEIL/ARLESTON/TARQUIN

de cette construction en millefeuille que j'évoquais. Au début je l'ai fait de façon tout à fait instinctive, ce n'est que plus tard que j'ai eu le recul nécessaire pour analyser la façon dont je travaillais et faire le rapprochement avec la méthode de Goscinny... Par contre, Goscinny aimait caricaturer des personnalités existantes, alors que j'utilise leur essence, pas leur visage. Par exemple, quand j'ai créé *Lanfeust,* au milieu des années 1990, la *commedia dell'arte* de la politique était dominée par trois personnages : le vieux malin manipulateur, Mitterrand, l'impétueux volontariste un peu naïf, Chirac, et le faux mou fourbe, que Mitterrand surnommait « l'étrangleur ottoman », Balladur. Leurs relations étaient subtiles et complexes, mais le Vieux, c'est-à-dire Mitterrand, restait le marionnettiste... C'est de cette alchimie dont je me suis inspiré pour mon triumvirat dirigeant le Conservatoire d'Eckmül, en inventant les personnages de Lignole, Bascréan et Plomynthe. » Et est-ce qu'un certain Hébus, mini-troll géant, avec son appétit légendaire et son absence quasi complète de savoir-vivre usuel, sa gaieté féroce et sa force proverbiale, n'a pas un petit peu à voir avec un certain Obélix? « Bien sûr, l'hommage d'Hébus le troll à Obélix est transparent... D'ailleurs, Obélix a eu un rôle direct dans la création d'Hébus. Une case en particulier, dans *Le Domaine des dieux,* où Astérix retient par la ceinture un Obélix transfiguré qui grogne comme un animal, m'a marqué depuis l'enfance. On n'avait jamais vu ce bon vieil Obélix comme ça. Môme, il me filait franchement les jetons!... Et je ne sais comment, ce flash est remonté alors que je travaillais sur le personnage du troll, les images se sont superposées, et il en est ressorti ce concept de l'ami fidèle qui peut devenir sauvagement dangereux n'importe quand. »

L'ANGOISSE DE LA PAGE BLANCHE

Autre trait caractéristique de la personnalité créative de Goscinny, loin des clichés de l'aimable humoriste, sans cesse heureux de vivre : une profonde et viscérale angoisse créative. « [A chaque histoire, lorsque je commence,] je suis persuadé que je ne trouverai pas d'idées. Je vis avec cette peur depuis vingt-sept ou vingt-huit ans, il faut bien s'y habituer, déclarait René. [...] Je ne peux jamais me distraire vraiment, me décontracter; je dois toujours penser à trouver un nouveau gag, une nouvelle histoire, un autre personnage[2]. » Une inquiétude que connaissent aussi, et plutôt intimement, nos auteurs contemporains. Lorsqu'on lui pose la question, en plein cœur de l'été 2017, après plusieurs succès récents, la réponse de Jul fuse immédiatement : « Je viens de passer deux mois terrassé par le découragement, persuadé d'être arrivé au bout du rouleau de scotch, mais il semblerait que ce soit reparti... Et à chaque fois c'est pire. » Et pour Arleston? Aïe, ce n'est pas beaucoup mieux! « Moi, angoissé? C'est mon psy qui m'a balancé? Le gastro vous a parlé de mon ulcère? Ou c'est le cardiologue qui vous a dit, pour la fibrillation due au stress? Eh bien oui, je suis un angoissé permanent, à chaque album j'ai l'impression que c'est fini, que je suis vide, que je n'y arriverai pas. Mais je n'en parle jamais aux dessinateurs. Ils sont si fragiles, il ne faut pas les inquiéter. Alors je prends l'air très sûr de moi et je leur explique que je suis sur "un truc formidable qui demande juste à être un peu dégrossi, alors je t'en parlerai plus tard"... Je procrastine un peu et, finalement, je me réveille un matin et l'idée est là, toute neuve et toute belle, enrobée dans un gros ruban brillant. Alors je l'approche doucement, je l'apprivoise, et je finis par m'y plonger. Et dès que le mot Fin est posé, le doute revient! » Quant à Raoul Cauvin, à bientôt quatre-vingts bougies, le trac est toujours là, comme un sale animal tapi : « A chaque fois que j'ai terminé un album je me demande "Et maintenant...?" Jusqu'ici, j'ai été béni des dieux, mais je sens bien que j'arrive à la fin. Qu'un jour je devrai jeter l'éponge... La peur de faire l'album de trop... Ouais, angoissant! » Astérix et Obélix, farfadets et feux follets dansant sur un volcan de talent, de vie, d'énergie, mais aussi de profonde inquiétude? C'est ça aussi, l'héritage et la vérité de l'art de René Goscinny. ■

2. *Ibid.*

DONNER UN CÉSAR À UNE TRAGÉDIENNE ? MAIS C'EST ABSURDE !

TOUS FADAS CES LUTÉCIENGS !

CE N'EST PAS TRÈS DRÔLE, ROMAIN ! TU AURAIS PU DIRE : C'EST UN MENHIR ! QUE DIS-JE, UN MENHIR ? C'EST UN DOLMEN !

ILS SONT FOUS CES ROMAINS !

FARPAITEMENT ! MACHIN A RAISON Hips !

Drôlerie de la langue, DRÔLERIE DU DESSIN

Mettez-moi ce minable au cachot ! Ta vie ne tient qu'à un fil, Téléféric !

J'IRAI, JE VERRAI, ET JE VAINCRAI !

La réussite d'*Astérix* tient à la complicité parfaite entre un dessinateur hors pair et un scénariste de génie. Avec les compères Goscinny et Uderzo, l'amour de la langue s'est allié à l'humour du dessin. Exemples…

PAR **TRISTAN SAVIN**

Si l'on peut oser une analogie musicale, dans les années 1960, les deux auteurs d'*Astérix* ont été à la BD ce que le duo Lennon-McCartney fut à la musique pop. Mais sans la rivalité… Nos deux compères n'étaient pas en compétition, ils s'entendaient à merveille et se complétaient. A chaque fois, Uderzo rebondit sur l'humour des textes de Goscinny, apportant la virtuosité de son dessin et le comique des gags visuels aux scénarios et dialogues sortis d'une imagination débridée.

Comme en témoignait le dessinateur Tibet, quand nous l'avions interrogé au sujet de René Goscinny : « Il n'a jamais piqué la moindre idée. Mon ami Franquin aurait dit la même chose, il l'admirait pour ses inventions. » Et quand on demandait à Gotlib s'il était le fils spirituel de Goscinny, cet autre roi du gag répondait : « J'espère que j'étais aussi spirituel que lui ! »

Le comique de Goscinny repose sur plusieurs techniques, éprouvées avec succès au fil des albums : le calembour, le clin d'œil, la dérision, la parodie, le stéréotype des personnages (le bougon, le gourmand, le colérique, etc.) et surtout le comique de répétition (ou *running gag*), parfois à triple détente (d'une page à l'autre, d'un album à l'autre) et véritable marque de fabrique.

Son ami Albert apporte, lui, le comique dit de situation, les gags visuels, des jeux de mots graphiques, les caricatures, la physionomie des personnages et un trait virtuose, plein d'empathie, qui inspire toujours le sourire quand il ne déclenche pas automatiquement le rire…

LA DÉRISION

Ses principales victimes sont, bien entendu, les Romains. Un légionnaire fait ainsi son rapport de retour de patrouille : « Deux Goths supérieurs en nombre. » Dans le même genre, ce dialogue comique : « Décris-moi la bande. - Un gros et un petit. » On comprend pourquoi le général Nenpeuplus s'effondre : « Ils sont tous bêtes et je suis leur chef ! » (*Astérix et les Goths*.)



LE POTEAU DU DÉSESPOIR. CERTAINS DÉTAILS PEUVENT PASSER INAPERÇUS, COMME CE POTEAU ROUGE ET BLANC QUI ÉVOQUE LES PALINES EN BOIS DE ROBINIER SERVANT À INDIQUER LES CANAUX NAVIGABLES À VENISE.



COUIC. TOUJOURS CETTE IRONIE VIS-À-VIS DE LA CENSURE : UTILISER LE TERME « COUIQUER », PLUTÔT QUE « TUER », OU « TRUCIDER »...

LES NÉOLOGISMES

A Lutèce, Astérix et Obélix découvrent les « amphorisages », qui sont, bien sûr, les embouteillages de l'époque (*La Serpe d'or*)... On trouve aussi « couiquer », verbe inventé par Obélix à partir de l'onomatopée « couic » (*Les Lauriers de César*). Friand de nouveaux mots, notre gourmand s'approprie également l'expression « *Quo vadis* ? » pour en faire le verbe « vadir » et demande un jour à Astérix : « Tu es banni ? Eh bien nous bannirons ensemble ! » (*Astérix et le Chaudron.*)



OPAQUE.
LE SMOG LAISSE LE DIALOGUE NU, SANS AUTRE ÉLÉMENT D'ATTRIBUTION QUE LA RÉFÉRENCE AUX PRÉCÉDENTES AVENTURES.

LE RUNNING GAG

Les gags récurrents, qui reviennent dans tous les albums, ont fait le succès d'*Astérix* : les pirates naufragés, la chasse au sanglier, le poisson pas frais, le barde muselé et le banquet final. Sans oublier des expressions reprises d'une histoire à l'autre et détournées selon le contexte, parmi lesquelles : « Ils sont fous ces Romains ! », déclinée en « … ces Hellènes ! », « … ces Gaulois ! »… Un principe lui-même tourné en autodérision dans ce dialogue entre nos deux amis : « Ils sont fous ces Bretons ! – J'allais le dire Astérix ! » (*Astérix chez les Bretons*.) Uderzo, une fois seul au scénario, parvient à reproduire la drôlerie d'une situation tout en renouant avec le *running gag*. Par exemple, dans *L'Odyssée d'Astérix*, quand les sangliers se retrouvent face aux deux Gaulois et s'écrient : « Les fous ! », Obélix se réjouit : « Les déjeuners ! »

ESPRIT FRANÇAIS ?
« LE CALEMBOUR EST UN STYLE QUI EXISTE DANS TOUTES LES LANGUES. ET JE MANIAIS LE CALEMBOUR ANGLAIS AVEC AUTANT DE PLAISIR QUE LE CALEMBOUR FRANÇAIS. ET FRANCHEMENT, JE NE TROUVE PAS QUE "BIEN FRANÇAIS" SOIT PÉJORATIF. » (RENÉ GOSCINNY)



LES CALEMBOURS

Quelques exemples parmi une pléiade de jeux de mots :
« J'ai fait fortune dans la roue, ça a bien tourné pour moi. » (*Le Bouclier arverne*.)
Obélix, devant l'obélisque de Louxor : « Nos opinions ne concordent jamais ! » (*Astérix et Cléopâtre*.)
« Les catacombes… C'est un refuge sûr ; on peut y faire de vieux os. » (*Les Lauriers de César*.)
Astérix à un légionnaire, assommé par la porte enfoncée par Obélix : « Excuse-nous d'avoir frappé avant d'entrer. » (*Astérix chez les Belges*.)
Sans oublier : « Par Thor ! Par Odin ! Partons ! » (*Astérix et les Normands*.) Et sa déclinaison :
« Par Toutatis ! Par pitié ! » (*Le Tour de Gaule d'Astérix*.)

LES JEUX DE MOTS SUR LES NOMS

Autre marque de fabrique de Goscinny, les noms de nos irréductibles Gaulois sont toujours à base de jeux de mots (de Ielosubmarine à Abraracourcix), mais aussi ceux de leurs amis (Ocatarinetabellatchitchix, Soupalognon y Crouton…) et de leurs ennemis : légionnaires et centurions se voient affublés de patronymes le plus souvent ridicules : Bonusmalus, Détritus, Soutienmordicus, Malosinus, Ziguépus (allusion aux personnages de *Zig et Puce* d'Alain Saint-Ogan), le désopilant Faimoiducuscus et le plus hilarant Encorutilfaluquejelesus. Ces jeux de mots en entraînent souvent d'autres… Comme dans ces bribes de dialogues : « Amérix, un lointain cousin » (*La Serpe d'or*), ou le subtil « Tu donneras ce message au gouverneur Diplodocus, un vieux copain » (*Astérix chez les Helvètes*).



Les albums d'Astérix regorgent de trouvailles langagières. Les dialogues, comme les dessins, gagnent à être relus !

LE JEU DE MOTS SUBTIL AVEC RÉFÉRENCE CULTURELLE

Les adultes aiment *Astérix* pour ses références culturelles propres à inculquer des rudiments d'histoire-géo aux enfants en les amusant. On se souvient de jeux de mots mémorables : « Il ne faut jamais parler sèchement à un Numide » (*Le Domaine des dieux*), ou encore « Les Ibères deviennent plus rudes » (*Astérix en Hispanie*). Goscinny a des lettres et nous le prouve souvent. Dans *Astérix et le Chaudron*, l'Auberge du Crédit pas Mort est un clin d'œil à Louis-Ferdinand Céline, auteur de *Mort à crédit*. Le scénariste parodie aussi Victor Hugo, et sa fameuse tirade « Waterloo ! morne plaine ! », avec « Waterzooie ! Morne plat ! » (*Astérix chez les Belges*). Il se permet même de détourner la maxime de Corneille « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », pour tourner les lâches légionnaires en dérision : « A vaincre sans péril, on évite des ennuis. » (*Astérix chez les Bretons.*)

Tiré du poème « Expiation », ce vers de Victor Hugo est parodié dans « Astérix chez les Belges ».





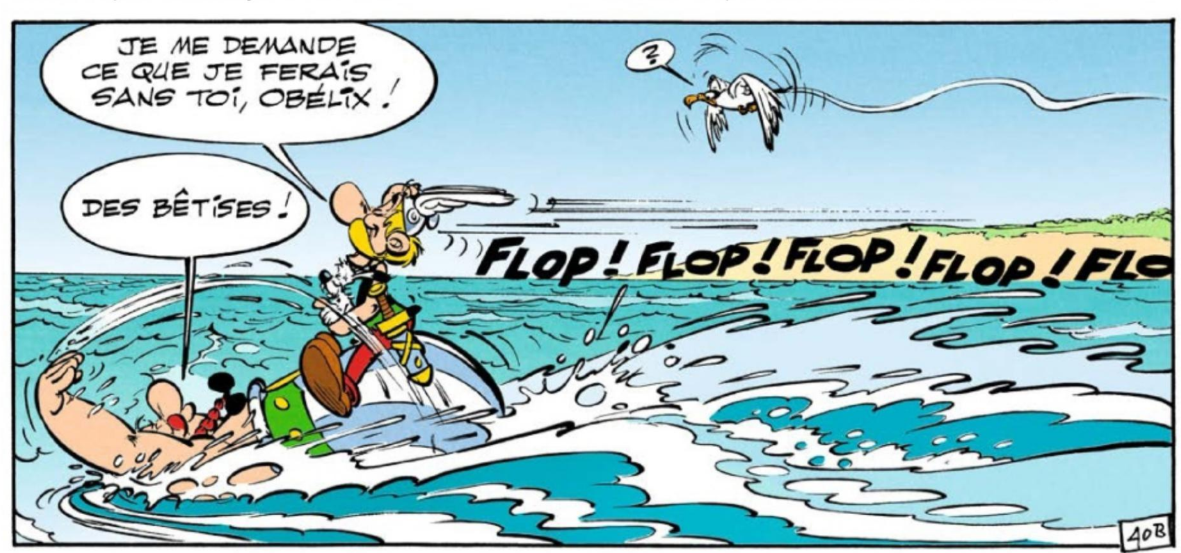
Caractérisation.
Le comique s'accommode mal de l'à-peu-près. Pour que la référence soit bien comprise, elle doit être précise. Il suffit d'un accessoire ou d'une référence à un album précédent pour incarner un personnage ou une situation.



COMIQUE DE SITUATION ET GAGS VISUELS

Avec Uderzo, la drôlerie du dessin est au service du comique de situation – et de l'art de la dérision. Les lecteurs d'*Astérix en Corse* se souviennent des fameux petits vieux sur leur banc, en train de se moquer des jeunes, trop pressés. Autre scène mémorable quand un Corse armé d'un couteau demande au légionnaire si sa sœur lui plaît. Un comique irrésistible grâce au sourire forcé du Romain transpirant à grosses gouttes. Ici, le scénariste s'appuie sur une trouvaille d'un psychologue américain, appelée « double contrainte » : quoi que vous fassiez, vous avez tort ! Dans *Le Devin*, Abraracourcix tend sa femme (réfugiée dans ses bras) à Agecanonix : « Tiens moi ça. » Tout est dans l'expression du visage de Bonemine...

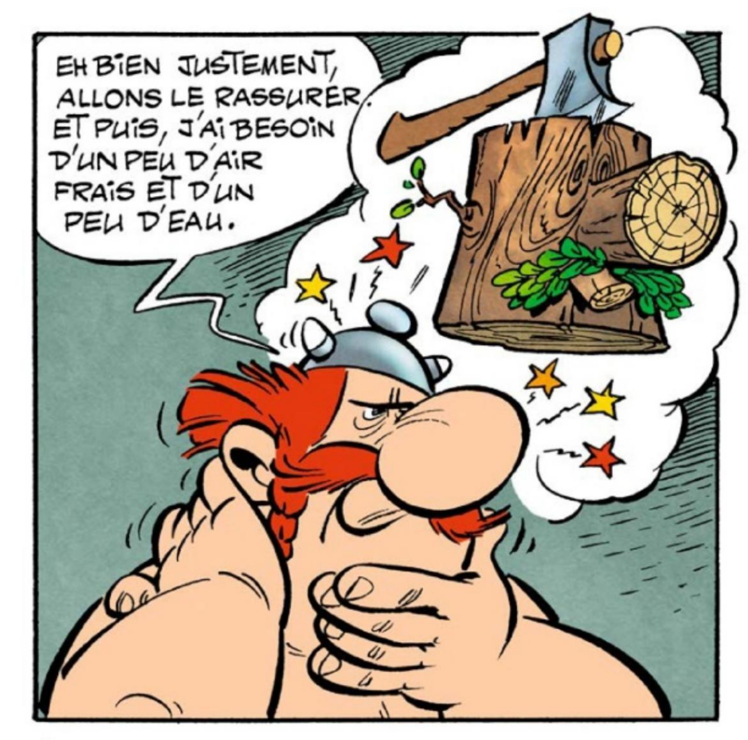
Dans *Astérix et les Normands,* les Vikings essaient de voler en battant des mains et leurs visages transpirent la crainte... Dans *Astérix en Hispanie*, Obélix attrape le galopin Pépé et s'écrie « Ce n'est pas un sanglier, ça ! » Astérix lui répond, amusé : « A peine un marcassin. » Dans *Astérix chez les Helvètes*, Obélix voudrait un « fromage sans trou » : le comique de situation tient à la discussion sans personnages apparents, les bulles sortant du coffre-fort. Enfin, Astérix, assis sur la bedaine d'Obélix en train de nager le dos crawlé, se demande à haute voix ce qu'il ferait sans lui. Et Obélix lui répond : « Des bêtises ! » *(Le Fils d'Astérix.)*



Images improbables.
Uderzo peut dessiner n'importe quoi avec un naturel confondant. Comme cette balade où Obélix fait office de hors-bord...

LES JEUX DE MOTS GRAPHIQUES

Dans *Astérix chez les Bretons,* Uderzo réussit le tour de force de nous montrer une gueule de bois, en l'occurrence un tronc d'arbre ressemblant à la tête d'Obélix. Dans le genre, le lecteur trouvera aussi des calembours appuyés par un gag visuel, comme dans cette remarque amusée d'Assurancetourix voyant Goudurix atterrir avec son oreiller : « C'est la plus belle descente de lit que j'ai vue depuis longtemps ! » (*Astérix et les Normands.)*



GUEULE DE BOIS.
RARES SONT LES DESSINATEURS CAPABLES DE JEUX DE MOTS GRAPHIQUES. UDERZO Y PARVIENT !





RIDICULISER LA CENSURE.
CETTE CASE « POP ART », POUR AINSI DIRE, DISSIMULE UNE VIOLENCE « INADMISSIBLE » AUX YEUX DES CENSEURS.

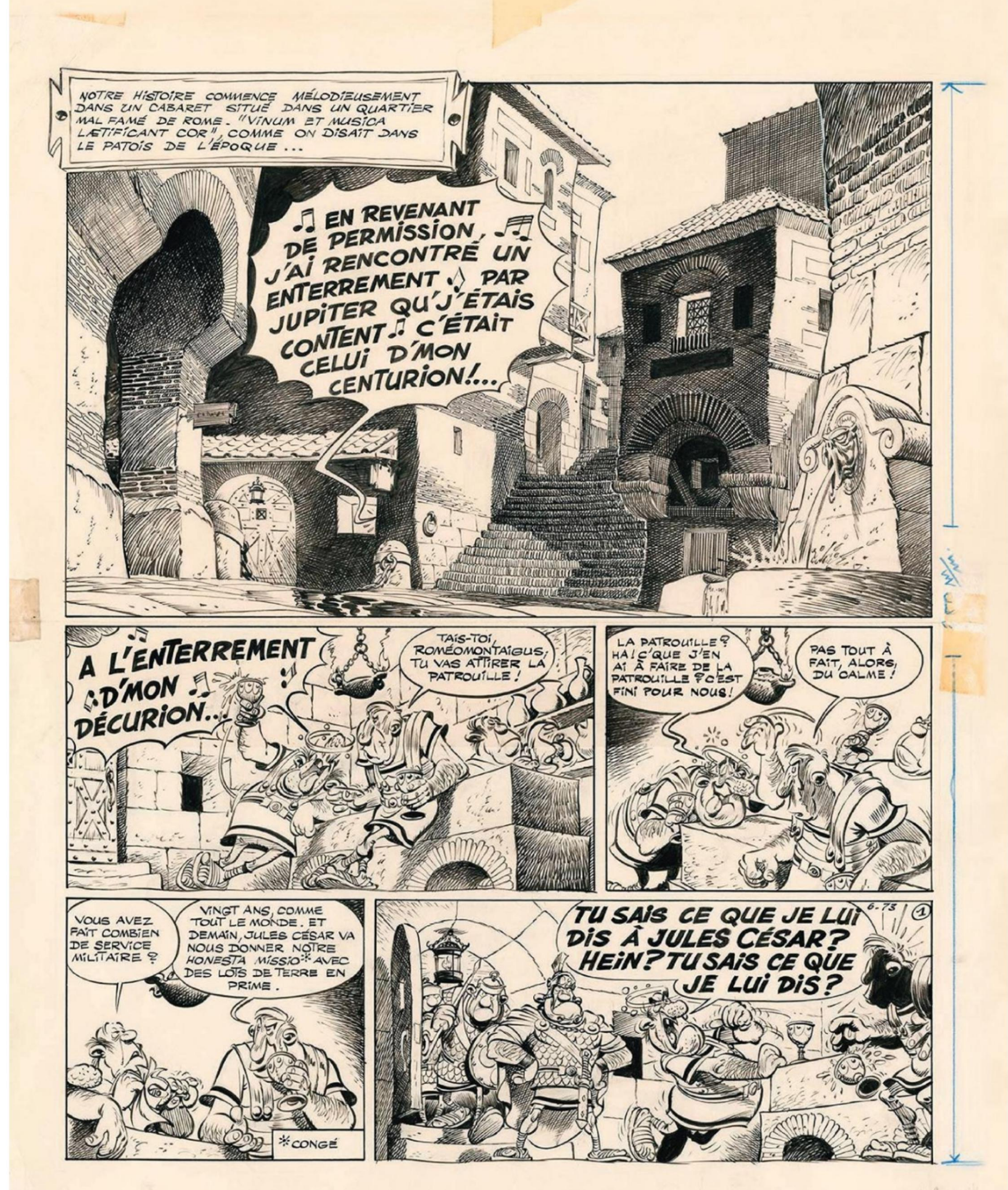
LA FANTAISIE VISUELLE

Alors que Goscinny pense à « [jeter] un voile pudique sur une scène d'une rare violence », dans *Astérix chez les Belges*, Uderzo trouve l'amusante idée de nous montrer... un rideau de douche fleuri ! En butte à la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence, les auteurs la tournent en dérision. Dans le même album, cela donne cette case abstraite *(ci-dessus).*

CETTE MAGNIFIQUE PAGE INAUGURALE DU « DOMAINE DES DIEUX » EST UN PARFAIT EXEMPLE DE L'ART D'UDERZO DANS LE TRAITEMENT DES PERSPECTIVES, DES VOLUMES ET DES MATIÈRES.

LA SAGA Astérix®

Astérix est incontestablement l'étendard d'une génération. Celle qui a vu la bande dessinée passer à l'âge adulte, atteindre un statut de reconnaissance inouï grâce aux festivals, aux expositions de plus en plus prestigieuses, à un musée national. Ses aventures sont non seulement diffusées au bout du monde, générant des milliers de produits dérivés, parmi lesquels une douzaine de films, en dessins animés ou en prises de vues réelles, des jeux vidéo, un parc d'attractions… Mais ce succès n'est pas sorti de la cuisse de Jupiter, comme dirait Jules. Les auteurs ont eu leurs années de vaches maigres avant de connaître un « phénomène » à nul autre pareil. « A chaque fois qu'un nouvel album est publié, plaisantait Goscinny, on me pose la question : "Est-ce que vous croyez que vous pourrez faire aussi bien la prochaine fois ?" Cela fait trente ans que cela dure. Pour un "feu de paille", comme on le prétendait, ce n'est pas mal. C'est presque l'incendie de Chicago… » Cela va bientôt faire soixante ans que le feu de paille a embrasé nos imaginations, grâce à un scénariste de génie, décédé à 51 ans – quasiment au même âge que Shakespeare –, grâce à un dessinateur obstiné et génial, lui aussi, et, aujourd'hui, grâce à de nouveaux auteurs qui en prolongent la magie. **D.P.**


NOTRE HISTOIRE COMMENCE MÉLODIEUSEMENT DANS UN CABARET SITUÉ DANS UN QUARTIER MAL FAMÉ DE ROME. "VINUM ET MUSICA LÆTIFICANT COR", COMME ON DISAIT DANS LE PATOIS DE L'ÉPOQUE...
♫ EN REVENANT DE PERMISSION, ♫ J'AI RENCONTRÉ UN ENTERREMENT ♪ PAR JUPITER QU'J'ÉTAIS CONTENT ♫ C'ÉTAIT CELUI D'MON CENTURION !...
A L'ENTERREMENT ♫ D'MON ♫ DÉCURION...
TAIS-TOI, ROMÉOMONTAIGUS, TU VAS ATTIRER LA PATROUILLE !
LA PATROUILLE ? HA ! C'QUE J'EN AI À FAIRE DE LA PATROUILLE ? C'EST FINI POUR NOUS !
PAS TOUT À FAIT, ALORS, DU CALME !
VOUS AVEZ FAIT COMBIEN DE SERVICE MILITAIRE ?
VINGT ANS, COMME TOUT LE MONDE. ET DEMAIN, JULES CÉSAR VA NOUS DONNER NOTRE HONESTA MISSIO* AVEC DES LOTS DE TERRE EN PRIME.
*CONGÉ
6-73 1
TU SAIS CE QUE JE LUI DIS À JULES CÉSAR ? HEIN ? TU SAIS CE QUE JE LUI DIS ?



GOSCINNY INCONNU

Décédé en 1977, René Goscinny est le cocréateur d'*Astérix*, d'*Iznogoud*, du *Petit Nicolas*, des *Dingodossiers*, ainsi que le scénariste des meilleurs *Lucky Luke*. Il a profondément marqué la bande dessinée, l'humour et même la culture française de son époque. Quarante ans après sa disparition, expositions et publications dessinent les contours d'une personnalité méconnue et hors norme.

PAR **LAURENT MÉLIKIAN**

« J'ai touché la main de Brassens, je suis au mieux avec Sempé, j'ai bien connu René Fallet, un soir à Montmartre, j'ai même salué Marcel Aymé qui parlait aux pigeons. Alors si vous me demandez aujourd'hui qui je suis, je répondrai que je suis l'homme qui n'a pas dit bonjour à Goscinny[1]. » Ce court texte de Pierre Desproges illustre le vide laissé par le scénariste d'*Astérix*. Le 5 novembre 1977, René Goscinny est emporté, à 51 ans, par une crise cardiaque. Il lui restait tant à accomplir… Il avait encore beaucoup à raconter, mais surtout, il ne s'était pas raconté…

Aussi le lien entre l'œuvre, la personnalité et les origines de Goscinny a demandé plusieurs décennies avant d'être clairement cartographié. C'est l'objet de l'exposition *René Goscinny. Au-delà du rire,* au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme de Paris. « Nous avons voulu présenter un auteur à la fois extrêmement connu et inconnu, explique Anne-Hélène Hoog, qui en est la commissaire. Il apparaît que c'est un écrivain complexe qui représente la culture et la langue françaises dans le reste du monde. » L'exposition explore ses racines et notamment un grand-père maternel, Abraham Beresniak, originaire de la région de Kiev, imprimeur à Paris. Et un père, Stanislas Goscinny, né à Varsovie, installé en France pendant ses études et naturalisé en 1926, année de naissance de René. A ce père employé par la Jewish Colonization Association, il doit une jeunesse argentine. Et quand Stanislas décède, lui aussi brutalement, René Goscinny, qui se voit alors dessinateur, fait ses premiers pas professionnels à New York où il fréquente les artistes qui fondent le fameux magazine d'humour *Mad*. Toujours aux Etats-Unis, il rencontre un jeune dessinateur venu de Belgique. Morris est le créateur de *Lucky Luke,* publié dans *Le Journal de Spirou*. Trop concentré sur le dessin, il cherche de bonnes histoires pour son cow-boy. On connaît mieux la suite…

Astérix, le super-Français, apparaît alors sous un éclairage diasporique comme la fusion entre l'Histoire de France selon Michelet, la mémoire des *schtetlech* (les villages juifs d'Europe centrale), la BD argentine des années 1930, les super-héros, la parodie américaine et la BD belge d'après-guerre. Sans oublier le coup de crayon d'un dessinateur aux racines italiennes! « Goscinny a revendiqué d'avoir été un étranger, appuie Anne-Hélène Hoog. A Buenos Aires, on parlait espagnol, italien, fran-

1. Cité par Guy Vidal dans *René Goscinny. Profession humoriste,* par Guy Vidal, Anne Goscinny et Patrick Gaumer, Dargaud, 1997.

« Il venait d'un milieu où l'on porte le costume-cravate. Cela explique le hiatus de Mai-68 face aux jeunes "chevelus" de Pilote. » (José-Louis Bocquet)

çais, allemand, yiddish… L'esprit ludique de Goscinny se situe entre plusieurs langues. Il a fait entrer dans la culture française des alternatives d'images, de langues. Associer par exemple Idéfix à "idée fixe" fonctionne parce que c'est drôle, proche du lapsus et facile à retenir. »

UNE BIOGRAPHIE RÉVISÉE

« Depuis vingt ans, grâce notamment aux travaux du journaliste belge Didier Pasamonik, on en sait beaucoup plus sur ses origines, reprend José-Louis Bocquet, coauteur avec Marie-Ange Guillaume de la biographie *Goscinny,* publiée en 1997, qu'il vient de réviser[2]. On sait maintenant que son père n'était pas rabbin, contrairement à ce qu'écrivaient certains spécialistes, qu'il était un haut cadre dans une organisation juive, rationaliste, franc-maçon. On comprend la chute sociale vécue par René à sa disparition et l'attitude formidable de sa mère qui le laisse devenir artiste et manger de la vache enragée pendant plusieurs années. On comprend qu'il venait d'un milieu où l'on porte le costume-cravate. Cela explique le hiatus de Mai-68 face aux jeunes "chevelus" du magazine *Pilote* qu'il dirigeait et où il a réinventé la bande dessinée française avec Gotlib, Bretécher, Cabu, Giraud… »

Par ailleurs l'exhumation de travaux antérieurs à *Pilote* donne à voir l'évolution du jeune scénariste. Ainsi, le troisième volume du catalogue raisonné d'Albert Uderzo[3] comprend deux histoires de *Jehan Pistolet,* parodie d'aventure maritime, véritable laboratoire d'*Astérix* : « Uderzo et Goscinny montent en gamme avec cette série, commente Philippe Cauvin, coauteur du volume. Le duo évolue à une rapidité prodigieuse. Le premier épisode de *Jehan Pistolet* est encore maladroit. Tous les codes arrivent dans le deuxième où les héros rencontrent des Africains qu'ils croient cannibales et qui se révèlent végétariens et danseurs de menuet ! Du pur Goscinny se jouant des clichés et du pur Uderzo qui trouve son style humoristique, jusqu'à son lettrage, alors qu'il restait très marqué par le dessin réaliste. » La même évolution s'observe avec *Benjamin et Benjamine,* autre péché de jeunesse signé Goscinny et Uderzo publié de 1957 à 1959 en feuilleton dans le magazine belge pour adolescents *Top Réalités Jeunesse*. Soixante ans plus tard, les aventures remuantes de ce jeune couple font l'objet d'une édition complète en album[4].

Par ailleurs, un fait que même Wikipédia ignore, *Le Petit Nicolas* a vécu ses premières aventures en bandes dessinées. Il s'agit de gags en une planche réalisés en 1954 et 1955 par Jean-Jacques Sempé et René Goscinny pour les pages de l'hebdomadaire *Moustique,* des éditions Dupuis.



PARIS, INSTITUT RENÉ GOSCINNY

Une enfance argentine.
René Goscinny a vécu toute sa jeunesse en Argentine. On le voit ici devant le Monumento San Martín en Córdoba, en 1934.

« Après vingt-huit planches, Goscinny a été remercié par Dupuis pour avoir réclamé avec d'autres auteurs la reconnaissance du statut de scénariste, confie Aymar du Chatenet, directeur d'IMAV Editions qui publient un recueil de ces pages oubliées[5]. Ces pages renvoient au début de la carrière de Goscinny en Europe, alors qu'il écrit son premier scénario pour *Lucky Luke. Le Petit Nicolas* reviendra sous forme d'histoires illustrées que l'on connaît, pour le premier numéro de *Pilote*… » Cette recréation révèle les talents d'écriture littéraire du scénariste. Réédités en albums, *Astérix* et *Le Petit Nicolas* ont d'ailleurs connu un succès public simultané. Dès le milieu des années 1960, Goscinny en est quitte pour exercer son humour au-delà de la bande dessinée. •••

2. *Goscinny,* par José-Louis Bocquet et Marie-Ange Guillaume, Actes Sud, 368 pages, 8,70 €, en librairie le 4 octobre. **3.** *Uderzo. L'intégrale, 1953-1955,* par Philippe Cauvin et Alain Duchêne, Hors Collection, 424 pages, 69 €, en librairie le 5 octobre. **4.** *Benjamin et Benjamine. L'intégrale,* par Albert Uderzo et René Goscinny, Ed. Albert René, 224 pages, 20,50 €, en librairie le 30 août. **5.** *Le Petit Nicolas. La bande dessinée originale,* par René Goscinny et Jean-Jacques Sempé, IMAV Ed., 48 pages, 12,90 €, en librairie le 12 octobre.


PARIS, INSTITUT RENÉ GOSCINNY

GOSCINNY DESSINATEUR. DANS SES CARNETS, ON TROUVE DES DESSINS DU JEUNE RENÉ, DONT LA PREMIÈRE VOCATION ÉTAIT DE DEVENIR DESSINATEUR.


PARIS, INSTITUT RENÉ GOSCINNY

VICTIMES DE LA SHOAH. ALORS QUE LE MÉTIER DE SON PÈRE EST DE « SAUVER LES JUIFS », GOSCINNY ASSISTE, À DES MILLIERS DE KILOMÈTRES DE DISTANCE, À LA BARBARIE QUI TOUCHE SES ONCLES MATERNELS. HITLER HANTE SES CARNETS.

... DE LA CASE À L'ÉCRAN

Une seconde exposition explore une facette passée à l'arrière-plan du corpus goscinnien où *Astérix,* une fois encore, joue son rôle, à la Cinémathèque, cette fois : il est bien sûr question de septième art. Là aussi, quel parcours ! Le scénariste imprégné de culture cinématographique a mis très tôt sa machine à écrire au service de l'audiovisuel, d'abord en tant que gagman pour Bourvil, scénariste de dramatiques télé avec Jean Rochefort et même en participant aux deux films de *Tintin, Le Mystère de la toison d'or* et *Les Oranges bleues*. On se souvient plus nettement de deux scénarios coécrits et filmés avec succès par Pierre Tchernia, *Le Viager,* en 1972, et *Les Gaspards,* en 1974. Enfin, les Studios Idéfix sont créés en 1974 avec le concours d'Albert Uderzo et de l'éditeur Georges Dargaud, et l'ambition de lancer un pendant européen à l'hégémonie de Disney. Ainsi sont produits *Les Douze Travaux d'Astérix* en 1976 et *La Ballade des Dalton* en 1978, sorti alors que Goscinny n'est plus de ce monde. « Qui sait quel destin il aurait eu dans le cinéma? s'interroge Jean-Pierre Mercier, commissaire général de l'exposition de la Cinémathèque. Goscinny aimait les amateurs mais il détestait l'amateurisme. Il s'était entouré d'une équipe et d'un matériel impressionnant pour les Studios Idéfix. En 1978, la profession lui décerne un César d'honneur à titre posthume pour signifier qu'il y avait déjà sa place. Notre exposition montre également comment il nourrit encore le cinéma français. L'aventure continue... »

Ce quarantième anniversaire est également salué par l'édition en DVD de l'intégrale des *Minichroniques*[6]. Certains de nos lecteurs se souviennent de ces courts-métrages télévisuels écrits par Goscinny et inspirés par *Les Dingodossiers,* où l'on s'amusait des vicissitudes d'un Français moyen, Monsieur Bouchard. Produits quelques mois avant son décès, le scénariste y apparaît à la manière d'Alfred Hitchcock, en introduction de chaque épisode, pour mieux étaler son humour bienveillant, pince-sans-rire, l'image que l'on retient du père d'Astérix.

Dans quatre des vingt-six *Minichroniques,* on remarque un certain Pierre Desproges dans le rôle d'un convive ou d'un présentateur de télévision. On imagine que Goscinny n'avait pas le temps d'assister aux tournages de ces petits films et qu'il n'a donc effectivement jamais serré la main du futur Monsieur Cyclopède. Celui-ci savait déjà que nous avons tous en nous quelque chose de Goscinny. ■

LE SCÉNARISTE A MIS TRÈS TÔT SA MACHINE À ÉCRIRE AU SERVICE DE L'AUDIOVISUEL, D'ABORD EN TANT QUE GAGMAN POUR BOURVIL.

6. *L'Intégrale des Minichroniques de Goscinny,* coffret de 4 DVD, 26 x 13 minutes, Ed. 'a, 29,99 €, parution le 3 octobre.



Un humour vengeur.
« Pilote sans avion », carnet de croquis de René Goscinny, 1944.

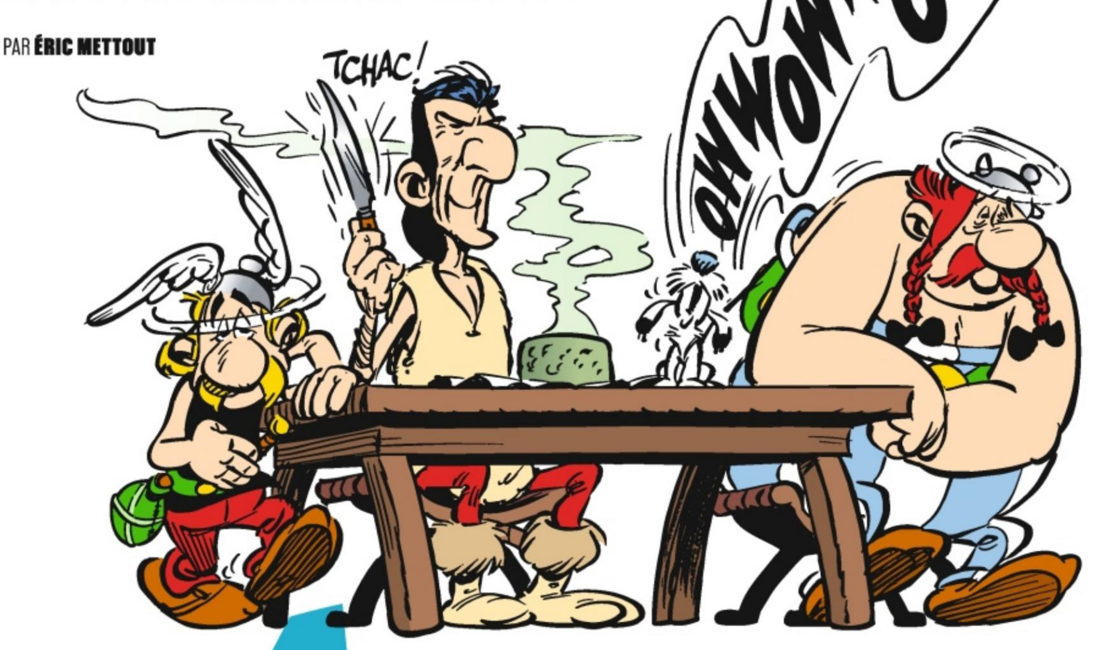
À VOIR

RENÉ GOSCINNY. AU-DELÀ DU RIRE, musée d'Art et d'Histoire du judaïsme, jusqu'au 4 mars 2018, renseignements : mahj.org

Cosmopolitix le Gaulois

On a reproché à Astérix et Obélix d'être franchouillards, chauvins, voire racistes, de porter haut la Gaule de souche, de moquer le métèque et l'étranger. Et si c'était exactement l'inverse ?

PAR **ÉRIC METTOUT**



RESPECT. C'est une des qualités d'Astérix : la série caricature toutes sortes de peuples, Scandinaves, Allemands, Espagnols, Suisses, Belges et… Corses (comme ici), sans jamais verser dans le propos raciste. Son secret? Il s'attaque aux clichés.

A eux deux, ils réunissent le meilleur du génie gaulois. Soupe au lait, un peu filous, hâbleurs, râleurs, sûrs de leur bon droit et de leur force, ça va sans dire, de mauvaise foi, voire menteurs quand il en est besoin, cocardiers et individualistes, mais aussi généreux, chaleureux, drôles, sentimentaux, bons vivants et bons camarades, fidèles en amitié, malins et courageux, le cœur sur la main et la main sur leur cœur d'artichaut, ils sont pétris de contradictions et n'en font pas tout un camembert. Là encore, tellement gaulois. Franchouillards, dirait-on si la France n'était pas née treize cents ans après J.-C. – Jules César, naturellement, qui d'autre?

Franchouillards, comme les fantasment les militants du repli sur soi qui aimeraient tant les récupérer et confondent l'esprit de résistance irréductible mais bon enfant du minuscule hameau breton avec leur nostalgie passéiste et leur nationalisme racorni et pisse-froid? Eux oublient que les péripéties d'Astérix et d'Obélix en font non seulement des ambassadeurs de ce même génie gaulois aux quatre coins des terres connues et inconnues de l'époque, mais aussi des explorateurs curieux, ouverts, tolérants, qui s'enrichissent de leurs rencontres et de la différence – et en font profiter les habitants de leur village. Astérix, Obélix, Abraracourcix, Panoramix ferment leurs portes aux Romains, et encore, pas à tous, mais les ouvrent en grand aux autres langues, couleurs et odeurs du monde,





Langues étrangères.
L'humour est à trois niveaux : les peuples se distinguent par les physionomies, mais aussi par les graphies et la langue.

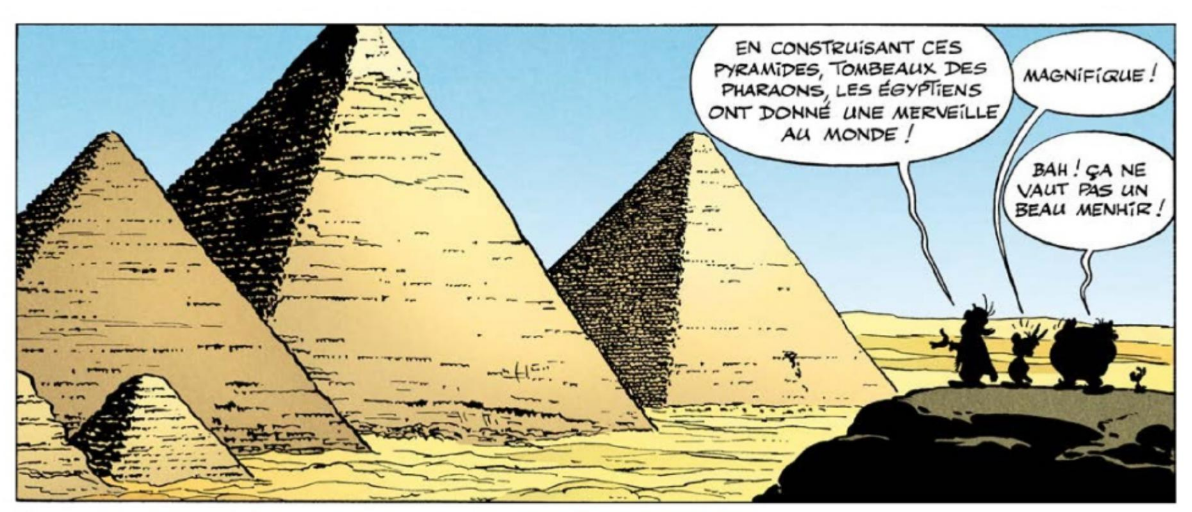
égyptiennes, numides, normandes, grandes-bretonnes, helvètes comme hispaniques, corses ou arvernes. Et s'ils se retrouvent entre voisins autour d'un banquet gargantuesque à la fin de chacune de leurs aventures, c'est après avoir partagé pendant les quarante-trois pages précédentes la cervoise, les sangliers, les gnons, de grosses tranches de rigolade et d'humanité avec leurs compagnons de route cosmopolites.

BAFFE DANS LA GUEULE

Cosmopolite. Le terme va comme une paire de braies rayées et moulantes à leurs deux géniteurs, l'immigré italien et le juif – le juif errant serait plus juste –, Uderzo et Goscinny. Petit-fils d'un imprimeur ukrainien chassé de son pays par les pogroms dans les Années folles, fils d'un ingénieur polonais polyglotte et bourlingueur, Goscinny a grandi entre Paris, Buenos Aires et, après la mort de son père, New York, avant un retour précipité sur le Vieux Continent. Il est bien sûr tentant de voir dans ce pedigree et cette jeunesse déracinés l'origine du mal, un appétit de l'autre, de l'étrange étranger, dont ceux qui l'ont connu disent qu'il l'a inoculé à toutes ses créatures, Astérix et Obélix mais aussi Lucky Luke, Oumpah-Pah, jusqu'au Petit Nicolas et aux Dingodossiers, ce qui n'était sûrement pas pour déplaire à son dessinateur, le grand Gotlib.

Paradoxalement, Uderzo et Goscinny ont dû répondre du soi-disant racisme de leurs deux héros – les procureurs sont surprenants, parfois. L'injustice faisait sortir le second de ses gonds. « Alors, ça, je n'accepte pas, s'emportait-il en 1973 dans les colonnes des *Cahiers de la bande dessinée*. Je considère que c'est la plus grave des injures. Qu'on vienne me dire cela en face et c'est tout de suite la baffe dans la gueule! [On ne se refait pas, NDR.] Moi, raciste? Alors qu'une bonne partie de ma famille a terminé ses jours dans les camps de concentration? Je n'ai jamais regardé la couleur, la race, la religion des gens. Je ne dis pas : "J'aime les Noirs, les Rouges, les Jaunes." Je ne vois pas la couleur. Je suis daltonien pour cela! Je ne vois que des hommes, c'est tout. » Même argument, même colère, dans *L'Express* : « On a fait de moi "le chantre du Français moyen", xénophobe, chauvin. Et raciste de surcroît. Alors qu'une partie de ma famille est morte dans les camps de concentration. Ce sont des accusations que je ne supporte pas. » Depuis la mort de son scénariste et ami, Uderzo est régulièrement confronté, désormais seul, à la même polémique. Il est moins incisif mais ne dit pas autre chose •••

« JE NE DIS PAS : "J'AIME LES NOIRS, LES ROUGES, LES JAUNES." JE NE VOIS PAS LA COULEUR. JE SUIS DALTONIEN POUR CELA! » (RENÉ GOSCINNY)



FRANCHOUILLARDISE.
En mégotant sur la beauté des pyramides, Obélix illustre le caractère bougon et la mauvaise foi des Gaulois.

UNE ODYSSÉE.
Dans « L'Odyssée d'Astérix », album qui rend hommage aux origines juives de Goscinny, nos héros font un tour du côté de la Terre promise.

« La série joue sur les stéréotypes. C'est une moquerie des représentations à prendre au second degré. » (Nicolas Rouvière)

••• quand, interpellé sur le sujet en 2005, lors d'un colloque à la Foire du livre de Francfort, il rétorque qu'« Astérix n'est pas un personnage "typiquement français", mais un personnage international qui peut plaire au monde entier, parce qu'en fait, tout le monde lui ressemble ». Et de ressurgir cette question inquiétante à force d'être ressassée : peut-on rire de tout, en l'espèce de ce qui, à égalité avec la bêtise infinie de l'envahisseur romain, est au cœur du dispositif comique d'*Astérix,* les poncifs religieux, ethniques et nationaux? On connaît l'esquive, qu'on pensait définitive, de Pierre Desproges : « Oui, mais pas avec n'importe qui. » Goscinny et Uderzo s'amusaient de tout entre eux, ce qui aurait dû limiter les risques. Ça n'a pas suffi à éteindre l'incendie, ravivé à chaque nouvel album, et le prochain ne devrait pas y couper.

Nicolas Rouvière s'en désolera sans doute, comme, en 2015, après la sortie du *Papyrus de César,* épinglé pour ses « scribes numides », comprenez ses nègres littéraires aux grosses lèvres et aux dents immaculées, par Lilian Thuram et quelques sourcilleuses associations antiracistes. Interrogé par *L'Express,* ce chercheur à l'université de Grenoble et spécialiste reconnu d'Astérix et Obélix, rappelait alors que la série « joue sur les stéréotypes, que ce soit au sujet des Noirs, des Helvètes, des Hispaniques, des Anglais, des juifs. C'est une moquerie des représentations à prendre au second degré. Goscinny et Uderzo jouent sur l'image du Noir africain jovial. A aucun moment, il n'est question de dévaloriser ou d'humilier. Il n'y a aucun racisme à y voir. » Poussés à leur paroxysme, les lieux communs, la férocité scandinave, la brutalité teutonique, la préciosité anglaise, la paresse corse, la morgue des Espagnols, l'éternelle joie de vivre des Noirs ou... l'égocentrisme borné des Gaulois « sont ainsi vidés de leur sens ». Pour en finir avec les stéréotypes, enfermez-les tous ensemble dans une série d'albums et caricaturez-les.

Goscinny et Uderzo ne s'en sont pas privés. Ils ont caricaturé à profusion, dans la liesse, avec enthousiasme et gourmandise, parce que ça les faisait rigoler, qu'ils aimaient ça et leurs lecteurs également. Ils ont caricaturé avec de la subtilité, aussi, derrière la gaudriole et les jeux de



mots en « ix », et de la bienveillance, beaucoup. Jusqu'aux Romains qui pouvaient trouver grâce à leurs yeux. César est mégalomane, tyrannique et susceptible, mais les coups, aux sens propre et figuré, sont réservés à son administration, à ses préfets et à ses centurions, cupides, corrompus, décadents, fainéants, lâches, velléitaires et surtout d'une insondable stupidité. Même, ça ne suffit pas à les rendre collectivement, systématiquement, osons « ataviquement » antipathiques. Astérix et Obélix n'hésitent-ils pas à abandonner leur « nationalité » gauloise et à se dire romains pour pouvoir participer à des Jeux olympiques ?

LE MIROIR DES PRÉJUGÉS

Seuls parmi leurs complices exotiques à ne pas être aimables d'emblée, à ne pas être aimables du tout, en fait, les Goths, l'ennemi héréditaire, l'Allemand, avec qui, on le sait, Goscinny aurait pu avoir légitimement, au nom de ses proches disparus dans les camps nazis, quelques comptes à régler. Après qu'ils ont repassé le Rhin dans le bon sens et été punis pour avoir tenté d'enlever Panoramix le druide, l'album dont ils sont les méchants se referme sur une allusion sans équivoque à leurs conquêtes futures. Mais c'est encore une fois pour s'en amuser, pas pour les accabler.

Quant à la foule des seconds rôles venus d'ailleurs, ils ont les défauts de leurs qualités et les qualités de leurs défauts. Les Egyptiens sont un peu désorganisés, mais ont construit la plus grande bibliothèque du monde – et puis Cléopâtre a un si joli nez. Pour faire ramer leurs galériens, les marins phéniciens leur donnent des parts dans l'entreprise, comme les start-up des années 2000. Les cousins bretons mangent le sanglier bouilli et boivent la cervoise tiède, mais ont inventé les Beatles, l'anglais gazon, le rugby et l'*umbrella*. Baba, la vigie noire des pirates, qui avale les « r » et moisit en tête de mât, est le plus sage, sinon le plus futé, de sa bande d'abonnés aux raclées monumentales. Les Espagnols sont « fiers et nobles », les Helvètes obsédés par la propreté, les Allemands impérialistes. Les peuplades gauloises ne sont pas mieux loties, passées elles aussi à la toile émeri des clichés rebattus : Corses susceptibles, Lutéciens prétentieux, Arvernes près de leurs sous et... villageois bretons têtus et irascibles.

Goscinny et Uderzo ne sont pas plus historiens qu'anthropologues. Leur science est bien plus frivole, c'est celle du second degré et du détournement des livres d'Histoire comme des idées reçues. S'il faut vraiment trouver une autre raison d'être à leurs récréations gauloises que la pure rigolade, convoquons Coluche et sa façon de remettre les cons d'équerre en leur opposant un miroir, en renvoyant les préjugés à leurs expéditeurs. Tous trois savaient que le rire désamorce et qu'il est un remède universel à la bêtise, quelle qu'en soit la couleur. C'est encore Obélix, surpris, qui l'exprime le mieux, à la fin de *La Zizanie* : Romains, Gaulois, Grecs, Lusitaniens, Africains, Corses ou Niçois, ils sont décidément « tous fous, ces humains » ! ■

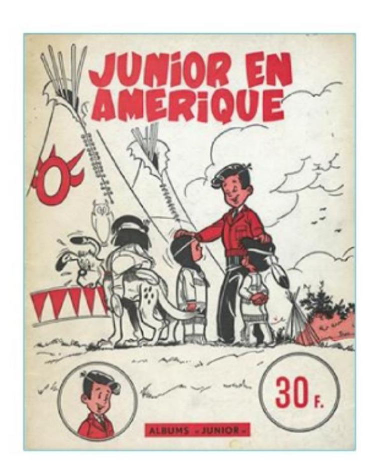


Astérix avant Astérix

Tout au long des années 1950 et jusqu'à la création de *Pilote* en 1959, c'est une rude bohème pour Bébert et P'tit René. Pour (sur)vivre, les deux auteurs multiplient les collaborations sur tous les supports possibles… Cette période difficile est aussi celle d'un rodage artistique qui les conduit tous deux vers leur chef-d'œuvre commun.

PAR **FABIEN TILLON**

Près d'une dizaine de titres : *Bill Blanchart, Poussin et Poussif, Monsieur et Madame Plume, Benjamin et Benjamine, La Famille Moutonet…* parus dans *Tintin, La Libre Junior,* ou même *Paris Flirt* ! Certaines séries sont de simples entreprises publicitaires, comme *La Famille Cokalane,* qui vante les vertus de la lotion Pétrole Hahn. D'autres, des créations plus durables, tel *Luc Junior,* que l'éditeur avait imaginé sur le modèle de *Tintin*. Ces ballons d'essai sont l'occasion d'affiner leur approche. Le réalisme goguenard d'Uderzo abandonne ses tendances trop américaines des débuts et gagne son identité singulière, entre gros nez et minutie du détail. Et l'humour de Goscinny gagne en précision, sa machine narrative s'affine, devient redoutable. De cette période, nombre de gags ou de situations se retrouveront plus tard dans *Astérix*. Les quelques planches de

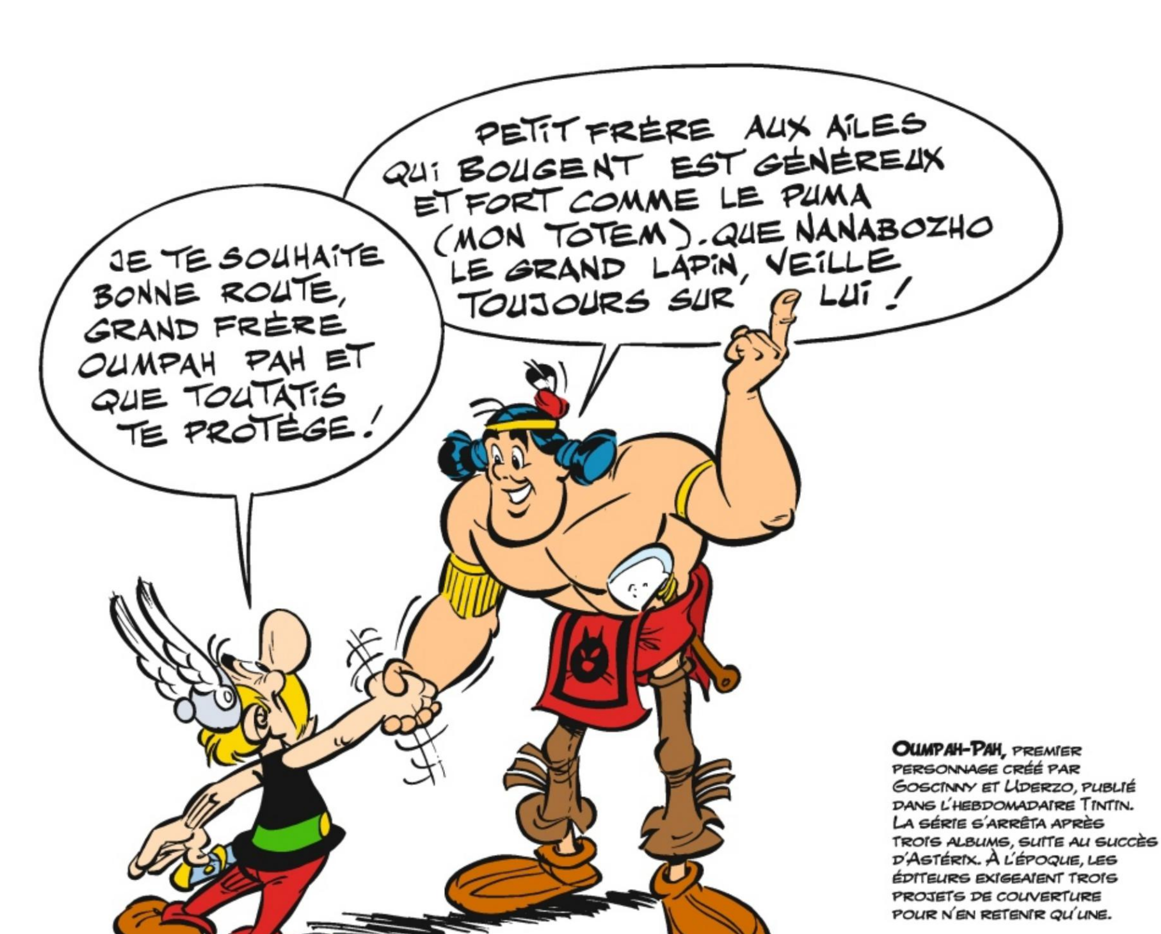


LA PÉRIODE BELGE. En 1951, Uderzo rencontre Goscinny grâce à une agence belge, International Press, qui leur confie l'animation de la série Luc Junior, un personnage destiné à La Libre Junior, supplément du quotidien La Libre Belgique.

Poussin et Poussif parues dans le journal *Tintin* en 1957, qui racontent les mésaventures d'un énorme dogue chargé de veiller sur un bébé récalcitrant, préparent à la fois l'apparition du canidé viking Zoødvinsen dans *La Grande Traversée* et l'hystérie du bébé fou du *Fils d'Astérix*, dopé à la potion magique et coursant les animaux affolés de la forêt…

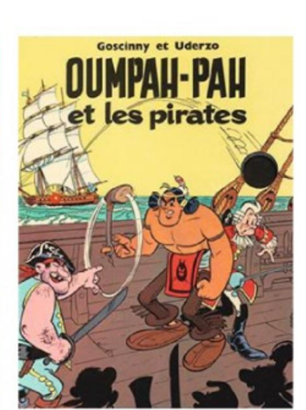
AVENTURE ET COMIQUE DÉBRIDÉ

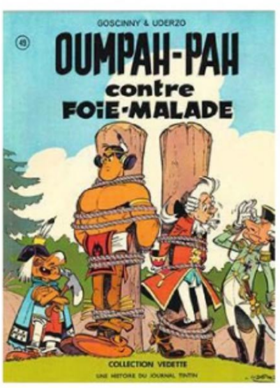
Les deux séries les plus ambitieuses de la période sont *Jehan Pistolet* et *Oumpah-Pah*, soit leur première collaboration publiée, et leur dernière avant *Astérix*. Elles se caractérisent par le mélange d'aventures historiques (l'univers des corsaires du roi de France et celui des colonies françaises d'Amérique) et de comique débridé, dans le style méta et pince-sans-rire de *Mad*. La fine équipe qui entoure Jehan est constituée d'un gâte-sauce en excès de poids, d'un maréchal-ferrant ahuri, d'un



Oumpah-Pah, premier personnage créé par Goscinny et Uderzo, publié dans l'hebdomadaire Tintin. La série s'arrêta après trois albums, suite au succès d'Astérix. À l'époque, les éditeurs exigeaient trois projets de couverture pour n'en retenir qu'une.











FAMILY STRIP. Créée par Christian Godard, la série Benjamin et Benjamine tombait à pic pour nos deux auteurs qui venaient de se faire virer par leur employeur.



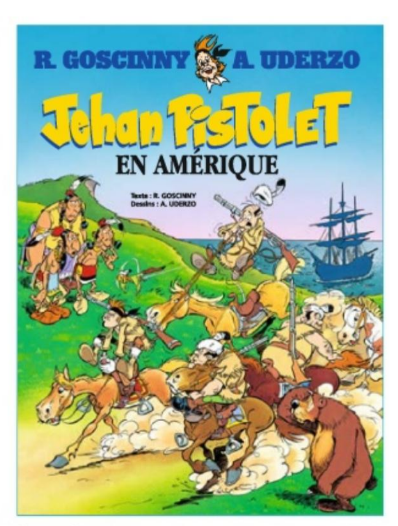
LUC JUNIOR. Dans Luc Junior, on retrouve déjà toutes les qualités qui feront le succès d'Astérix.

ASTÉRIX A BIEN FAILLI NE JAMAIS EXISTER. Les auteurs avaient envisagé de publier une adaptation du « Roman de Renart », avant de s'apercevoir que leur collègue Jean Trubert avait un projet similaire. En catastrophe, ils inventèrent Astérix.

••• savetier endormi et d'un postillon, qui possède les traits du scénariste lui-même. Une farandole de petits métiers et de figures bien trempées que l'on retrouvera plus tard au cœur d'un certain village...

On croise quelques gags typiques, par exemple lorsque nos amis apprentis corsaires, confrontés à un ennemi inférieur en nombre mais à l'air farouche, décrètent qu'à eux six, « ils sont seuls » ! On les surprend même à manger du sanglier sur l'île de Walla Walla. L'épisode *Jehan Pistolet en Amérique* est un brouillon à la fois des aventures d'*Oumpah-Pah* et du fameux voyage des Gaulois sur les rives du Nouveau Monde dans *La Grande Traversée*...

Mais c'est surtout la série consacrée au guerrier de la tribu des Shavashavah qui frappe par sa ressemblance avec ce qui deviendra le plus grand succès de la bande dessinée française. Tout, dans *Oumpah-Pah*, prépare et anticipe *Astérix*. D'abord le héros lui-même, sorte de synthèse entre le corps d'Obélix, pour la carrure et la force, et l'esprit d'Astérix, pour l'ironie et la ruse. Ses obsessions culinaires, ensuite : il déguste le pemmican comme un certain (gros) Gaulois les venaisons forestières.



JEHAN PISTOLET est une autre série créée par les auteurs d'Astérix. Un dessin et des récits d'une grande qualité.

Certains personnages sont les portraits crachés de figures à venir : ainsi, le retors N'a-qu'une-dent-mais-elle-est-tombée-alors-maintenant-n'en-a-plus, l'un des membres du conseil de la tribu hostile aux héros de la série, est le jumeau du toujours vert Agecanonix. Quant aux décors, on est peu dépaysé tant les espaces se scindent en catégories familières : la forêt et ses grands arbres feuillus, le village des Indiens au bord d'un cours d'eau, le fort en bois planté dans une plaine où sont stationnées les troupes du roi de France... Tout cela habité par des gallinacées, des marcassins et autres petits oiseaux qui traînent dans les coins, et sont l'une des marques de fabrique du disneyen Uderzo. Quant aux aventures elles-mêmes, elles dispensent leur part de bagarres homériques, de voyages fantastiques et de Prussiens à fort accent nordique... Tout un univers, avec des racines (déjà) rudement bien plantées. ■

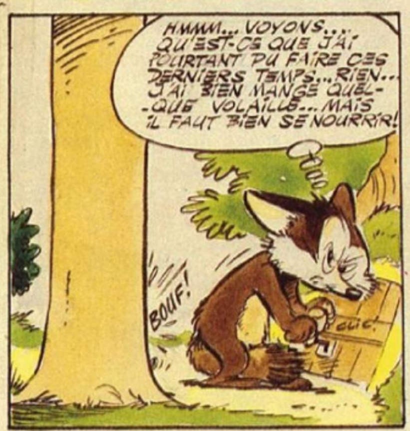
TOUT, DANS OUMPAH-PAH, PRÉPARE ET ANTICIPE ASTÉRIX. CERTAINS PERSONNAGES SONT LES PORTRAITS CRACHÉS DE FIGURES À VENIR.

Roman de RENART

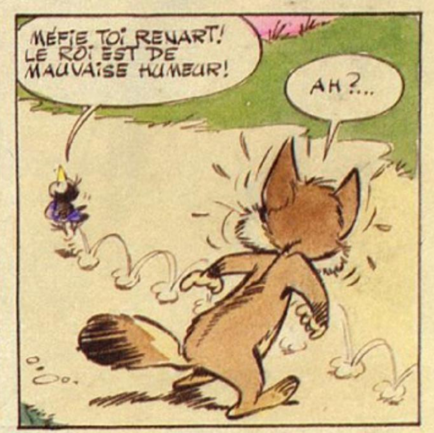




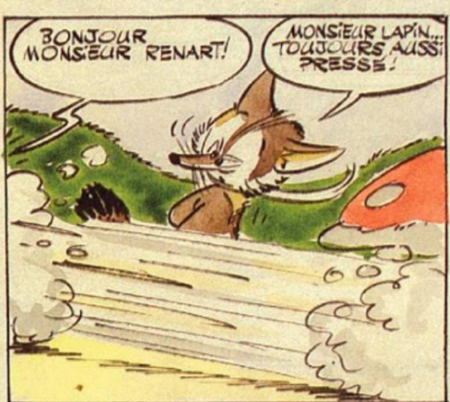


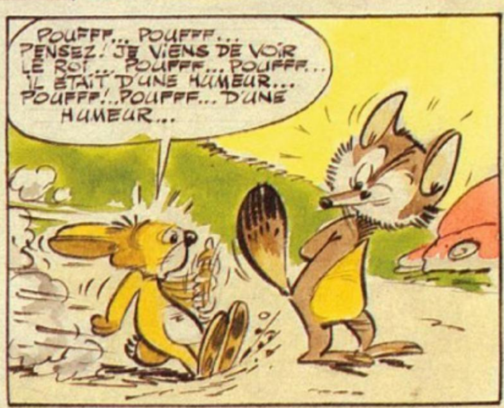




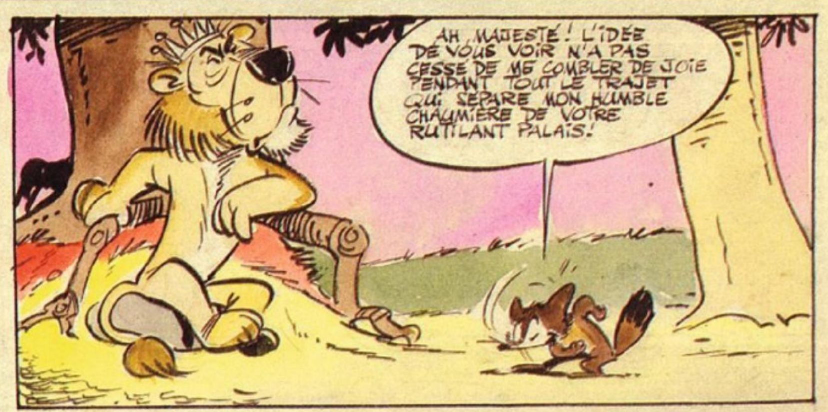












La révolution PILOTE



Astérix a vu le jour dans un magazine pas comme les autres, créé en 1959 par Goscinny, Uderzo, Charlier et une bande de copains. Retour sur une saga qui a passionné toute une génération et donné ses lettres de noblesse au neuvième art.

PAR **TRISTAN SAVIN**

Ce matin-là, un doux soleil se lève sur les petits villages de la France éternelle. Nous sommes le 29 octobre 1959 et un beau bébé voit le jour. Il mesure 36,5 cm (sur 29,5) et ses parents l'ont baptisé Pilote. Ce n'est pas un poisson mais un « périodique », comme on disait à l'époque, présenté avec ce slogan tracé d'un coup de plume : « Ça, c'est un journal ! » Un hebdomadaire destiné à la jeunesse qui va révolutionner l'histoire de la presse francophone et, bien au-delà, celle de la bande dessinée. La couverture, signée Uderzo, présente les héros, alors inconnus, présents au sommaire. Parmi eux, un petit Gaulois moustachu fait sa première apparition publique...

Le ton résolument moderne tranche parmi les illustrés de l'époque, *Spirou, Le Journal de Mickey* ou *Tintin*... Les ados adhèrent illico au concept. Le premier soir, 300 000 exemplaires se sont écoulés.

Le Petit Nicolas résume le magazine comme l'aurait fait un gamin de l'époque : « *Pilote* c'est un chouette journal que nous lisons, tous les copains, à l'école [...]; dans *Pilote*, il y a des tas et des tas d'histoires dessinées. Il y en a une avec des Gaulois qui nous fait rigoler [...] »

D'emblée, le magazine s'impose comme un formidable bouillon de culture où fourmillent les trouvailles. L'imagination fertile de ses créateurs est une émulation pour les dessinateurs et scénaristes, qui rivalisent de traits de génie.

On pourrait citer n'importe quel dessinateur français important – de Gotlib à Bilal, de Druillet à Mandryka, en passant par Giraud (futur Mœbius), Cabu, Bretécher, Mézières, Pétillon, Tardi ou Solé : presque tous vont faire leurs classes à *Pilote*. Le magazine publiera également Morris, Greg, Vance, Pratt, Reiser, Floc'h... Et des guest-stars comme le Monty Python Terry Gilliam !

Le plus beau casting de l'histoire de la BD, car *Pilote* verra défiler, outre Astérix : Blueberry, Achille Talon, Bob Morane, Lucky Luke, Iznogoud, Tanguy et Laverdure, Philémon, Valérian, Lone Sloane, le Concombre masqué...



ANNE GOSCINNY/PRÊT DE L'INSTITUT RENÉ GOSCINNY

UNE GÉNÉRATION EXCEPTIONNELLE. AVEC PILOTE, UNE GÉNÉRATION EXCEPTIONNELLE DE TALENTS VOIT LE JOUR EN FRANCE. DE GAUCHE À DROITE (DEBOUT) : ALBERT UDERZO, GÉRARD PRADAL (RÉDACTEUR EN CHEF TECHNIQUE DU JOURNAL), MARCEL GOTLIB, JEAN-CLAUDE MÉZIÈRES, FRED, NIKITA MANDRYKA, JEAN TABARY, CHRISTIAN GODARD (CACHÉ), PHILIPPE DRUILLET, JEAN-MICHEL CHARLIER; (ASSIS) CLAIRE BRETÉCHER, RENÉ GOSCINNY ET JEAN GIRAUD.

« LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES »

L'aventure a débuté comme une histoire de copains. Une bande de potes blagueurs mais travailleurs acharnés, ambitieux, un brin facétieux et surtout visionnaires. Parmi eux, un trio d'auteurs irréductibles : Jean-Michel Charlier, René Goscinny et Albert Uderzo. On doit au premier *Buck Danny* et *Les Belles Histoires de l'oncle Paul*, aux deux autres *Oumpah-Pah* et quantité de collaborations pour la presse franco-belge. Ils ont fait leurs armes chez *Spirou*, à *Tintin*, travaillent ensemble depuis le début des années 1950 et se sont connus dans les bureaux de l'agence belge World Press. Quand celle-ci licencie brutalement Goscinny, suspecté d'avoir créé un syndicat d'auteurs, ses deux amis restent solidaires. Ils rêvent d'indépendance et, fin 1955, créent leur propre société, en compagnie de leur complice Jean Hébrard, homme de presse et de communication.

Au mitan des Trente Glorieuses, tout semble permis, y compris lancer « le grand magazine illustré des jeunes ». Pour nos compères, au début, il n'est pas question de bande dessinée (alors considérée comme une « sous-culture » qui corrompt la jeunesse) mais de... radiotélévision. Ils ne se doutent pas que la BD, que l'on ne nomme pas encore le neuvième art, va engendrer, grâce à eux, des classiques de la culture populaire – parmi lesquels *Astérix*.

Pilote, initialement baptisé *Champion*, n'aurait pas vu le jour sans la rencontre de ces quatre mousquetaires avec le publicitaire François Clauteaux, dont l'idée est de faire un « *Paris Match* pour la jeunesse ». Rencontre décisive puisqu'il apporte à la fois le financement, le soutien de Radio Luxembourg (*lire l'Entretien, page 61*) et le titre, qu'il avait essayé de lancer en... 1944.

Les joyeux lurons s'entourent d'une cohorte de chroniqueurs et de conseillers dont Raymond Joly, chef du service de presse de Radio Luxembourg (nommé rédacteur en chef adjoint de *Pilote*) et le fameux critique cinéma Remo Forlani (qui travaillera avec Goscinny sur *Tintin et les Oranges bleues*). Mais ce sont les dessinateurs qui, peu à peu, vont faire la différence. Tous les •••

EN 1963, DARGAUD CONVOQUE GOSCINNY ET CHARLIER ET LES SUPPLIE DE REPRENDRE LA RÉDACTION EN CHEF...



DARGAUD, 2017

Un « Paris Match pour la jeunesse ». Au départ, la bande dessinée n'est pas la priorité de Pilote (ici, le n°1, du 29 octobre 1959). Elle s'impose rapidement, cependant, grâce à Astérix.



DARGAUD, 2017

L'obsession du cinéma. Dès les premiers frémissements du succès d'Astérix, les auteurs pensent à l'adapter au cinéma. Le premier film arrivera six ans après la publication du premier album.

••• genres susceptibles de plaire aux ados de l'époque sont abordés par « Le magazine des jeunes de l'an 2.000 » : western, science-fiction, aviation, course automobile...

Dargaud reprend le titre en 1961. Charlier a raconté cette période mouvementée dans une interview reprise dans le beau livre de Patrick Gaumer, *Les Années Pilote*[1] : « Nous avons assisté dans les premières années à des changements réguliers à la tête du journal. Il y avait des idées qui faisaient bifurquer l'hebdomadaire dans toutes les directions, dont une période "yéyé" de sinistre mémoire. »

En 1963, Dargaud convoque Goscinny et Charlier et les supplie de reprendre la rédaction en chef... Heureuse idée car, sous la houlette de ces deux immenses scénaristes, *Pilote* va devenir le meilleur révélateur de talents de la décennie suivante.

Cette même année, *Blueberry* (signé Giraud et Charlier) et Le Grand Duduche, personnage de Cabu, font leur apparition dans le magazine. Sans oublier, « Mâtin ! », le désopilant Achille Talon. Quand ce parfait Français moyen se rend à la rédaction du journal « *Polite* », son géniteur Greg en profite pour caricaturer les patrons, Goscinny tiré à quatre épingles, Jean-Michel Charlier et Pradal – mais celui-ci étant trop grand, son visage n'apparaît jamais dans les cases...

« Goscinny n'était pas un mec qui gueulait comme dans *Achille Talon* », précisait Gotlib quand nous l'avions interrogé à ce sujet. « Il n'avait pas du tout un côté dictateur », confirme Mézières, le créateur de Valérian, apparu dans *Pilote* en 1967. A l'époque, tous les dessinateurs français rêvent d'intégrer l'équipe du journal.

Pour Mandryka, le père du Concombre masqué, « Goscinny était aimable et jovial. Il faisait un journal (le meilleur du monde et de tous les temps !) et voulait que l'on fasse le maximum. » F'murr, le créateur du *Génie des alpages*, a également débuté à *Pilote* : « Mandryka m'avait dit que les dessinateurs faisaient la queue devant le bureau de Goscinny, je n'avais qu'à me glisser dans la queue! Goscinny était un monsieur très sérieux, scrupuleux, consciencieux. J'ai eu énormément de chance de tomber sur lui, il a immédiatement accepté mes quatre premières planches. Il n'y avait pas de censure à *Pilote*. »

Philippe Druillet confirme, dans son autoportrait[2] publié en 2014 : « Goscinny, c'était un extraordinaire rédacteur en chef. Dans *Pilote*, il publiait des planches qu'il ne devait pas toujours comprendre. Mais il savait que c'était important. Et il défendait ses auteurs jusqu'au bout. S'il n'avait pas été là, s'il ne m'avait pas publié, je ne sais pas ce que je serais devenu. Fou, probablement. »

LE RIVAL DE TINTIN

Avant sa disparition, nous avions rencontré l'éditeur Francis Lacassin, protagoniste avec Morris du terme « neuvième art ». Créateur en 1965 de la première émission de télévision consacrée à la bande dessinée sur « la deuxième chaîne couleur » (comme on l'appelait à l'époque), il a été le premier journaliste à interviewer René Goscinny : « Il avait du flair. Il fallait le créer, *Pilote*! Historiquement, c'est le magazine le plus important... Goscinny avait un énorme talent. Et il a inventé le métier de scénariste. » Pour son biographe José-Louis Bocquet, lui-même scénariste, « Goscinny est l'inventeur de la bande dessinée française. C'est un cosmopolite, il a travaillé aux Etats-Unis puis en Belgique. De cette expérience vont naître *Astérix* et *Pilote*. Il invente des genres nouveaux, crée le statut d'auteur et sera même le premier à faire des relations publiques et du marketing... C'est bel et bien le père de la BD ».

Comme nous l'a confié Uderzo, Goscinny et lui regrettaient que le général de Gaulle ait publiquement fait la promotion de Tintin au lieu de celle du héros gaulois. Mais la suite de l'histoire va réserver une belle revanche aux papas d'Astérix en propulsant leurs albums en tête des ventes. Leur ami Tibet racontait au magazine *Lire* : « Hergé a perdu pied quand Astérix est arrivé. Il a essayé de moderniser son dessin en le rendant plus nerveux. Le trait d'Uderzo est formidable... Goscinny était tellement modeste qu'il attribuait le succès d'*Astérix* aux dessins d'Uderzo. Mais Albert disait que c'était grâce aux idées de René. Ils étaient si proches l'un de l'autre que j'en étais presque jaloux. »

Pilote étant devenu, entre-temps, « Le journal d'Astérix et Obélix », on en oublierait presque les autres héros populaires révélés par le magazine. Peu avant sa mort récente, Marcel Gotlib se souvenait : « Quand *Pilote* est sorti, Franquin était en

1. Dargaud, 1996. **2.** *Delirium*, avec David Alliot, Les Arènes.



René Goscinny à Pilote.
Derrière lui, les gouaches d'Uderzo pour les couvertures d'Astérix. Sur le bureau, toujours impeccable et vide, ses fameuses Pall Mall.

ANNE GOSCINNY/PRÊT DE L'INSTITUT RENÉ GOSCINNY



FONDS D'ARCHIVES INSTITUT RENÉ GOSCINNY/DROITS RÉSERVÉS

Rencontre de deux légendes. Le scénariste de Lucky Luke rencontre, dans les bureaux de Pilote, la légende du western, John Wayne, ramené par l'ami Pierre Tchernia (1960).

••• admiration, Hergé aussi. […] Dans *Pilote*, en plus d'*Astérix*, Uderzo dessinait *Tanguy et Laverdure*. Tout le contenu du journal, l'esprit qui y régnait, m'ont donné une seule envie : essayer d'y entrer. » Le père de Gai-Luron est parvenu à ses fins en 1965, travaillant avec Goscinny aux *Dingodossiers*... Deux ans plus tard, Charlier se lance dans *Les Chevaliers du ciel*, adaptation tirée des *Aventures de Tanguy et Laverdure* qui fera les belles heures de la télévision française.

On doit aussi à *Pilote*, c'est moins connu, la première apparition d'un sexe dans une bande dessinée! C'était en 1969, sous le crayon de Claire Bretécher, qui a tenu à nous préciser : « C'est moi qui ai dessiné la première bite! »

LE MAI 68 DE LA BD

1968, année révolutionnaire, marque un point de rupture entre Goscinny et ses petits protégés de *Pilote*. Un jour de mai, le corédacteur en chef du magazine est « convoqué » dans un café par des dessinateurs revendicatifs. Mézières se souvient : « Il y avait vingt personnes, dont Giraud, Mandryka et Fred. Goscinny était très crispé. Personne n'a dit qu'*Astérix* était de la merde mais on secouait son trône. Il l'a pris comme une attaque personnelle. » Le dessinateur Fred, disparu en 2013, reconnaissait avoir fait preuve d'une trop grande timidité lors de cette réunion : « Quand les dessinateurs se sont mis à attaquer *Pilote*, Goscinny a pris ça pour un guet-apens. Charlier, le corédacteur en chef, n'étant pas là, René était seul face à tout le monde... Après, j'ai regretté de ne pas être intervenu. Sans Goscinny, *Philémon* n'existerait pas. » Nikita Mandryka maudirait presque cette journée-là : « J'ai cherché à joindre Goscinny pour le prévenir que cette réunion était un traquenard. Mais il était déjà parti, à pied, à cause des grèves... C'était un procès stalinien, ils l'ont lynché. »

Ce qu'Albert Uderzo, aujourd'hui seul rescapé parmi les fondateurs de *Pilote*, résume plus sobrement : « Ce journal extraordinaire a ouvert la voie à beaucoup de dessinateurs et d'auteurs, qui n'ont pas toujours remercié les responsables. »

De cette période sombre, Eric Aeschimann et le dessinateur Nicoby feront un bel album, *La Révolution Pilote*[3].

Nos irréductibles poursuivent néanmoins vaillamment leur petit bonhomme de chemin. En 1970, *Pilote* est désormais sous-titré « Le journal qui s'amuse à réfléchir » et publie *Astérix chez les Helvètes*, une idée soufflée à Goscinny et Uderzo par un de leurs admirateurs : le président Georges Pompidou en personne.

Mais pour le « Nouveau *Pilote* », c'est bientôt la fin de l'âge d'or. En 1972, la création de *L'Echo des savanes* par Gotlib, Mandryka et Bretécher entraîne une fuite des cerveaux. Les trahisons successives provoquent le départ de Goscinny en 1974.

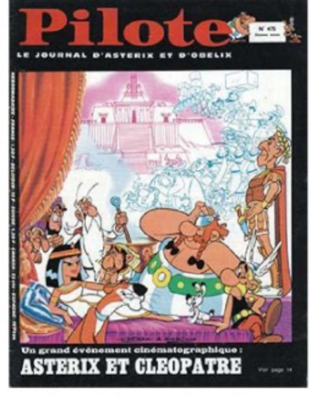
La rédaction est reprise en main par Guy Vidal et l'hebdo devient mensuel. Mais les lancements de *Fluide Glacial* (par Gotlib) et de *Métal Hurlant* (par trois autres transfuges de *Pilote*, Dionnet, Druillet et Mœbius), tous deux en 1975, seront autant de baffes données avec la force d'Obélix. Face au déferlement de la BD adulte, *Pilote* est ringardisé malgré une ligne éditoriale plus ouverte à la pop et une énième *punchline*, « Le journal qui délire avec l'information »...

Après une fusion avec *Charlie Mensuel*, en 1986, le titre emblématique de la BD française disparaît des kiosques en octobre 1989. Drôle de manière de fêter ses trente ans d'existence. Comme si les Gaulois n'avaient plus l'esprit à la blague.

Une histoire résumée par Guy Vidal d'une belle formule : « *Pilote*, le journal qui s'est amusé à vivre plusieurs vies. » ■ **T.S.**

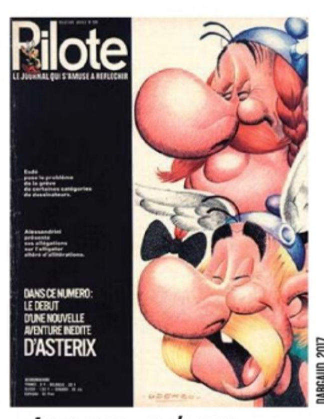
3. Dargaud, 2015.

LES LANCEMENTS DE FLUIDE GLACIAL ET DE MÉTAL HURLANT, EN 1975, SERONT AUTANT DE BAFFES DONNÉES AVEC LA FORCE D'OBÉLIX.



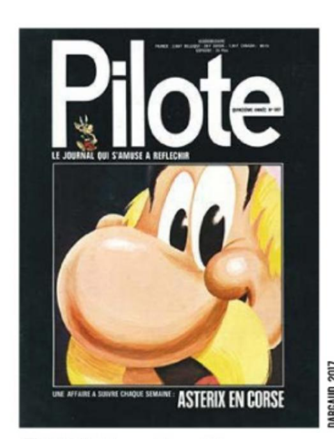
DARGAUD, 2017

Astérix, Obélix et Cléopâtre font la couverture du journal au moment de la sortie du dessin animé. Pilote est devenu « le journal d'Astérix et d'Obélix ».



DARGAUD, 2017

« Le journal qui s'amuse à réfléchir ». En mai 1968, Goscinny est contesté par les auteurs de son propre journal. Pilote cesse d'être le journal des seuls Gaulois.



DARGAUD, 2017

Parodie. Cette Une d'Uderzo parodie les « Grandes Gueules », ces caricatures pleine page de Pilote signées Patrice Ricord, Jean-Claude Morchoisne et Jean Mulatier.

UDERZO RACONTE

Dans un grand entretien accordé au magazine *Lire*, en 2007, Albert Uderzo revenait sur ses années *Pilote* et la création d'Astérix...

PROPOS **RECUEILLIS PAR TRISTAN SAVIN**

Comment en êtes-vous arrivés à créer *Pilote*?

UDERZO : Notre profession était méconnue et décriée : la grande presse accusait la bande dessinée dès qu'un enfant commettait un crime. La BD était vraiment la lèpre de l'enfance. Pour lutter contre ce manque de reconnaissance, nous avons tenté de regrouper les auteurs-dessinateurs franco-belges. C'est arrivé aux oreilles des éditeurs qui ont pris ça pour un syndicat. Ils craignaient qu'on revendique une augmentation. Troisfontaines [patron de l'agence World Press, NDR] a cru que Goscinny était l'instigateur et l'a viré en le menaçant : « Contrairement à Uderzo, toi tu ne trouveras plus jamais de travail. » J'ai décidé de suivre ce pauvre René avec Charlier et Jean Hébrard, qui s'occupait de la régie. On n'avait pas de contrat, on est partis du jour au lendemain. Nous étions les trois mousquetaires, un pour tous et tous pour un, et nous avons créé nos propres sociétés, Edifrance et Edipresse, avec chacun 25 %.

Si Goscinny n'avait pas été mis à la porte, vous n'auriez donc pas créé *Pilote*?

UDERZO : Non, parce que *Pilote* découle de cela. Jean Hébrard connaissait un publicitaire qui travaillait avec Radio Luxembourg, futur RTL. Un jour, cet ami [François Clauteaux, NDR] lui annonce qu'il voudrait créer un nouveau journal. Il en avait marre que ses mômes lisent seulement des bandes dessinées américaines... Nous, on s'était constitués pour ça! J'ai fait les premières maquettes du numéro zéro en 1959. Des journaux du Centre ont bien voulu investir, mais un an après ils retiraient leurs billes. On s'est retrouvés en panne de trésorerie. Pourtant le journal marchait bien, avec 300 000 exemplaires. Parmi les actionnaires, en plus de nous, la Société du journal *Pilote* comprenait Radio Luxembourg, qui prêtait ses antennes pour de la publicité gratuite. Entre-temps, *Astérix* commençait à prendre une certaine importance. Un jour, on a entendu quelqu'un appeler son chien Astérix. Quand les gens se sont mis à dire « Ils sont fous ces Romains! », on a compris qu'il se passait quelque chose.

Quel était votre rôle, à *Pilote*?

UDERZO : J'avais trop de boulot pour faire autre chose que des dessins. Il fallait remplir les pages parce qu'on ne trouvait pas de dessinateurs, ils étaient tous sous contrat dans les journaux belges. Je faisais trois pages dans *Pilote*, où j'avais deux séries : *Astérix* et *Tanguy et Laverdure*. En plus, je continuais à faire chaque semaine deux pages d'*Oumpah-Pah* pour *Tintin*! Je me levais à cinq heures du matin, c'était affolant.

Astérix aurait pu ne jamais exister, vous aviez commencé par adapter le *Roman de Renart*...

UDERZO : Oui, au départ ce n'était pas Astérix. Nous avions fait un vœu pieux : se servir de notre patrimoine culturel national. Mais nous avons appris que le *Roman de Renart* était en exécution par un autre dessinateur. A deux mois de la sortie du numéro 1 de *Pilote*, il a fallu se creuser la tête pour trouver une nouvelle idée. René m'a demandé : « Quelles sont les périodes essentielles de l'histoire de France? » Je suis parti sur la préhistoire et il m'a dit que ça allait être dur à faire. « Les Gaulois... Oh! » Et voilà. En un quart d'heure, tout était trouvé.

Comment sont nés les personnages Astérix, Obélix et Idéfix?

UDERZO : René ne voulait pas un héros avec un faire-valoir : « Astérix sera un antihéros, plutôt petit et laid. » J'ai conçu un personnage à l'image de Vercingétorix, mais ça n'allait pas, aux yeux de René, parce qu'il était grand. Astérix ne devait pas forcément être intelligent, mais astucieux. Le Français a, paraît-il, ce côté astucieux (*sourire*). Fidèle à ma réputation d'entêté, j'ai dessiné à côté d'Astérix un personnage qui n'avait pas lieu d'être, grand, large d'épaules. Et comme il n'était pas prévu de le faire agir, je lui ai fait porter un menhir, puisque l'histoire se passe en Bretagne. René a compris que ce personnage d'Obélix pouvait être intéressant, il a su l'exploiter. Quant à Idéfix, j'ai l'air de m'en vanter mais j'en ai eu l'idée... Il est apparu par hasard dans *Le Tour de Gaule*, on n'en avait jamais parlé avec René. Le scénario qu'il me donnait était très complet, il faisait les choses sérieusement. Il écrivait d'abord un script, puis découpait page par page. Pour la scène du jambon de Lutèce, il avait juste écrit : « Il y a un petit chien à la porte. » J'ai dessiné le petit chien mais comme le scénario n'en parlait plus, j'ai proposé à René de le laisser suivre les héros pendant le reste du voyage. Nous avons été piégés : des lecteurs de *Pilote* ont écrit pour demander comment s'appelait le chien, ils voulaient le revoir. On a organisé un concours dans le journal pour lui trouver un nom. Nous avons reçu plein de propositions qui se terminaient en « ix »... Ce sont cinq gamins qui ont trouvé Idéfix, adopté d'emblée. Ils ont évidemment eu un abonnement gratuit à *Pilote*, mais ne se sont plus manifestés, je ne les ai jamais rencontrés. Ces gamins doivent avoir soixante ans aujourd'hui... ■

ASTÉRIX LE POLYGLOTTE

Astérix ne s'est pas contenté de parcourir le monde romain, et au-delà. Traduit en 111 langues, l'irréductible Gaulois vend quasiment autant d'albums en Allemagne qu'en France, et ceci dans tous les dialectes des Länder d'Outre-Rhin. Il a aussi été traduit en Scandinavie, en Amérique du Sud, en Chine, au Japon… Quel rapport mystérieux ces peuples entretiennent-ils avec notre Gaulois ? Petit tour d'horizon.

PAR **DIDIER PASAMONIK**

« En fait, déclarait Goscinny, ce sont les Anglo-Saxons qui m'ont le plus influencé et je pense qu'on a tort de me rattacher à "l'esprit français" illustré par Alphonse Allais, Tristan Bernard, Sacha Guitry…, quelle que soit mon admiration pour leur œuvre[1]… » On l'a dit : *Astérix* a été créé par deux enfants d'immigrés; leurs créateurs sont donc forcément polyglottes. Uderzo pratiquait le français et l'italien; Goscinny, né à Paris et ayant vécu à Buenos Aires puis à New York, parlait parfaitement l'espagnol et l'anglais. On sait qu'il a particulièrement suivi de près la traduction d'*Astérix* dans ces deux langues.

MY TAILOR IS RICH…

Car la chose n'est pas simple : outre la re-création de jeux de mots nombreux, il faut aussi traduire les patronymes sous une forme qui a du sens dans la version traduite. Comment, en effet, transposer en anglais le nom du Corse Ocatarinetabellatchitchix, allusion au refrain d'une chanson de Tino Rossi (« Ô Catarineta bella ! tchi tchi »), dans la langue d'un pays où ce chanteur est parfaitement inconnu et où la connaissance de la Corse est parfaitement sommaire? « L'écart entre les connaissances françaises et britanniques concernant cette île est une des raisons pour lesquelles cet album de la saga *Astérix,* sorti en 1973, a dû attendre [jusqu'en 1980] pour être traduit en anglais[2] », explique sa traductrice Anthea Bell. Ce travail de Romain aboutit à attribuer au chef corse le patronyme de Boneywasawarriorwayayix, par allusion à une vieille comptine anglaise brocardant Napoléon, figure osseuse (*Boney*) et horrifique forgée par la propagande anglaise contre l'Empereur. En anglais, Panoramix porte le doux nom de Getafix, un patronyme qui évoque autant la compréhension que la maîtrise, mais qui, dans la langue des drogués, signifie « se prendre une dose », le plus souvent par injection, ce qui, pour un concepteur de potion magique, interpelle quelque peu… Quant à Abraracourcix, il prend le nom de Vitalstatistix dans la langue de Shakespeare… Par allusion à l'embonpoint du chef?



BROCKHAMPTON PRESS. TRAD. ANTHEA ET DEREK HOCKRIDGE/ARCHIVES ALBERT UDERZO

ÉTRANGE, N'EST-IL PAS? Comment traduire l'accent anglais… en anglais? C'est tout l'enjeu d'« Astérix chez les Bretons », où Jolitorax (Anticlimax en anglais) utilise l'anglais affecté des romans de P.G. Wodehouse.

LE PREMIER MARCHÉ APRÈS LA FRANCE

Paradoxalement, c'est l'Allemagne qui, dans le monde, fait le plus la fête au Gaulois. Pourtant, l'affaire avait mal commencé. « La première publication officielle date de mars 1965, raconte Horst Berner, qui traduisit *Astérix* dans la langue de Goethe. Elle

1. Interview à la revue *Forum 7*, décembre 1971. **2.** « Asterix in Corsica », par Anthea Bell, dans *The Signal. Approach to Children's Books,* Nancy Chambers (dir.), Scarecrow Press, 1981.

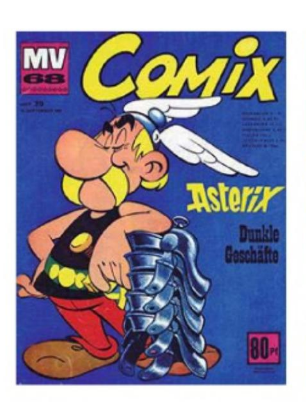
1965, PREMIÈRE TRADUCTION ALLEMANDE... ASTÉRIX ET OBÉLIX, QUI S'APPELLENT ALORS SIGGI ET BABARRAS, SONT ASSIMILÉS À DES ALLEMANDS DE L'OUEST ET LES GOTHS À DES ALLEMANDS DE L'EST !

a lieu dans le n° 6 de la revue *Lupo*, rebaptisée "*Lupo Modern – Das Jung Magazin*", de l'éditeur Rolf Kauka (1917-2000), par ailleurs le créateur de la célèbre série *Fix und Foxi*, qui paraît dans ce magazine aux côtés de bandes dessinées issues de *Spirou* et de *Pilote* dont il avait acheté les droits de publications à Dupuis et à Dargaud[3]. » Le problème, c'est que nos amis Astérix et Obélix, qui s'appelaient alors Siggi et Babarras, sont assimilés à des Allemands de l'Ouest et les Goths à des Allemands de l'Est! Le druide est nommé Konradin par allusion au chancelier Konrad Adenauer. « En ce temps-là, les Germains se battent désespérément contre des peuplades inconnues, lit-on dans le texte introductif. Seule une petite bourgade, Bonnhalla, sur la rive droite du Rhin, résiste alors que toute la Germanie est occupée. Un petit groupe de braves guerriers se bat contre l'énorme puissance de l'ennemi... » L'allusion au bloc communiste proche et à la présence des forces alliées dans l'après-guerre est parfaitement claire : les occupants ont des accents français, anglais et russes... Le détournement n'est pas que textuel : il est aussi graphique : « Les dialogues avaient été réécrits en rouge afin de signaler les personnages communistes, les Romains étaient des Américains, le forgeron avait pris les traits de Wernher von Braun, Obélix/Babarras se montrait particulièrement belliqueux... Notre Astérix était dénaturé, je n'avais jamais rien connu de pire[4]... », témoigna Albert Uderzo. Devant cet usage anticommuniste de leur Gaulois, nos auteurs voient rouge : ils font interdire cette version (quatre albums avaient été publiés) et confient la série à son éditeur actuel, Ehapa Verlag. « Gudrun Penndorf est l'auteur de la traduction des vingt-neuf premiers albums, soigneusement adaptés par l'éditeur Adolf Kabatek (1931-1997), poursuit l'historien de la bande dessinée Horst Berner. Une des raisons de la grande popularité de la série en Allemagne vient de là : cette traduction, dûment contrôlée par les auteurs échaudés par leur première expérience, a su rendre parfaitement l'esprit de l'œuvre originale. Ce qui n'a pu être traduit (les jeux de mots, par exemple) a été transposé avec beaucoup de respect et de fidélité. » Depuis, *Astérix* est aussi devenu un phénomène allemand. Selon Michael •••

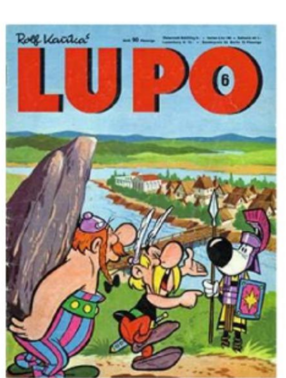


ALBERT-RENÉ

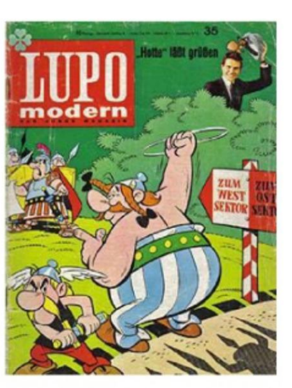
GOTHS DE L'OUEST OU GOTHS DE L'EST ? Le premier éditeur allemand, un anticommuniste notoire, place le village en Allemagne de l'Ouest. Une édition qui sera interdite par les auteurs.



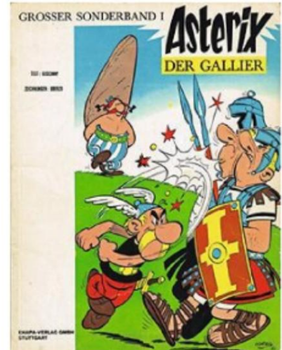
REPRIS PAR LES ÉDITIONS EHAPA, Astérix est d'abord publié dans la revue « MV » (pour « Michel Vaillant », le héros de Jean Graton)...



PEU RESPECTUEUX. Astérix et Obélix sont édités par Rolf Kauka, le créateur de « Fix und Foxi »..., qui associe son propre personnage aux Gaulois.



CONTREFAÇON. De la même façon, le pays des Goths devient... l'Allemagne de l'Est.



UN IMMENSE SUCCÈS EN ALLEMAGNE. ... avant de devenir un best-seller toutes catégories outre-Rhin, dont le tirage fait jeu égal avec la France.

3. « Astérix à toutes les sauces outre-Rhin », par Horst Berner, dans *Le Tour de Gaule d'Astérix*, « Les Archives Astérix », Atlas, 2013. **4.** *Das große Asterix-Lexikon*, par Horst Berner, Ehapa Comic Collection, 2001.



Ranskan kansanluonteen erikoisuudet satiirisen sarjakuvasankarin silmin

Le phénomène Astérix. Quelques jours après la publication du fameux numéro de *L'Express*, le plus grand quotidien finlandais reprend l'article avant de publier les aventures du Gaulois dans ses pages. Depuis, la Finlande détient le record de densité de lecteurs d'Astérix au monde.

••• F. Walz, qui en a été à la fois l'éditeur et le traducteur en Allemagne, c'est la réconciliation entre Adenauer et de Gaulle, en 1963, qui a été le point de départ du succès d'*Astérix* en Allemagne : « Il est devenu, en quelque sorte, l'image de la France et a positivé considérablement l'image des Français dans notre pays. » Au point que près d'un tiers des albums d'*Astérix* publiés dans le monde (plus de 120 millions) ont eu comme lecteurs des ressortissants du pays des « Goths »...

LA PLUS GRANDE DENSITÉ DE FANS AU MONDE

En septembre 1966, le quotidien finlandais *Helsingin Sanomat* consacrait une page entière au « Phénomène *Astérix* », reproduisant même la fameuse couverture de *L'Express* parue quelques jours plus tôt. Il fallut cependant trois ans encore avant qu'un éditeur finnois, redécouvrant par hasard une version étrangère en train d'être produite chez son imprimeur en Finlande, décidât de publier la série. Bien reçus par la critique, les premiers albums connurent cependant des ventes modestes jusqu'à ce qu'en novembre 1970, le même quotidien qui avait rapporté l'incroyable succès du Gaulois en France, quatre ans plus tôt, choisît d'en publier les aventures au rythme d'une page par jour jusqu'à Noël. Grâce à cette publication lui assurant une diffusion quotidienne de 1,5 million d'exemplaires, la réputation d'Astérix et Obélix en Finlande fut définitivement assise. A la fin de l'année, les ventes cumulées des huit premiers albums de la collection dépassaient les 200000 exemplaires. En 1977, elles atteignirent les deux millions[5]... Pas mal pour un petit pays de 4,7 millions d'habitants, à l'époque...

LE CAS ARGENTIN

Pour n'importe quel lecteur argentin, il est évident que le Gaulois de Goscinny et Uderzo et fait un peu partie de son patrimoine national. Il ne s'appuie pas pour cela seulement sur le fait que René Goscinny a vécu en Argentine près de dix-sept ans, mais sur les analogies entre Astérix et Obélix et une icône de la bande dessinée argentine, créée par Dante Quinterno en 1928 : Patoruzú. C'était une bande dessinée très suivie par les élèves du Colegio Frances de Buenos Aires, si l'on en croit le camarade de classe de René Goscinny, Robert Pluntz[6]. Cette bande dessinée ironise sur le racisme ordinaire des citadins blancs envers les paysans patagons. L'Indien Patoruzú est enjoué et futé, tandis que son comparse Upa (dont le nom rappelle celui d'Oumpah-Pah) est un peu simplet et « bien enveloppé ». Il est un fait qu'Uderzo n'avait pas connaissance de ces personnages, à l'époque. Il avait même tenté auparavant de proposer à Goscinny un héros costaud et musclé comme personnage principal, sans succès. Mais les points de convergence sont suffisamment concluants pour que les Argentins reconnaissent en Astérix un des leurs.

TOUR DU MONDE

En novembre 1968, l'éditeur Spanos lança en Grèce une revue appelée *Astérix* composée des bandes dessinées franco-belges les plus populaires. Son lancement fut soutenu par une vigoureuse campagne radiophonique. Il s'ensuivit une « astérixomania » de première ampleur. Or, la Grèce est encore alors sous le joug de la dictature des colonels. Les réunions de plus de trois personnes sont interdites dans tout le pays. Curieusement, en dépit des accents antimilitaristes de certaines de ses histoires, le pouvoir tolère les « Clubs Astérix » sur tout le territoire... Un an après la parution du premier numéro, ils sont 98 à s'être ainsi formés, et bientôt 300..., ces clubs d'irréductibles rassemblant des centaines de fans ravis de pouvoir exercer cette résistance en toute légalité ! Voilà pourquoi *Astérix* laisse chez les Grecs un souvenir impérissable !

Savez-vous qu'*Astérix* est aussi publié en chinois ? Si l'on en croit le spécialiste Thibaut Voitachewski, son patronyme a beaucoup

5. « Astérix, un héros finnois », par Juhani Tolvanen, préface à *La Zizanie*, « Les Archives Astérix », Atlas, 2013. **6.** « Souvenirs du Colegio Frances avec Robert Pluntz », interview de Jeannine Otte et Michel Lebailly, dans *Le Bulletin de la Librairie Goscinny* n° 5, avril 2008. **7.** « Astérix en Chine », par Thibaut Voitachewski, dans *La Grande Traversée*, « Les Archives Astérix », Atlas, 2013.

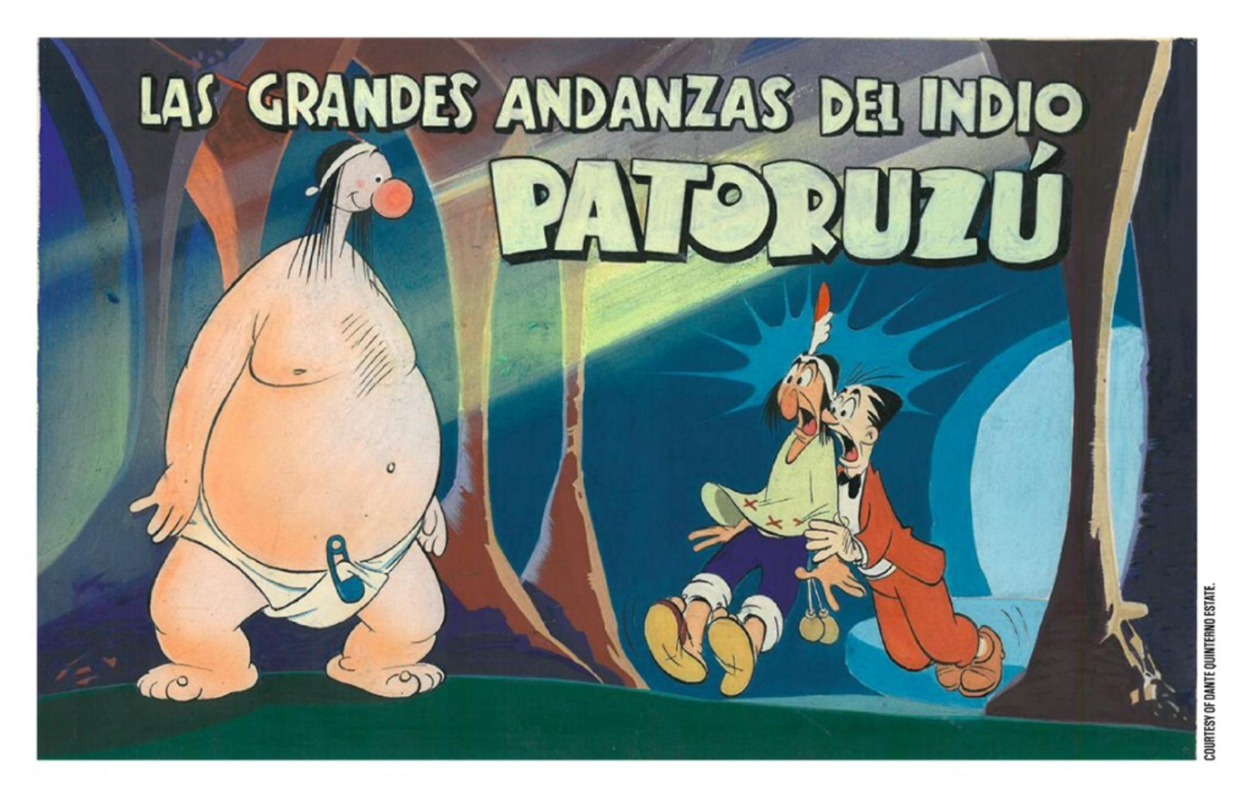
changé au cours de ses différentes et chaotiques publications passées pour se fixer sur celui de 奥贝利克斯 (Aobeilikesi), qui existe aussi en version abrégée : 欧胖 (Oupang). Littéralement, ce diminutif (peu élégant) signifie « Graisse d'Europe »! Quant à Obélix, « il s'est vu un moment affubler du nom en chinois de "Gros Bébé"..., ce qui évoque les initiales de Brigitte Bardot (B.B.) dont la notoriété en Chine dépasse celle du Gaulois[7]. » Le sel du scénario perd énormément dans la traduction mais, grâce aux films qui ont été tirés de ses aventures, sa publication a été possible chez l'éditeur pékinois New Star Press.

Au Japon aussi, le petit Gaulois a fait une incursion remarquée au milieu des années 1970. C'est un auguste professeur d'université, Kazuo Watanabe (1901-1975), grand propagateur de la littérature française, traducteur de Rabelais et d'Erasme, et l'un des rares membres japonais (avec le grade de satrape) du Collège de Pataphysique fondé par Alfred Jarry, qui en assure la direction de collection chez l'éditeur de mangas Futaba-Sha. Cette publication est réalisée avec un soin infini :

ICÔNE DE LA BANDE DESSINÉE ARGENTINE, L'INDIEN PATORUZÚ EST ENJOUÉ ET FUTÉ, TANDIS QUE SON COMPARSE UPA EST UN PEU SIMPLET ET « BIEN ENVELOPPÉ »...

« Les noms de personnages avaient été strictement conservés et leur signification expliquée avec force notes (Assurancetourix vient de l'expression "assurance tous risques", Abraracourcix vient d'"à bras raccourcis", etc.), raconte le spécialiste japonais de la bande dessinée européenne Takanori Uno. Pour traduire les dialogues, les traducteurs ont remplacé les expressions latines par le langage classique japonais en les annotant soigneusement. A la fin de chaque volume, ils publiaient l'intégralité du texte original français (à l'exception des onomatopées) "à l'attention des curieux"... »

Sur la jaquette de chaque volume, Watanabe mettait un point d'honneur à obtenir un mot de recommandation des plus prestigieuses personnalités de la scène littéraire de l'époque, et même celle d'Osamu Tezuka, le plus grand nom du manga d'après-guerre, surnommé le « Dieu du manga » par ses compatriotes. Il raconte à ses lecteurs cette anecdote : lors d'un voyage à Paris, feuilletant le livre d'or du célèbre restaurant parisien La Tour d'Argent, il y avait découvert une dédicace d'Astérix par Goscinny et Uderzo, au milieu des autographes de célébrités comme le général de Gaulle! Sa courte postface se conclut par cet éloge : « Pendant que le Japon produit en masse un grand nombre de gribouillages de mauvaise qualité, là-bas [en France, NDR], ils arrivent à créer des œuvres aussi somptueuses que celle-ci. Laissez-vous entraîner dans le plaisir exquis d'une lecture de grande qualité! » Qui dit mieux? ■



L'Indien de Patagonie Patoruzú.
Pour les Argentins, il est clair que leur héros national, Patoruzú, a influencé René Goscinny qui, effectivement, lisait ses aventures dans son enfance.

LE PORTE-DRAPEAU de la BD francophone

Le succès spectaculaire et immédiat d'*Astérix* a fait de la série l'emblème de la bande dessinée francophone, ouvrant un débat qui, dans un éclat de rire, a permis l'émergence d'un nouvel art, le neuvième.

PAR **LUCIE SERVIN**

Publiée depuis le premier numéro de l'hebdomadaire *Pilote,* en octobre 1959, la série *Astérix* cristallise très vite des débats qui dépassent largement les cadres d'un simple « illustré » pour la jeunesse. Par son double niveau de lecture, ce ne sont pas seulement les enfants qui lisent les aventures du petit Gaulois, les adultes aussi le plébiscitent et ils ne se contentent pas de rire aux calembours intelligents de ce duo comique inspiré par le refrain d'Ernest Lavisse « Nos ancêtres les Gaulois… ». Ils y lisent le spectacle des Trente Glorieuses, propulsant les auteurs dans l'arène médiatique où Goscinny, en tête, nommé rédacteur en chef de *Pilote,* qui adopte en 1965 le sous-titre « Le journal d'Astérix et Obélix », assure le spectacle.

Premier grand succès depuis *Tintin, Astérix* s'impose en phénomène de société. La modernité de *Pilote,* faisant écho à celle de *Mad Magazine,* qui révolutionne la presse aux Etats-Unis, fascine. Le rythme de parution d'*Astérix* n'est pas anodin, avec deux nouveautés en 1965, trois en 1966, et deux par an les années suivantes. Pour chaque titre, dont les ventes ne tardent pas à dépasser celles d'un bon Goncourt, le phénomène est surtout en librairie.

LA BANDE DESSINÉE LÉGITIMÉE

D'une manière générale, c'est la bande dessinée qui intrigue. Naguère stigmatisée par les éducateurs, considérée comme « infantile » et « démoralisante pour la jeunesse », la voici qui rallie des partisans réputés autour du Centre d'études des littératures d'expression graphique, le CELEG (créé en 1962), et de la Société civile d'étude et de recherche des littératures dessinées, la SOCERLID (1964) : le spécialiste des cultures populaires Francis Lacassin, l'historien et chef de travaux à l'Ecole pratique des hautes études de Paris Pierre Couperie, les sociologues Evelyne Sullerot et Edgar Morin, les cinéastes Alain Resnais, Chris Marker et Federico Fellini, le rédacteur en chef de *Fiction* Alain Dorémieux, le créateur d'Opera Mundi Paul Winkler, les auteurs de BD Jean-Claude Forest, le créateur de la scandaleuse Barbarella, et le scénariste américain Lee Falk, le créateur de *Mandrake* et du *Fantôme du Bengale,* Umberto Eco, cofondateur de la revue de bande dessinée *Linus,* en Italie, l'académicien Marcel Brion… Des premières expositions s'organisent : rétrospective *10 Millions d'Images* et expositions consacrées aux dessinateurs Burne Hogarth et Milton Caniff en 1965 et 1966, l'exposition *Mandrake & Le Fantôme,* au Centre culturel américain de Paris (1966), et surtout l'exposition *Bande dessinée et figuration narrative* (avril 1967) au musée des Arts décoratifs, dans l'aile gauche du musée du Louvre. Le premier festival de bande dessinée se crée à Bordighera, en Italie, en février 1965.

« MYTHOLOGIE »

Dans les albums de René Goscinny et Albert Uderzo, les allusions à l'actualité, à la politique et à l'histoire sont fréquentes. Le duo gaulois avive un débat sur l'identité nationale et passionne les intellectuels qui commentent les références et les interprétations, cherchant, au-delà de la fonction récréative des planches, le sens caché et sociologique des cases. De manière évidente, l'occupation romaine évoque l'occupation allemande et les irréductibles Gaulois s'assimilent facilement aux résistants. Dans ce village armoricain, symbole de la France Libre et proche de l'Angleterre, l'honneur est sauf. Georges Perec ironisait lui-même sur ce succès, en 1966, dans la revue *Arts Loisirs,*

proposant aux auteurs un scénario où Charles de Gaulle prendrait le rôle d'Astérix.

La revue marxiste *La Nouvelle Critique* décortique, en septembre 1969, sur une dizaine de pages « La mythologie d'Astérix ». « Astérix et Obélix sont "les braves soldats français" comme Panoramix est le garant de la "bonne tradition" bien de chez nous, comme Assurancetourix, perpétuellement mis à l'écart, symbolise ces braillards qui voudraient chanter sur un autre registre que Maurice Chevalier ou Jean Nohain. » A la tête du village, le chef Abraracourcix, toujours perché sur son pavois, harangue sa tribu sans jamais participer aux exploits et utilise des formules gaulliennes : « Gauloises, Gaulois, l'heure est grave », pour rassembler ses forces, dans *Le Combat des chefs* (1966), contre Aplusbégalix, Gaulois converti aux mœurs étrangères, archétype de cette France collabo, gallo-romaine, vendue à l'occupant allemand ou, à un autre niveau de lecture, séduite par la modernité américaine. Comme de Gaulle, Abraracourcix devient le garant de la cohésion nationale, et lorsque Astérix sous-entend qu'Obélix pourrait le remplacer, il conclut que ce serait livrer le paisible village à l'anarchie. A l'inverse, le barde et maître d'école, Assurancetourix, que personne ne prend au sérieux, a voix au chapitre pour la première fois dans *Astérix et le chaudron* (1969). Miroir des problématiques ambiantes, dans le contexte du gaullisme déclinant, *Astérix* se fait chronique de l'actualité et emblème de la conscience nationale, devenant aussi l'ambassadeur d'une bande dessinée qui, au même moment, revendique sa reconnaissance.

LE GAULOIS MOYEN

Goscinny répondait : « Quand je lis des études profondes, farcies de psychanalyse qu'on fait sur *Astérix*, je ris ! On en a dit des bêtises sur lui... Pour moi Astérix... c'est la caricature du Français moyen. » Ce Français moyen, Astérix en brosse le portrait idéal, guerrier rusé et insolent, courageux et fort, espiègle et indiscipliné, un patriote sentimental qui chante une France rêvée, caricature sociale prétexte à toutes les interprétations.

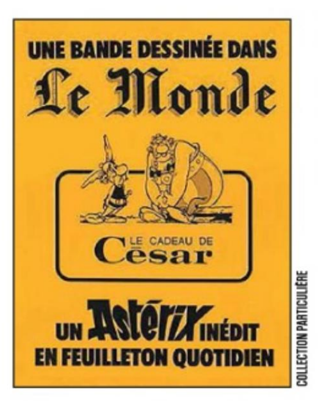
En 1972, la *Revue politique et parlementaire* consacrait un article édifiant intitulé « Astérix et le Français moyen » montrant combien, pour les Français, « Astérix est le porte-drapeau, l'exemple à suivre ». Comme un pansement sur un complexe d'infériorité, Astérix berce une nouvelle autorité morale, flatte la mémoire d'un peuple dans le déni de la défaite et la honte induite par l'Occupation : « Le rêve est pris pour la réalité, et l'invincibilité française devient, le temps d'un album, un fait concret et accompagné de preuves. »

Astérix ne fait pas que refléter l'ego national, il le redore aussi : en déroulant une histoire réécrite où le chauvinisme bon enfant s'associe aussi, pour les tourner en dérision, à des clichés xénophobes et misogynes moins charmants, que la finesse humoristique retourne souvent contre le cliché lui-même de manière à se moquer des préjugés latents. Chaque lecteur adapte son propre niveau de lecture selon une mécanique de séduction imparable, à l'origine du succès.

BALAYEZ ASTÉRIX !

Subversif et iconoclaste, le rire dans *Astérix* enflamme dans le même temps les tenants de la bonne morale qui s'inquiètent de l'avenir des enfants du baby-boom, les mêmes qui seront à l'origine des désordres de mai 1968. Sentant la cause perdue, ils tentent cependant un dernier baroud d'honneur dans la très catholique revue *Itinéraires* de février 1972. On peut y lire un article titré « Balayez Astérix ! » qui met en garde les mères de famille et les éducateurs contre la perversion morale et l'abrutissement, pour les jeunes publics, que représente le Gaulois. « Les blagues et les ironies d'Astérix [...] donnent en pâture au rire bête l'autorité, l'histoire, l'armée, flétrissent enthousiasmes et admirations à coups de laideur, de déformation ignoble, tout être humain étant grimace pour ricanement automatique. »

Reflet du conflit générationnel, *Astérix* s'oppose aux codes d'un vieil ordre moral et participe, par son irrévérence, d'une rupture avec les discours religieux et les commémorations sérieuses de l'après-guerre, effritant le mythe résistancialiste d'une France unie face à l'invasion allemande.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Quand Le Monde publiait Astérix.
En 1974, quittant Pilote en perte de vitesse et passé entre-temps mensuel, Astérix paraît dans le fameux quotidien d'Hubert Beuve-Méry. Une révolution !

Alors que Claude Beylie propose en 1964 d'utiliser l'expression « neuvième art » pour désigner la bande dessinée, l'hebdomadaire *Spirou* en fait un « musée » la même année et Francis Lacassin lui consacre un manifeste, *Pour un neuvième art. La bande dessinée*, en 1971. Peu à peu, les musées s'ouvrent aux récits en images et la création de festivals, comme celui d'Angoulême en 1974, achève de consacrer en moins d'une décennie un mouvement que le succès d'*Astérix* accompagne. En chef de file, Goscinny a su rassembler à *Pilote* une équipe composée des plus grandes signatures de l'époque (Fred, Giraud, Druillet, Forest, Christin, Lob...) et de la presse satirique comme Reiser, Cabu ou Gébé de *Hara-Kiri*, Claire Bretécher, Mandryka et Gotlib, qui fonderont ensuite *L'Echo des savanes*. En 1968, lorsqu'une fronde s'oppose à lui dans la rédaction, Goscinny répercute l'affront dans l'album *La Zizanie* (1970), démontrant qu'en porte-drapeau, *Astérix* donne aussi les moyens à cette génération révolutionnaire de s'émanciper en tuant son propre père. ■

PAR SON IRRÉVÉRENCE, ASTÉRIX PARTICIPE D'UNE RUPTURE AVEC LES DISCOURS RELIGIEUX ET LES COMMÉMORATIONS SÉRIEUSES DE L'APRÈS-GUERRE.

Cette pitoyable CENSURE

Pour éviter que les foudres de la censure ne lui tombent sur la tête, ou sur celle de ses pairs, Goscinny a toujours dû composer avec la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence.

PAR **PATRICK GAUMER**

« C'EST PAR MON ACTION EN TANT QUE DIRECTEUR DE « PILOTE », DONT JE SUIS UN DES FONDATEURS, QUE J'AI BRISÉ LES CARCANS QUI EMPRISONNAIENT LA BANDE DESSINÉE CHEZ NOUS. J'AI DÉTRUIT LES TABOUS, PERMIS À DE NOUVEAUX STYLES D'ATTEINDRE LE PUBLIC, CRÉÉ DES MODES, LIBÉRÉ CE MÉTIER, EN SOMME, ET TOUT CELA EN PRENANT DES RISQUES. DES VRAIS. »

RENÉ GOSCINNY

Tout au long de sa carrière, à titre personnel ou pour défendre ses confrères, René Goscinny compose avec la sourcilleuse Commission de surveillance et de contrôle de la presse enfantine, une assemblée de pères-(et de mères-) la-pudeur chargée d'appliquer la loi nº 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, initiée conjointement par les instances catholiques et communistes françaises.

Son compère Albert Uderzo passera quant à lui entre les gouttes : « La seule fois où l'on m'a "censuré", c'était chez Dupuis. A mes tout débuts. J'animais encore une rubrique sur le savoir-vivre avec Goscinny, dans *Bonnes Soirées.* J'avais dessiné une femme en robe de soirée un peu pigeonnante. Rien de bien méchant, mais à l'époque c'était déjà trop. L'éditeur, un des frères Dupuis, m'a demandé de redessiner la robe. J'ai refusé et on m'a remplacé. »

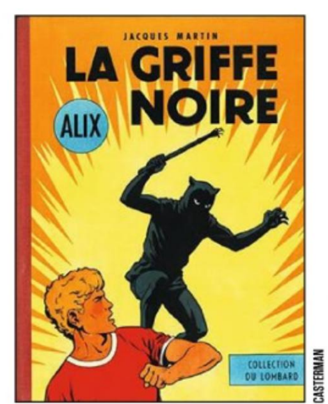
Pas grand-chose à voir avec les rebuffades d'un certain abbé Giraudeau, directeur de l'école Montalembert, à Courbevoie, et représentant de l'enseignement privé à la Commission. Fermé à toute fantaisie, le rapporteur souligne l'« aspect trop systématiquement caricatural des personnages » dans *Lucky Luke.* Quand bien même ce western reste autorisé dans l'Hexagone, Dupuis, sentant le vent du boulet, rappelle à l'ordre Morris et Goscinny. Résultat, un Billy The Kid bébé suçotant un revolver à la place de son biberon, pourtant paru sans problème dans *Le Journal de Spirou* et dans la version originale de l'album, en 1961-1962, passe à la trappe dès l'édition suivante de l'ouvrage, en 1963. Peut-on y déceler une « recommandation » d'Alfred Barbariche, le chef du Bureau Presse étrangère et Devises, au ministère de l'Information français (le futur ministère de la Culture), chargé de valider chaque DAI (Déclaration-autorisation d'importation), un précieux sésame sans lequel n'importe quel livre étranger – et la Belgique, quoi qu'on en dise, fait partie de l'étranger – ne peut franchir la frontière?

ZÉLÉ SERVITEUR ET RECONNAISSANCE ÉTERNELLE

Jean-Michel Charlier, qui participa lui aussi dès 1959 à la création de *Pilote,* et qui s'était pourtant vu interdire plusieurs de ses albums *Buck Danny,* dessinés par Victor Hubinon, décrit Barbariche comme quelqu'un de plutôt cordial qui ne fait qu'appliquer, à son corps défendant, les consignes qu'on lui donne. Franquin, plus nuancé, et qui n'a pas oublié que le bonhomme voulait un temps la peau de son Marsupilami, rappelle que le zélé serviteur n'hésitait pas à opérer lui-même, en secret, une sorte de précensure.

Pas sûr, du coup, que René Goscinny ait fait appel à Barbariche quand il fallut, en 1965, réhabiliter *La Griffe noire,* un épisode d'*Alix* interdit en raison du « caractère traumatisant de nombreuses illustrations ». Celui qui officie alors comme corédacteur en chef de *Pilote,* avec Charlier, s'est sans doute plutôt tourné vers Pierre Morelli, le secrétaire de la Commission avec lequel le périodique était en contact en tant que publication pour la jeunesse. La mission fut en tout cas couronnée de succès et lui valut la reconnaissance *ad vitam aeternam* de Jacques Martin, le père de l'autre célèbre Gaulois.

En 1966, à la suite de la deuxième suspension du mensuel *Hara-Kiri,* Reiser et Gébé rejoignent *Pilote.* Cabu, qui y anime déjà son Grand Duduche, n'a pas eu grand mal à convaincre le scénariste d'*Astérix.* Goscinny refuse en revanche de financer la revue satirique. Cavanna ne le lui pardonnera jamais. *Pilote* ouvre encore ses colonnes lorsque, après son mémorable « Bal tragique à Colombey : un mort », saluant la mort du général Charles de Gaulle, *L'Hebdo Hara-Kiri* est interdit d'exposition ; Reiser, Cabu et Gébé clament en chœur leur Liberté chérie ! Un peu de tenue ! Il y a des enfants ici...



CASTERMAN

Cet album paru en 1969 a échappé à la Commission de censure grâce à l'intervention de René Goscinny. On lui reprochait d'être « traumatisant » pour la jeunesse.

CHARTE DE L'HUMORISTE INDÉPENDANT

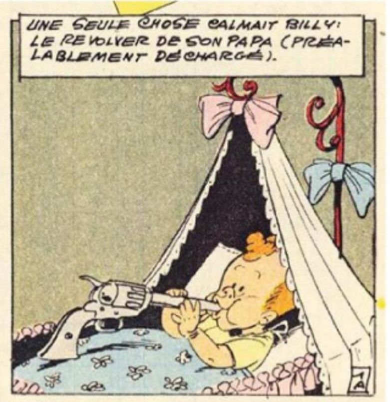
Cavanna a la rancune tenace et, en 1971, prend un perfide plaisir à rebondir sur un article à charge de Noël-Jean Bergeroux, le chef de la rubrique politique du quotidien *Le Monde* (« M. Pompidou épaule Astérix »), qui accuse *Pilote,* suprême injure, de « "récupération" de la politique et de récupération commerciale avant tout ». Fin d'une époque et début des départs en cascade qui aboutiront notoirement au lancement de *L'Echo des savanes,* cornaqué par Nikita Mandryka, Gotlib et Claire Bretécher. Un défouloir trash et jubilatoire que n'apprécie pas du tout Goscinny. La « chouette bande de copains » n'est bientôt plus qu'une réplique creuse. A partir de 1971-1972, cet étrange navire qu'était *Pilote* se déglingue.

Février 1973, *Pilote* nº 692 : dans son article-manifeste « Ça commence à bien faire », titre qui reflète, fût-il employé ici au second degré, son état d'esprit du moment, René Goscinny fait le constat un peu amer que le monde qui l'entoure a décidément bien changé. Sur un mode mi-figue mi-raisin, il rédige sa « Charte de l'humoriste indépendant » sur deux colonnes dressées comme à la parade, où l'on apprend qu'il faut respecter Ferré et Crumb, mais qu'il est préférable de se gausser d'Hergé ou de Disney. On peut aussi se moquer de *L'Express*... « à la rigueur ».

René Goscinny y souligne surtout la « pitoyable et ridicule censure », toujours active. Songe-t-il à ce qu'il vient de vivre ou bien encore à sa récente passe d'armes avec la Commission ? *Pilote,* qui aurait aimé ne plus être considéré comme une publication pour la jeunesse, a vu sa demande retoquée. Il faudra en réalité attendre 1977, année de la disparition du scénariste, pour que la triste assemblée convienne enfin du caractère mature de la revue. Mieux vaut tard que jamais. Le fait que *Pilote* se fasse provisoirement supprimer, dès l'année suivante, son numéro de commission paritaire, sa partie rédactionnelle étant jugée insuffisante, témoigne pourtant que le combat contre la bêtise et l'intolérance est loin d'être fini ! ■







GOSCINNY, MORRIS © LUCKY COMICS, 2017

Cette planche de Lucky Luke scénarisée par René Goscinny a été censurée par l'éditeur belge..., craignant la censure française.

L'irréductible du BOX-OFFICE

Neuf dessins animés et quatre films dopés à la potion magique. En salle, Astérix a fait mieux que résister à l'envahisseur, il est une locomotive de l'animation et du cinéma français. Si la renommée des bandes dessinées a permis d'amorcer la pellicule avant l'arrivée du numérique, l'histoire d'amour entre Astérix et le cinéma n'est pas qu'une affaire de chiffres. Goscinny et Uderzo avaient déjà composé la juste potion pour crever l'écran.

PAR **LAURENT MÉLIKIAN**



Astérix et Cléopâtre composent l'affiche de l'exposition *Goscinny et le cinéma*, présentée à la Cinémathèque française. Un choix logique tant la saga égyptienne résume les liens entre le Gaulois et le septième art. En effet, le feuilleton qui va voir les héros armoricains prêter main-forte à l'édification d'un temple à Alexandrie est annoncé dans le magazine *Pilote* dès décembre 1963, trois mois après la sortie française du péplum de Mankiewicz avec Elizabeth Taylor. Le recueil de l'aventure en album est publié en 1965 et son adaptation en dessin animé long-métrage sort en 1968. Enfin, en 2002, *Astérix et Obélix. Mission Cléopâtre*, par Alain Chabat, totalise plus de 14 millions d'entrées hexagonales. Un chiffre que seuls trois autres films français ont dépassé. Cependant, Cléopâtre pourrait être le menhir qui cache l'ensemble de la success-story Astérix au cinéma. Car il ne faut pas oublier qu'aucune des douze autres productions avec le petit Gaulois en tête d'affiche n'a connu de flop commercial.

Les premiers claps s'annoncent justement dès la moitié des années 1960. Le phénomène Astérix décolle en librairie. Le tirage du *Tour de Gaule*, en janvier 1965, s'établit à 60000 exemplaires. En juillet, *Astérix et Cléopâtre* atteint 100000 exemplaires vite épuisés. Pour l'album suivant, *Le Combat des chefs*, en janvier 1966, on passe à 600000! Avant de tutoyer les stars, le héros au casque ailé est littéralement mis sur orbite. Le premier satellite spatial français lancé en novembre 1965 est baptisé Astérix. Tout le monde réclame le Gaulois.



Dans « Astérix et Cléopâtre » (1968), le trio Goscinny, Uderzo et Tchernia prend le destin cinématographique d'Astérix en main. Avec un succès jamais démenti depuis.

LA VOIX D'ASTÉRIX

En 1966, la voie vers le cinéma passe par la radio. Avec la complicité de Goscinny et Uderzo, France Inter produit le feuilleton *Astérix le Gaulois*. Moment historique, Roger Carel interprète le héros-titre : « Albert et René voulaient cette voix du petit Français emmerdeur qui discute et qui conteste tout, mais qui est quand même aimable, charmant et parfois susceptible », se remémore le comédien pour le site AlloCiné, en 2006. L'alchimie fonctionne si bien (au passage les aboiements d'Idéfix sont également des créations de Carel) que cinq décennies plus tard, Carel reste la seule voix française du Gaulois. « C'est dur de séparer aujourd'hui Astérix de Roger Carel », confirme Louis Clichy, coréalisateur avec Alexandre Astier d'*Astérix. Le Domaine des dieux*, en 2014, dans un entretien à *La Libre Belgique*.

« Roger Carel nous a donné ce que nous voulions », déclare Goscinny en 1966. Au-delà de l'anecdote, on note que les deux auteurs d'*Astérix* avaient une idée précise de la manière d'animer leurs créatures. « Evidemment, s'exclame Aymar du Chatenet, commissaire associé de l'exposition de la Cinémathèque, en écrivant ses scénarios, Goscinny pensait déjà cinéma! » Jean-Pierre Mercier, commissaire général de l'exposition, approuve : « Lui et Uderzo avaient une connaissance intime du dessin animé et de son histoire. Quand il débarque tout jeune aux Etats-Unis, Goscinny est un dessinateur, mais il ne pense pas à s'orienter vers la BD. Il dira plus tard : "J'étais parti dans l'espoir de travailler chez Walt Disney, mais Walt Disney l'ignorait." »



Produit quasiment dans le dos des auteurs, « Astérix le Gaulois » (1967) devait être le premier de trois films produits par Belvision. Les deux suivants seront détruits à la demande de Goscinny et Uderzo.

1967 voit la première animation d'Astérix, dans une version certes rudimentaire. Il s'agit d'insertions dans le téléfilm *Deux Romains en Gaule* produit par la SFP et réalisé par Pierre Tchernia, qui devient au passage le complice cinéma de Goscinny et Uderzo. Il s'agit alors d'explorer l'imaginaire gaulois pour offrir un cadre atypique aux vedettes de l'époque que sont Roger Pierre, Jean-Marc Thibault, Jean Yanne, Pierre Tornade et, en guest-stars, Pierre Dac, Lino Ventura ainsi que Goscinny et Uderzo... •••

Ayant rêvé l'un et l'autre de faire du dessin animé, les deux complices se lancent en 1974 dans la mise sur pied d'un studio « à la Walt Disney ». Un projet qui tourne court avec la disparition brutale de René Goscinny en 1977.

AVEC LE RENFORT DE PIERRE TCHERNIA, GOSCINNY ET UDERZO INTERVIENNENT POUR SAUVER DE LA MÉDIOCRITÉ LE FAMEUX ASTÉRIX ET CLÉOPÂTRE.

... LES PREMIERS DESSINS ANIMÉS

Le grand écran appelle Astérix. Un premier essai est mené sans le concours de Goscinny et Uderzo. La même année 1967, ceux-ci découvrent que leurs éditeurs – le Français Georges Dargaud et le Belge Raymond Leblanc – ont produit avec les studios Belvision de Bruxelles trois adaptations d'*Astérix* destinées à la télévision. La pratique est courante à cette époque, *Tintin* et même *Oumpah-Pah* ont ainsi été transposés à l'écran par les mêmes studios. Mais le résultat est loin des ambitions des auteurs. « Uderzo et moi, on n'était pas très chauds, déclare Goscinny plus tard, mais un distributeur nous a dit : "On peut le présenter sur un grand écran." Et c'est à ce moment-là qu'on s'est dit : "Il faut y aller parce que ça va nous permettre de continuer*..." » Ainsi, *Astérix le Gaulois* sort en salle, où il reçoit tout de même un très bon accueil public. Le petit long-métrage – il ne dure que 68 minutes – tient surtout par les qualités de l'album original, dont il se démarque peu. A une exception notable, les personnages animés n'ont que quatre doigts. Il n'y a pas de petites économies! *La Serpe d'or* et *Le Combat des chefs*, produits simultanément dans les mêmes conditions, sont détruits à la demande de Goscinny et Uderzo. Avec le renfort de Pierre Tchernia, ils interviennent pour sauver de la médiocrité le fameux *Astérix et Cléopâtre*, qu'ils prennent en main *in extremis*. Ils y parviennent en quelques mois, introduisant dans l'histoire originale gags et séquences spécifiquement cinématographiques. En voilà un que les crocodiles n'auront pas.



FONDS D'ARCHIVES INSTITUT RENÉ GOSCINNY/DROITS RÉSERVÉS

ALBERT UDERZO ET RENÉ GOSCINNY. Soirée pour la sortie du film « Astérix le Gaulois », chez Maxim's, le 15 novembre 1967.



LE JOKER DU DESSIN ANIMÉ FRANÇAIS

Pour éviter d'autres déconvenues, le duo crée avec Georges Dargaud ses propres Studios Idéfix. « L'ambition était énorme, souligne Jean-Pierre Mercier. Des dizaines de professionnels ont été recrutés en CDI, quelques rescapés des studios Grimault [*Le Roi et l'Oiseau*, NDR] et un transfuge de Disney. Les Studios Idéfix ont donné une impulsion a tout le dessin animé français. C'est à l'initiative de Goscinny que l'Ecole des Gobelins, à Paris, ouvre en 1975 une section dédiée au cinéma d'animation [aujourd'hui une référence mondiale, NDR]. » Deux films sortiront de ces Studios Idéfix avec des scénarios originaux, dont *Les Douze Travaux d'Astérix* en 1976 où, à l'instar d'Hercule, les Gaulois subissent douze épreuves afin de prouver leur invincibilité. L'animation est inégale, mais certains passages côtoient l'Olympe comme l'épreuve de la maison qui rend fou, mise en boîte des pratiques administratives fidèle à l'esprit des bandes dessinées, ou l'inquiétante plaine des Revenants, proche du cinéma expérimental. Prometteuse, l'expérience des Studios Idéfix s'interrompt trop tôt avec la disparition de René Goscinny en 1977.

Dès le début des années 1980, Gaumont s'intéresse aux Gaulois d'abord pour leur potentiel au box-office. Trois films sont réalisés sur des scénarios de l'indispensable Pierre Tchernia, qui fusionnent deux albums en un seul film. La réalisation est confiée à de jeunes animateurs, les frères Paul et Gaëtan Brizzi. Ceux-là connaissent les atouts graphiques de la série : « Par des petits traits, les dessins d'Uderzo suggèrent le mouvement à la perfection, ce que ne sait pas faire Disney. Son sens de la caricature donne toute la truculence de la culture gauloise. Le mieux que nous pouvions faire était de rester modeste et d'essayer de reproduire son art en animation. » Ainsi sont produits *Astérix et la Surprise de César* (1985), avec un Plastic Bertrand insupportable en BO, *Astérix chez les Bretons* (1986) et le psychédélique *Astérix et le Coup du menhir* (1989). D'honnêtes adaptations dont les qualités de réalisation vont crescendo. Le studio de Montreuil, créé spécialement


ASTÉRIX ET OBÉLIX. MISSION CLÉOPÂTRE/BRIDGEMAN IMAGES

« Astérix et Cléopâtre » (2002), avec la ravissante Monica Bellucci dans le rôle de Cléopâtre et Jamel Debbouze dans celui de l'architecte Numérobis, est le seul album adapté à la fois en dessin animé et en prises de vues réelles.

par les frères Brizzi, aurait pu devenir un vivier d'animation européenne, mais il faut croire qu'en dehors d'Astérix, encore, il n'existait que peu de salut pour les cartoons sur le Vieux Continent. Pour la petite histoire, la compagnie Disney en profita pour racheter cette structure afin de développer une filiale française dévolue à Winnie l'Ourson et autres Picsou.

NOUVEAUX DÉVELOPPEMENTS

1999 voit les Gaulois envahir le domaine du film à prises de vues réelles, l'ère numérique autorisant les innovations visuelles. Claude Zidi ne s'en prive pas pour accompagner un duo vedette, Christian Clavier et Gérard Depardieu. Le ciel aurait pu leur tomber sur la tête. Techniquement convaincant, *Astérix et Obélix contre César* est une potion franchement trop chargée en grotesque. Le film rencontre tout de même un large succès public, en France comme ailleurs, jusque dans des pays tels que la Chine, où Astérix est quasiment inconnu. De quoi permettre la préparation du fabuleux *Astérix et Obélix. Mission Cléopâtre,* réalisé en 2002 par Alain Chabat, qui emballe Gauloises et Gaulois. Après le plébiscite, la barre est haut placée et le mythe s'essouffle. *Astérix et Obélix aux Jeux olympiques,* de Thomas Langmann et Frédéric Forestier, en 2008, est jugé trop fastueux; *Astérix et Obélix. Au service de sa Majesté,* par Laurent Tirard, en 2012, trop cérébral.

Restait une dernière étape cinématographique à franchir : le passage vers l'animation numérique. Une première tentative survient en 1994 avec *Astérix et les Indiens,* production franco-allemande au scénario tiré par les tresses et où quelques effets numériques plongent dans l'océan du dispensable. La réussite attend vingt ans et *Astérix. Le Domaine des dieux* d'Alexandre Astier et Louis Clichy. A l'instar d'un Chabat, le démiurge de *Kaamelott* détourne avec respect l'original, cognant autant par des dialogues décalés que par une action tout en relief. D'autant plus remarquable que *Le Domaine des dieux* est une des aventures « statiques » d'Astérix, quand les films précédents préfèrent voyager hors de Gaule.

Cette réussite autorise une suite, dont la sortie est programmée pour les fêtes de 2018. Le duo Astier-Clichy prépare cet *Astérix. Le secret de la potion magique* suivant un scénario original, une première depuis *Les Douze Travaux.* Si Roger Carel, qui vient de fêter ses 90 ans, n'est pas au générique, une page sera bien tournée dans la saga *Astérix.* Un joli banquet en perspective. ■

* Cité par Guy Vidal dans *René Goscinny. Profession humoriste,* par Guy Vidal, Anne Goscinny et Patrick Gaumer, Dargaud, 1997.

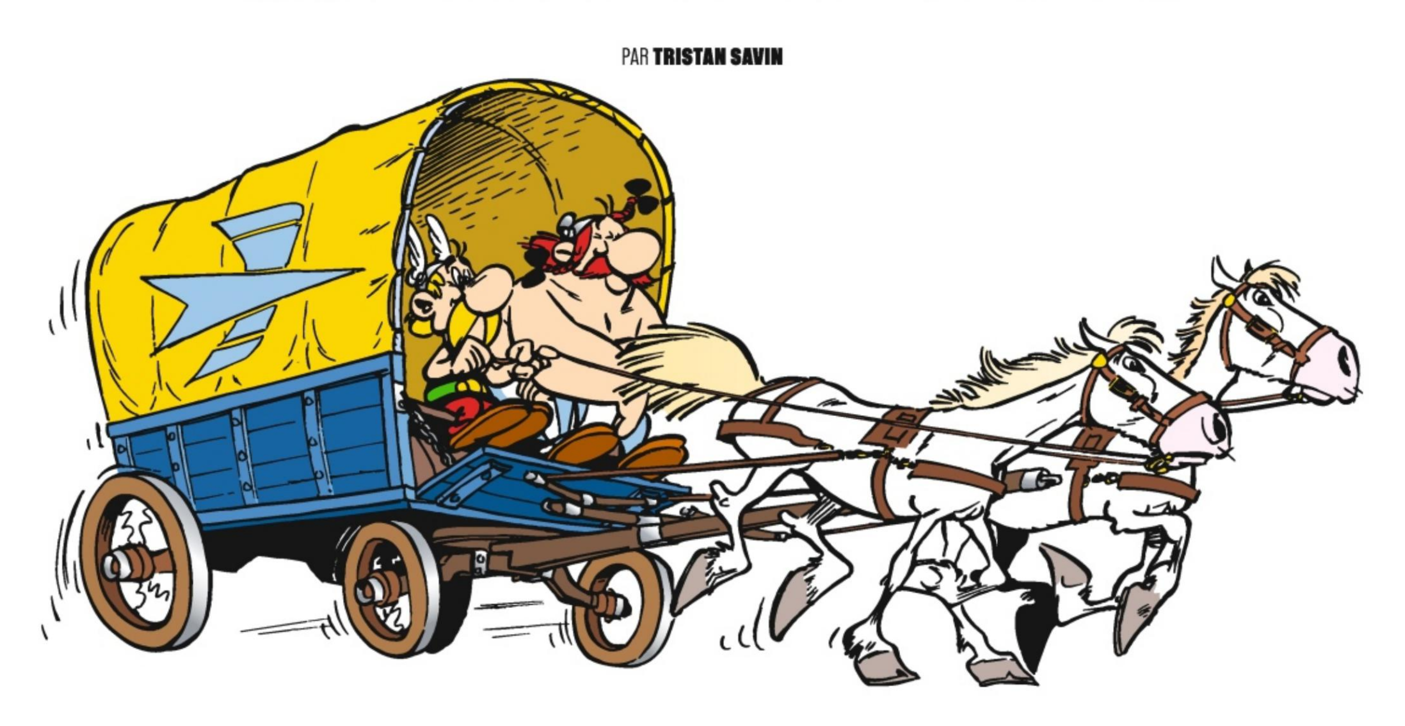
À VOIR

GOSCINNY ET LE CINÉMA. ASTÉRIX, LUCKY LUKE & CIE, Cinémathèque française, du 4 octobre 2017 au 4 mars 2018, renseignements : cinematheque.fr

Comment Astérix RACONTE SON ÉPOQUE

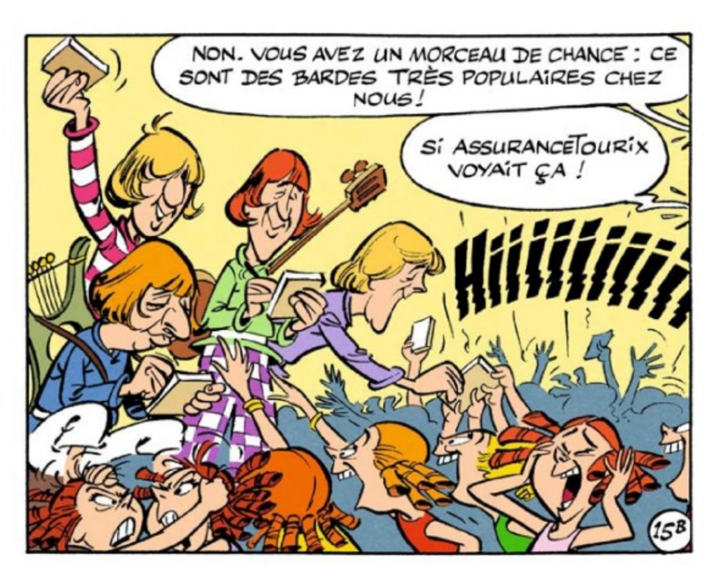
Pour intéresser les (jeunes) lecteurs à l'histoire de la Gaule, Goscinny et son compère Uderzo ont trouvé la solution : les faire rire à coups de gags visuels ponctués de clins d'œil incessants à l'époque contemporaine, c'est-à-dire celle des années 1960…

PAR **TRISTAN SAVIN**



Les aventures de nos irréductibles Gaulois sont émaillées d'anachronismes tout à fait volontaires, où l'on retrouve des allusions à peine déguisées aux évolutions de la société qui firent les belles heures des années 1960-1970 : démocratisation des transports et des loisirs, musique pop, biens de consommation à la mode... En bon scénariste, Goscinny s'attachait aux phénomènes populaires pour mieux s'adresser au plus grand nombre, mais aussi pour se moquer des travers de la société moderne : folie immobilière, embouteillages, consommation à outrance ou tracasseries administratives. Les questions politiques n'ont pas été oubliées, avec les congés payés, les revendications sociales et l'égalité des femmes.

Dans la Gaule d'Astérix, on croise ainsi, pêle-mêle, Jacques Chirac, Guy Lux et les Beatles, la cocotte Seb et le bouillon Kub, le Club Med et la moutarde Amora. Pour les lecteurs de l'époque, relire *Astérix* aujourd'hui, c'est se procurer une grande bouffée de nostalgie.

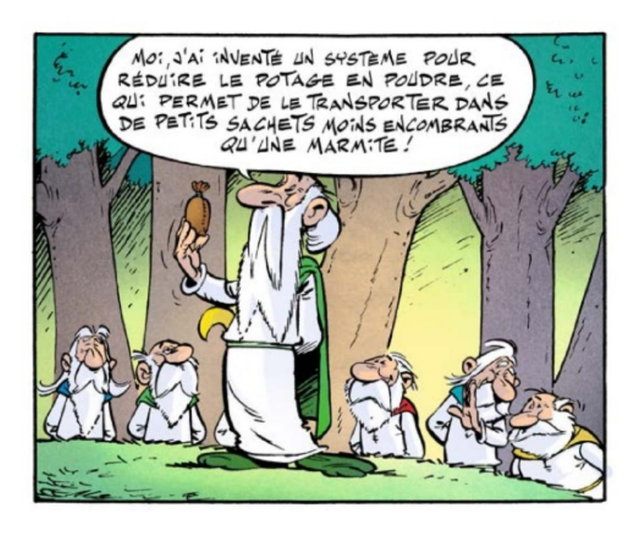


LA MUSIQUE POP

Dans *Astérix chez les Bretons* (1966), nos irréductibles découvrent Londres et croisent quatre garçons dans le vent. Sous les cheveux des bardes, on aura reconnu les Beatles, bien sûr. Le twist et les yéyés, eux, sont parodiés dans *Astérix et les Normands* (1966). Assurancetourix, lui, rêve de se produire à l'Olympia – pardon..., à l'Olympix.

COCOTTES-MINUTE ET SOUPES EN SACHET

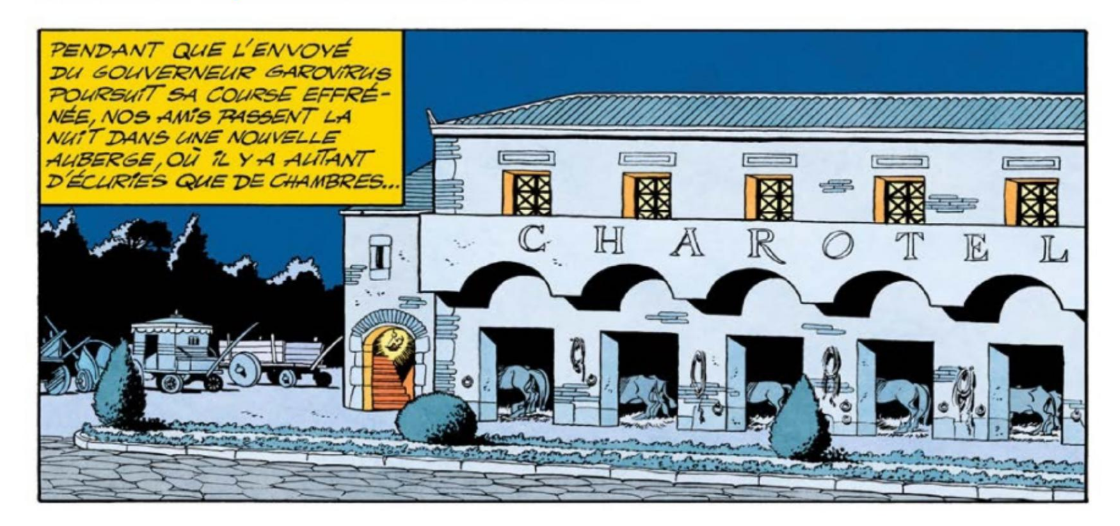
Dans *Astérix et les Goths* (1963), un druide invente le potage en poudre... En 1963, Maggi venait de commercialiser la soupe de poisson en sachet (les potages déshydratés, eux, datent de 1950). Pour se débarrasser des Gaulois, un Goth suggère la « cocotte-pression »... La cocotte Seb fut inventée en 1953, mais un nouveau modèle, très populaire, fut commercialisé en 1960.



LA LOTION CAPILLAIRE

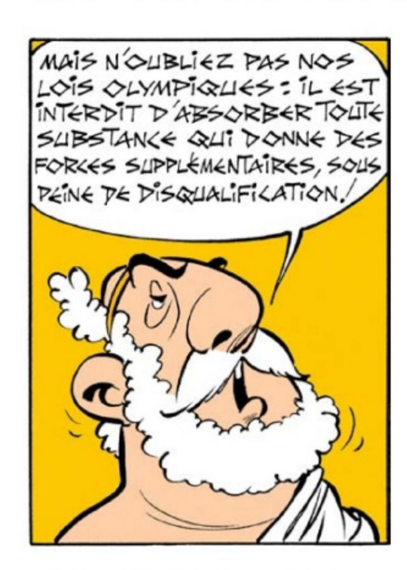
Dans *Astérix le Gaulois* (1961), Panoramix joue un tour aux Romains en faisant pousser leurs cheveux et barbes avec une fausse potion magique... Très populaire chez les hommes, à l'époque, la lotion Petrol Hahn, inventée en 1885, envahit les grandes surfaces au début des années 1960.





AUTOROUTES ET STATIONS-SERVICE

Pour Goscinny et Uderzo, les voies romaines sont des autoroutes. Dans *Le Tour de Gaule d'Astérix* (1965), ils nous offrent un clin d'œil aux stations-service BP, rebaptisées « Bon Foin ». En partant chez les Helvètes, nos Gaulois s'arrêtent dans un « restovoie » (traduire restoroute), puis un « charotel » (traduire motel). Lancé en 1955 par l'Etat français, le réseau autoroutier se développe à partir de 1960 et les premiers restoroutes sont ouverts en 1969. Si les motels, eux, sont américains, le premier ouvert en France date de 1955.



SPORT ET DOPAGE

Le Tour de Gaule d'Astérix (1965) est inspiré du Tour de France cycliste. Les rugbymen auront également remarqué, dans *Astérix chez les Bretons* (1966), le clin d'œil au Tournoi des Cinq Nations. Dans *Astérix aux Jeux olympiques* (1968), la potion magique sert de premier moyen de dopage.

LA BD

Les pères de la BD moderne ne pouvaient manquer d'y faire un clin d'œil dans l'un de leurs albums. Ainsi, dans *Le Combat des chefs* (1966), la fête foraine cache un stand du magazine *Pilotix* côtoyant un animal fabuleux : le Marsupilamix ! Un placement de produit très fair play, *Spirou* étant le concurrent de *Pilote*...





ÉLECTIONS ET VIE POLITIQUE

Satire de la vie politique (et du pouvoir), *Le Combat des chefs* (1966) est l'occasion pour Goscinny de nous apprendre l'origine du ballottage électoral. Dans *Astérix chez les Helvètes* (1970), on reconnaît le siège de l'ONU... car tout le monde y dort.



LA MINI

Il ne s'agit pas de la jupe courte mais des petites voitures citadines si populaires dans les années 1960. Dans *Le Tour de Gaule d'Astérix* (1965), elle est à la mode à Lutèce. La Mini fut lancée en Grande-Bretagne en 1959, sous les noms de Morris Mini, Austin Mini puis Rover Mini.



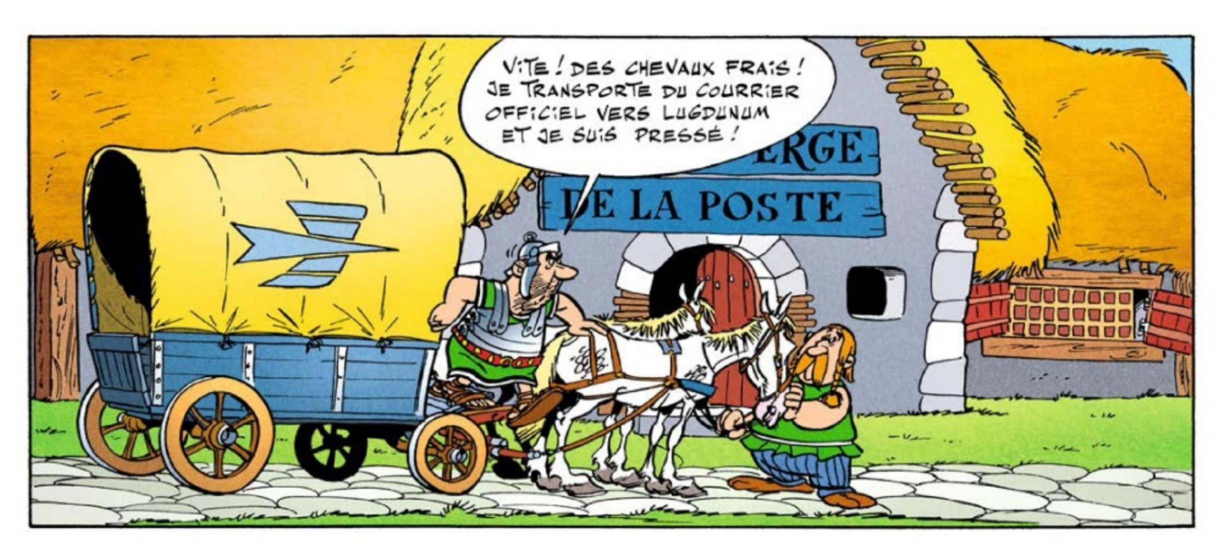
PERSONNALITÉS MÉDIATIQUES

Guy Lux, animateur vedette du *Schmilblic* et d'*Intervilles* apparaît dans *Le Domaine des dieux* (1971) sous le nom de Guilus. Les amateurs de cinéma reconnaîtront également, au fil des albums, Bernard Blier, Lino Ventura, Kirk Douglas et bien d'autres stars des petits et grands écrans. Quant à Jacques Chirac, il obtient un vrai rôle dans *Obélix et compagnie* (1976). Ferri et Conrad reprendront la tradition en caricaturant Vincent Cassel et Johnny dans *Astérix chez les Pictes* (2013).



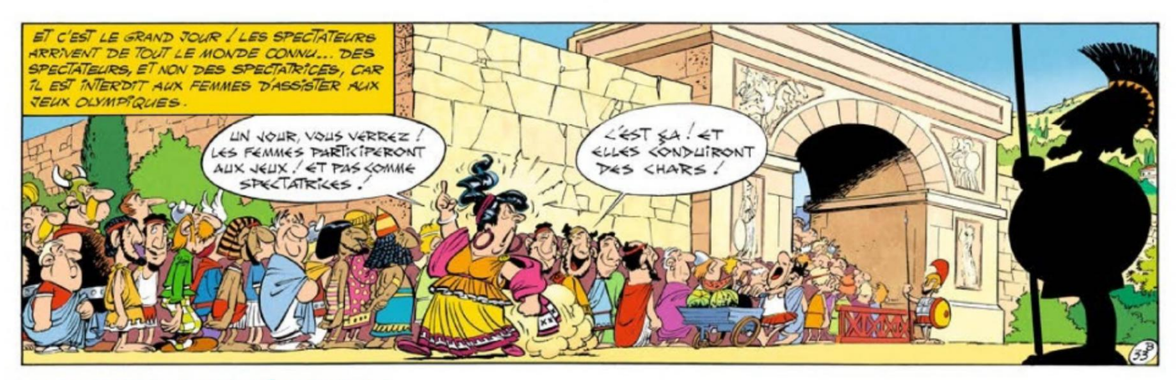
LES PROMOTEURS IMMOBILIERS

Un sujet qui tenait à cœur aux auteurs... *Le Domaine des dieux* (1971) est entièrement consacré à l'immobilier ! Dans *Astérix gladiateur* (1964), nos amis sont invités dans une HLM : Habitation Latine Mélangée. *Le Devin* (1972) est une autre occasion de se moquer de l'architecture des seventies, avec cette vision d'un futur bétonné (en photo, s'il vous plaît – une première dans l'histoire de la BD). Il s'agit du quartier d'affaires de La Défense. Au milieu des tours IBM, EDF, Aquitaine et Europe, la tour Esso, construite en 1963, sera détruite en 1973. Pour l'anecdote, la maison à toit de chaume représentée case précédente est la propre maison d'Uderzo.



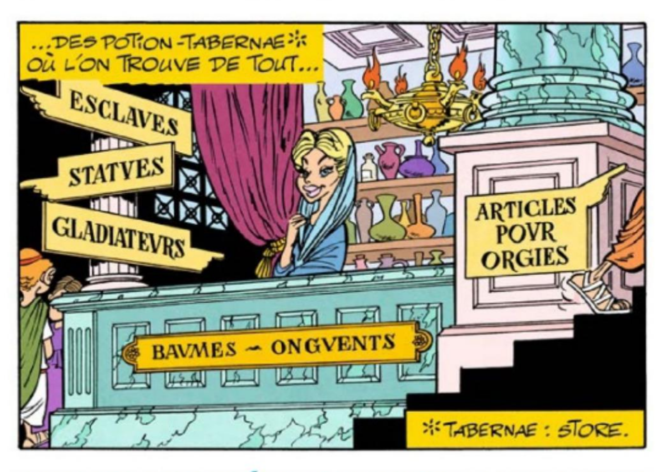
LA POSTE

Pourquoi, dans *Le Tour de Gaule d'Astérix* (1965), Uderzo donne-t-il autant d'importance au logo de La Poste ? Apparu en 1960, il marquait la modernisation du service postal et l'abandon du nom PTT... Il est également question d'un envoi recommandé dans *Astérix et les Normands* (1966).



LA CONDITION FÉMININE

Les Gauloises du petit village ont du caractère, à commencer par Bonemine, l'épouse d'Abraracourcix. Dans *Astérix aux Jeux olympiques* (1968), une femme se révolte car les jeux ne sont pas ouverts aux spectatrices... Dans *Le Devin* (1972), Panoramix donne (enfin) de la potion magique aux femmes du village. Ce qui n'est pas du goût du poissonnier... Rappelons que le mouvement des « égalitaristes » prend de l'importance aux débuts des années 1970. Et le « manifeste des 343 salopes » (pour le droit à l'avortement), qui fit grand bruit à l'époque, date de 1971.



SUPERMARCHÉS ET GRANDS MAGASINS

L'architecte du *Domaine des dieux* (1971) a, bien entendu, prévu un centre commercial. Dans *Astérix en Hispanie* (1969), une idée surgit : un marché où l'on se servira seul... Curieusement, le premier hypermarché Mammouth a ouvert ses portes en 1968, le premier centre commercial français en 1969.





SECRET BANCAIRE

En visite chez les Helvètes, Astérix doit se cacher dans un coffre de banque. Il est le premier Gaulois à ouvrir un compte en suisse...

LE CANAL DE SUEZ ET LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Quand Astérix fait ses adieux à Cléopâtre, il lui suggère de faire appel à un Gaulois pour construire un canal en Egypte. Sa construction effective a commencé en 1859, mais Suez est au cœur d'un enjeu géopolitique à l'époque d'*Astérix et Cléopâtre* (1965). Dans *Astérix chez les Bretons* (1966), Obélix se plaint de la navigation sous la pluie et dans le brouillard. Il rêve d'un tunnel pour se rendre en (Grande-) Bretagne... L'idée remonte au XIXe siècle, mais la construction commencera vingt ans après la publication de l'album. Goscinny et Uderzo, visionnaires ?



LE CLUB MED

Dans *Astérix légionnaire* (1967), un touriste égyptien se retrouve enrôlé par erreur. En découvrant le camp romain, il est persuadé d'être dans un club de vacances, dont le G.O. ne serait autre que César !

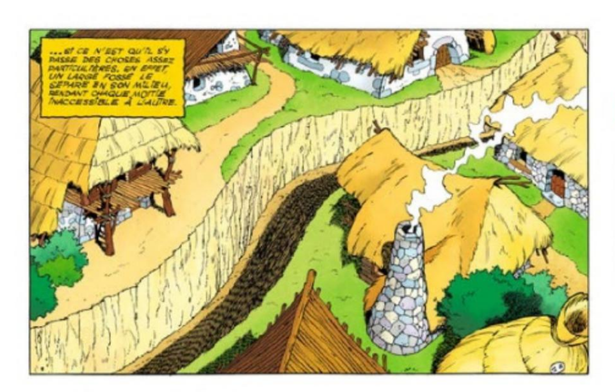
LES REVENDICATIONS SOCIALES ET LES GRÈVES

La construction du Domaine des dieux est prétexte à évoquer les conditions de travail – en l'occurrence des esclaves puis des légionnaires. Le centurion en perd son latin. En 1971, date de la parution de l'album, les luttes sociales battaient leur plein.



MÉTROPOLES ET EMBOUTEILLAGES

En visitant la capitale des Gaules dans *Les Lauriers de César* (1972), Astérix découvre le bruit, la pollution et les bouchons – de chars. Dans le même album, une fois à Rome, Obélix se plaint : « Je n'aime pas les grandes villes, on y dort mal... » Un écho aux mouvements écologistes, si actifs au début des années 1970 ? L'écologie sera directement mentionnée dans *Le Cadeau de César* (1974), dans la bouche... des oiseaux.



LE MUR DE BERLIN

En écrivant – seul – *Le Grand Fossé* (1980), Uderzo s'inspire de l'histoire de Berlin. Un village semblable à celui d'Astérix est séparé en deux. Le chef de la moitié droite s'appelle Ségrégationix. Construit en 1961, le Mur de Berlin tombera en 1989. Certains ont vu dans cette histoire une allégorie de la France, divisée entre gauche et droite. Notons que le clan gauche, mené par le chef Tournedix, a adopté le SMIG.

SANS OUBLIER...

Les 24 Heures du Mans, Manufrance, le tiercé, Ferrari, l'école Berlitz, la moutarde Amora (qui monte au nez), la cure à Vichy, General Electric, le hors-bord, l'autobus à impériale, les croisières, les caravanes, les deux-roues, les « surprises-parties », la lessive, l'auto-stop, les soldes, le vendeur Uniprix, la copropriété, la colocation, le rock'n'roll, le Mac 2, la fondue...

HALL OF FAME.
INTERROGÉ SUR LA QUESTION DES SUPER-HÉROS, LE FAMEUX DESSINATEUR AMÉRICAIN WILL EISNER (LES EISNER AWARDS CONSTITUENT LA PLUS HAUTE DISTINCTION POUR UN AUTEUR DE BD AUX ÉTATS-UNIS) RÉPONDAIT : « MAIS VOUS, EN FRANCE, VOUS AVEZ ASTÉRIX ! » GOSCINNY ET UDERZO FIGURENT D'AILLEURS DANS LE HALL OF FAME DES EISNER AWARDS, À SAN DIEGO.

Les super-Gaulois sont-ils des SUPER-HÉROS ?

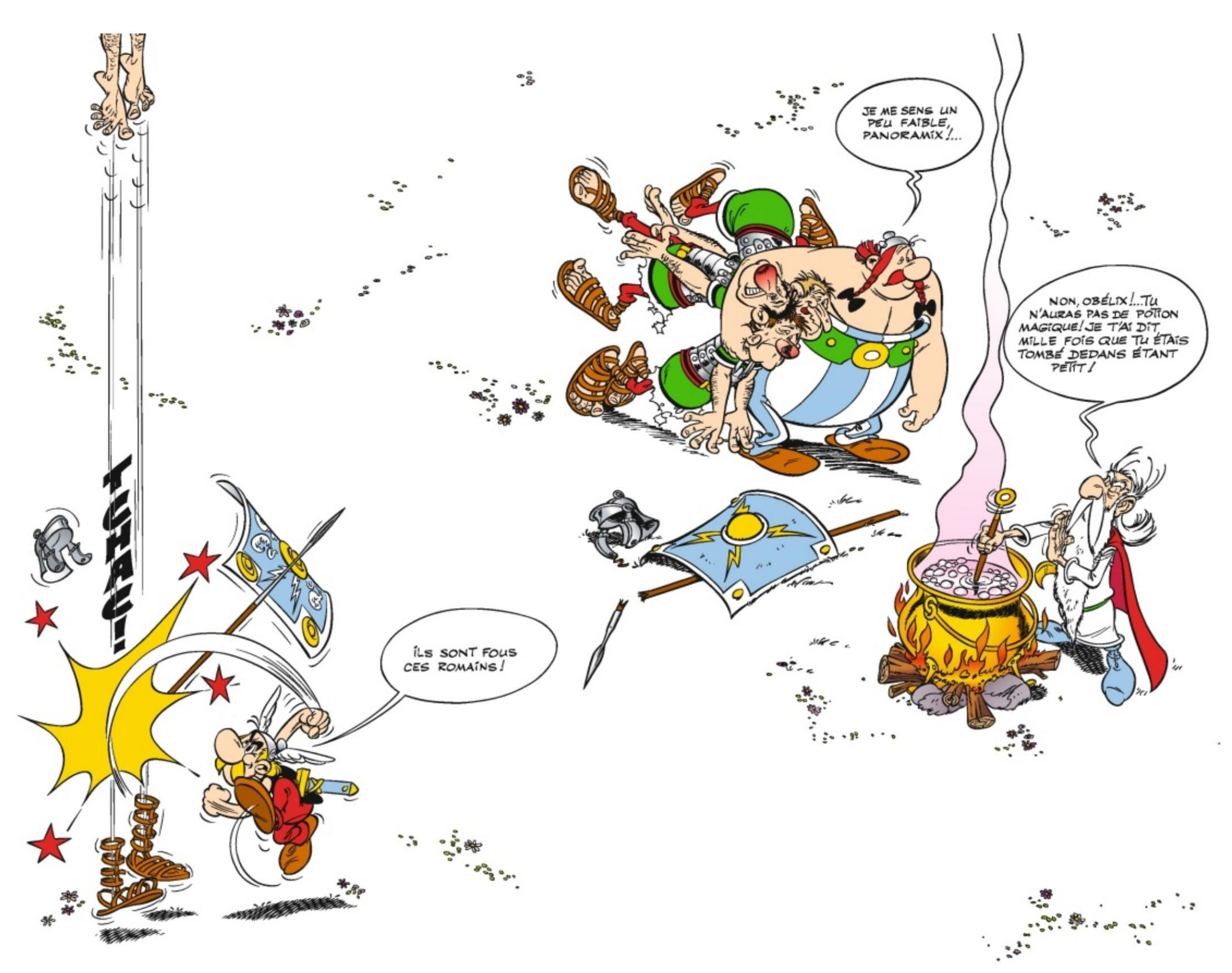
Ils sont forts, rapides, invincibles, combattent le mal, défendent les faibles, ont le coup de poing facile. Des super-héros, Astérix et Obélix ? Ça se discute.

PAR **ÉRIC METTOUT**

Selon l'encyclopédie en ligne Wikipédia, un super-héros doit être doté d'au moins deux des caractéristiques suivantes : des super-pouvoirs, une identité secrète, du super-matériel, un costume *ad hoc*. A l'aune de cette liste, ni Obélix, ni Astérix ne seraient admis dans le club très fermé des 4 Fantastiques, Lanterne Verte, Judge Dredd et autres hommes super, araignées ou chauves-souris. Obélix qui, comme chacun sait, est tombé dans la marmite quand il était petit, pourrait certes se prévaloir d'une communauté de destin avec Spider-Man, devenu super-fort et super-collant après qu'il a été mordu par une veuve noire radioactive. Mais il porte son nom de baptême gaulois, ses menhirs lui servent avant tout à draguer les jolies Lutéciennes, et si ses braies bleu et blanc feraient sans doute leur petit effet dans les rues de Quimper en 2017, elles étaient, semble-t-il, bien communes au temps de Jules César – enfin, le temps de Jules César imaginé par Goscinny et Uderzo. Quant à Astérix, comme l'en accusait le philosophe Michel Serres en 2011 dans une chronique explosive sur France Info[1], il doit son punch surnaturel à une substance douteuse, ce qui n'est ni sport, ni conforme à la très stricte charte des éditions Marvel. Imagine-t-on Batman avaler une gorgée de potion magique à sa gourde avant d'aller réduire en petit bois un essaim de *bad boys* à Gotham ?

Cela posé, dans ce domaine comme dans celui des fromages qui puent, on n'est pas obligé d'obtempérer aux injonctions de l'ami américain, dont on sait qu'il défend avant tout ses intérêts et ceux de ses concitoyens, super-héros compris. Et Astérix et Obélix ont des arguments à faire valoir. Ils sont globalement du bon côté de la force, opposés à des ennemis récurrents, encombrants et brutaux – Jules César est plus urbain que le Joker, mais il fait manger ses ennemis par les lions. Ils combattent l'injustice et les pirates sur les cinq continents, sans distinction de religion ou de race. Ils répondent instantanément à l'appel de la veuve et de l'orphelin, de la fiancée éplorée comme du garnement pris en otage. Obélix se pose des questions existentielles, qui peuvent même nuire à son efficacité, sur l'avenir commercial du menhir ou la raréfaction des sangliers. Astérix et Obélix sont définitivement célibataires, même s'ils tombent parfois amoureux de jeunes femmes inaccessibles. Ils ont une

ASTÉRIX ET OBÉLIX ONT DES ARGUMENTS À FAIRE VALOIR. ILS SONT GLOBALEMENT DU BON CÔTÉ DE LA FORCE, OPPOSÉS À DES ENNEMIS RÉCURRENTS, ENCOMBRANTS ET BRUTAUX.



libido mais pas de vie sexuelle. Ils ont combattu des forces obscures amassées aux frontières de l'Empire, sauvant temporairement l'Europe de la barbarie et du chaos. Ils réfléchissent avec leur tête et pas seulement avec leurs muscles – Astérix, surtout. Ils sont insensibles à la séduction de l'argent, un peu moins à celle de la brochette géante. Ils portent loin les vertus de la civilisation gauloise, jusqu'en Amérique précolombienne, en Corse ou... chez les cousins bretons. Quel super-héros ne serait pas fier d'avoir fait découvrir le thé aux Anglais?

Bref, super-héros ou pas, il y a débat.

PLUS SUPERDUPONT QUE SUPERMAN

Débat repris au vol par l'animateur de France Inter Frédérick Sigrist. En juillet 2017, il posait la question dans son émission *Blockbuster,* et y apportait lui-même une première réponse : en France, estimait-il dans son propos liminaire, « on n'a pas le culte du super-héros mais du super-défaut ». Autrement dit, on ne veut pas de « héros musclés et bien-pensants, [mais] râleurs, de mauvaise foi, égoïstes, avares, voire stupides ». L'un de ses invités, l'humoriste et tintinophile Albert Algoud, lui apportait son soutien, rappelant que les héros français, contrairement aux américains, ont cette qualité qui fait la différence : « Ils ne se prennent pas au sérieux. »

Autre argument, plus technique mais d'autant plus pertinent, avancé par l'universitaire Nicolas Rouvière, spécialiste de littérature pour enfants et d'*Astérix*[2] : « La potion magique est le contraire d'une arme de toute-puissance : on y accède uniquement si l'on a fait le deuil de cette toute-puissance. » Or, on sait bien que si les relations des super-héros avec leurs super-pouvoirs sont parfois tourmentées, ils n'en remettraient jamais en cause la légitimité. Et que, à l'exception des Watchmen d'Alan Moore ou du Batman torturé de Frank Miller, ils ne sont pas disposés à y renoncer. Si on est très, très forts, c'est pour faire le bien, notre force, c'est notre droit et notre destin.

Louis Clichy et Alexandre Astier, les réalisateurs de l'une des deux meilleures adaptations cinématographiques d'*Astérix, Le Domaine des dieux*, sorti en 2014, se prenaient-ils au sérieux quand ils ont dessiné l'affiche de leur « film avec des super-héros »? Porté par Astérix, comme fendant l'air, le bras tendu, l'œil fixé sur un objectif lointain et sans doute romain, Obélix y a des faux airs de Superman. Mais surtout, bon sang mais c'est bien sûr!, il nous rappelle que, même regard farouche, même petit bidon sexy, même moustache arrogante, la France compte dans ses rangs un autre preux défenseur de la grandeur nationale, Superdupont, fruit des amours coupables d'un autre couple de génies avec la participation de Lob : Gotlib et Alexis. Contre les Américains, Astérix et Obélix ne sont pas seuls, Goscinny et Uderzo non plus. ■

---

1. Michel Serres y accusait en substance Astérix de frôler le nazisme et d'encourager le dopage et l'usage de la violence. Il a par la suite admis qu'il y était allé un peu fort. **2.** Il est l'auteur de *Astérix ou les lumières de la civilisation*, Puf, 2006, *Astérix ou la parodie des identités*, Flammarion, 2008, et *Le Complexe d'Obélix*, Puf, 2014.

Leur héros préféré...

Ecrivains, comédiens, cinéastes... Ils témoignent.

PROPOS RECUEILLIS PAR **DELPHINE PERAS**



AFP PHOTO/THOMAS SAMSON

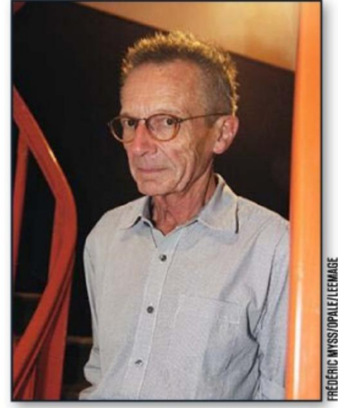
ZEP, AUTEUR DE BD

« *Astérix* est une bande dessinée qui m'accompagne depuis toujours. Comme tout le monde, je trouve qu'Obélix est le personnage le plus sympa. Mais celui qui m'a vraiment marqué reste Petisuix, dans *Astérix chez les Helvètes,* le tenancier d'une auberge au bord du lac Léman. Forcément : pour la première fois, un album de la série se déroulait chez moi, en Suisse, à Genève, qui plus est. J'ai beaucoup aimé cette satire du secret bancaire. Et Petisuix incarne très bien la mentalité de mon pays, un rapport à la propreté mis à mal par les Gaulois. Il m'a aidé à comprendre cette obsession de tout nettoyer. Du reste, cet album est très beau graphiquement, avec un mélange de dessins humoristiques et de paysages plus réalistes, des montagnes qui donnent une espèce de gravité à cette aventure. En tant que lecteur suisse, je me suis beaucoup attaché à Petisuix. »

VIENT DE PARAÎTRE : *Titeuf,* tome 15, *A fond le slip !*, Glénat.



Petisuix
Il est le propriétaire de l'Auberge du Lac, sur les rives du Lacus Lemanus, dans « Astérix chez les Helvètes ». Il est ponctuel et propre... comme tous les Suisses.



FRÉDÉRIC MYSS/OPALE/LEEMAGE

PATRICE LECONTE,

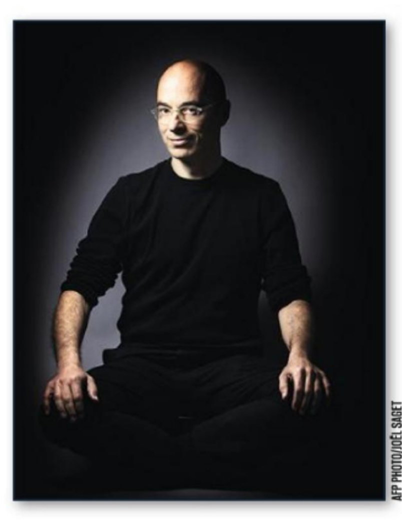
CINÉASTE, ÉCRIVAIN

« Je connais bien *Astérix*, que je lisais quand je travaillais à *Pilote* ("Mâtin, quel journal!"), et parce que je fréquentais chaque semaine René Goscinny. Et puis le temps a filé, les albums ont continué à paraître, des albums que, hélas, je ne lisais plus. Parce que l'envie m'était passée. Bêtement. Alors que je suis sûr que j'y prendrais aujourd'hui le même plaisir. Il faudrait que je m'y replonge. Ne serait-ce que pour vérifier si Falbala est toujours aussi affriolante, cette Falbala que Claude Zidi, quand il a tourné son film, a eu la bonne idée de confier à Lætitia Casta, qui était la plus Falbala de toutes les Falbala. Cela dit, Idéfix, il est pas mal non plus. Mais bon, ça n'est qu'un chien. »

RÉCEMMENT PARU :
Louis et l'Ubiq, Arthaud.

FALBALA.
ELLE APPARAÎT DANS « ASTÉRIX LÉGIONNAIRE » COMME LA FIANCÉE DE TRAGICOMIX. NUL NE PEUT RÉSISTER À SON CHARME, INSPIRÉ, PARAÎT-IL, DE CELUI DE BRIGITTE BARDOT. MAIS CERTAINS DEVINS PENSENT QUE C'EST ADA, L'ÉPOUSE D'UDERZO, LE MODÈLE...




AFP PHOTO/JOËL SAGET

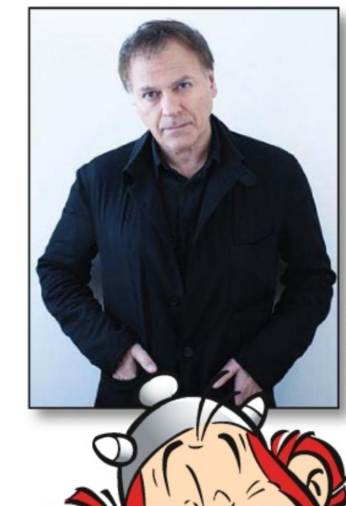
BERNARD WERBER, ROMANCIER

« J'aime particulièrement Panoramix car je suis fasciné par les druides. Dans mon nouveau roman, *Depuis l'au-delà*, je consacre une large partie à leur culte, leurs mœurs. La serpe, la barbe blanche, la sagesse, ça me parle. Pour avoir étudié le sujet, je peux dire qu'*Astérix* est très documenté en la matière : on y trouve beaucoup d'informations tout à fait correctes sur la Rome antique et sur les peuples celtes. Panoramix incarne bien le système des druides, plus tolérant que le monothéisme chrétien imposé par les Romains. Ils vénéraient les arbres sacrés, avaient une connaissance approfondie des herbes pour soigner et occupaient plusieurs fonctions : juges, médecins, astrologues, conseillers politiques. Panoramix est le sage qui donne de bons conseils et ce n'est pas lui qui va à la guerre. Il ne tue pas mais réfléchit, cherche des solutions et, bien sûr, détient seul la formule de la potion magique, ce qui lui confère un immense pouvoir, dont il n'abuse pas pour autant. S'il fallait opposer les pro-Astérix aux pro-Tintin, je ferais résolument partie des premiers, pour avoir été un grand lecteur de *Pilote*. Je trouve Astérix plus humble et plus humain que Tintin, trop lisse et désincarné, à mon goût. Et Obélix me semble plus drôle que le capitaine Haddock. »

VIENT DE PARAÎTRE : *Depuis l'au-delà*, Albin Michel.

SACRÉS DRUIDES. LE VÉNÉRABLE PANORAMIX EST LE SEUL DÉTENTEUR DE LA RECETTE DE LA POTION MAGIQUE. TOUS CEUX QUI ONT ESSAYÉ D'EN PERCER LE SECRET EN ONT VU DE TOUTES LES COULEURS.


PATRICK KOVARIK/AFP PHOTO


WITI DE TERA/OPALE/LEEMAGE

ENKI BILAL, RÉALISATEUR, DESSINATEUR, SCÉNARISTE DE BD

« J'ai une vraie tendresse pour Idéfix, c'est le premier personnage qui me vient à l'esprit alors que je n'ai pas relu d'*Astérix* depuis longtemps. Ce petit chien est non seulement attachant mais aussi en décalage. Il s'accorde bien avec cette masse qu'est Obélix, dans leur opposition physique comme dans leur complicité. Idéfix a aussi quelque chose d'humain, une fonction humaine, comme un révélateur, et c'est là tout le génie de Goscinny, tout l'art graphique d'Uderzo. »

ALBUM À PARAÎTRE EN NOVEMBRE : *Bug*, Casterman.

FRANÇOIS BERLÉAND, COMÉDIEN

« Obélix reste de loin mon personnage préféré, parce qu'il est gros, parce qu'il est tombé dans la marmite de potion magique quand il était petit : sa façon de demander à Panoramix, qui la prépare, "Est-ce que je peux en avoir ?", est un *running gag* qui me réjouit à chaque fois. Obélix est bêta mais gentil. J'adorerais être fort comme lui. Astérix, lui, est l'archétype du Français râleur, vif, rusé, à la façon de Louis de Funès. Obélix est plus proche d'un Bourvil. »

À L'AFFICHE DE *Ramsès II*, aux Bouffes Parisiens, Paris 2e.

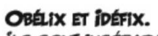

AFP PHOTO/JOËL SAGET

MARC LEVY, ROMANCIER

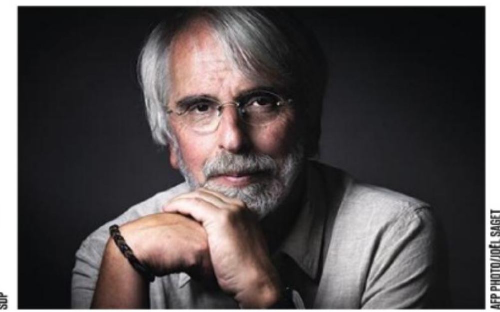
« Ma préférence va définitivement à Obélix, pour sa bonhomie. Quand j'étais jeune, je l'adorais déjà car il y a en lui une part d'enfance formidable. Il est tombé dans la marmite quand il était petit, et à ce titre n'a plus le droit de boire à nouveau de la potion magique : ça parle à tous les mômes ! Obélix est un monument de force et il reste merveilleusement enfantin, touchant. Il boude comme un enfant, c'est un gamin dans un corps d'adulte. Cet homme très brutal n'est jamais une brute. Il y a quelque chose de très beau chez lui. Et aussi un mélange de drôlerie, d'humour, de tendresse. Pour tout dire, je le trouve assez jouissif. »

DERNIER LIVRE PARU : *La Dernière des Stanfield*, Robert Laffont.




Obélix et Idéfix.
Ils sont inséparables depuis « Le Tour de Gaule d'Astérix ». Ils ont un point commun : ils sont gourmands.


SDP


AFP PHOTO/JOËL SAGET

LEÏLA KADDOUR, JOURNALISTE

« J'hésite entre Obélix et Assurancetourix, mais ce dernier a vraiment ma préférence : c'est la victime expiatoire dans toute sa splendeur, nécessaire au village gaulois. Assurancetourix fait en sorte, à son insu, que cette petite communauté aille bien, au sens où il suscite une opposition nécessaire. On ne l'accepte au banquet que lorsqu'une vraie discorde survient, qui le dépasse. De fait, il n'est pas qu'une victime, car il parle à ses compatriotes, est intégré parmi eux, mais surtout parce qu'il garantit une forme d'entente dans la mesure où tous s'accordent sur un point : Assurancetourix chante faux ! Il représente un point de repère important dans la sociologie du village. Il incarne aussi le symbole d'une culture martyrisée, l'art lyrique, en l'occurrence, et c'est une mise en abyme intéressante de la part des auteurs quand on sait que leur art, dit le neuvième, a longtemps été considéré comme mineur. J'y vois un clin d'œil. Née à Angoulême, je suis tombée naturellement dans la potion magique de la BD, et pourtant j'ai découvert *Astérix* sur le tard car cette série me semblait un peu vieillotte. Disons que j'ai fait le chemin à l'envers... »

Leïla Kaddour présente le 13 h du week-end sur France 2.

PHILIPPE DELERM, ÉCRIVAIN

« A l'âge de 13-14 ans, j'étais un lecteur assidu de *Pilote*, précisément sous-titré "Le journal d'Astérix", et j'avais énormément de sympathie pour Assurancetourix. Ou plutôt une empathie d'enfant, car il me faisait pitié à être constamment réduit au silence simplement parce qu'il chantait faux. Parfois, c'était même un peu pénible... Je garde un souvenir très précis de la scène finale à chaque album, où l'on voit tout le village festoyer autour du banquet illuminé, et Assurancetourix dans un coin, à l'ombre – cette ombre bleutée. Le contraste est fort entre les points d'exclamation évoquant le brouhaha de la fête et Assurancetourix bâillonné. Ça me faisait mal au cœur, j'y voyais une touche de mélancolie dans l'ambiance trop univoque du banquet. En revanche, je ne me reconnais pas trop dans Astérix, ni dans Obélix, même si moi aussi je suis grand – mais pas gros. Je ne relis jamais *Astérix*, contrairement aux albums de *Tintin*, ne serait-ce que pour la première page, la poésie de cette première page. *Astérix*, c'était une lecture de jeunesse. On était fiers de comprendre les allusions à la langue latine, les blagues. Il y avait tout un *background* culturel à saisir. Ça nous faisait rire, mais pas que... »

DERNIER LIVRE PARU : *Journal d'un homme heureux*, Seuil.



ASSURANCETOURIX. Druide « en second », il assiste Panoramix dans l'enseignement et le remplace au conseil du village. Mais c'est surtout dans sa fonction de barde qu'il est connu et opprimé par tous les habitants du village.



AFP PHOTO/JOËL SAGET



FRANCESCA MANTOVANI/ÉDITIONS GALLIMARD

OCATARINETABELLA-TCHITCHIX EST UN CHEF DE CLAN APPARU DANS « ASTÉRIX EN CORSE ». SON NOM EST INSPIRÉ D'UNE CHANSON DE TINO ROSSI, « Ô CATARINETTA BELLA, TCHI-TCHI ».

JUL, AUTEUR DE BD

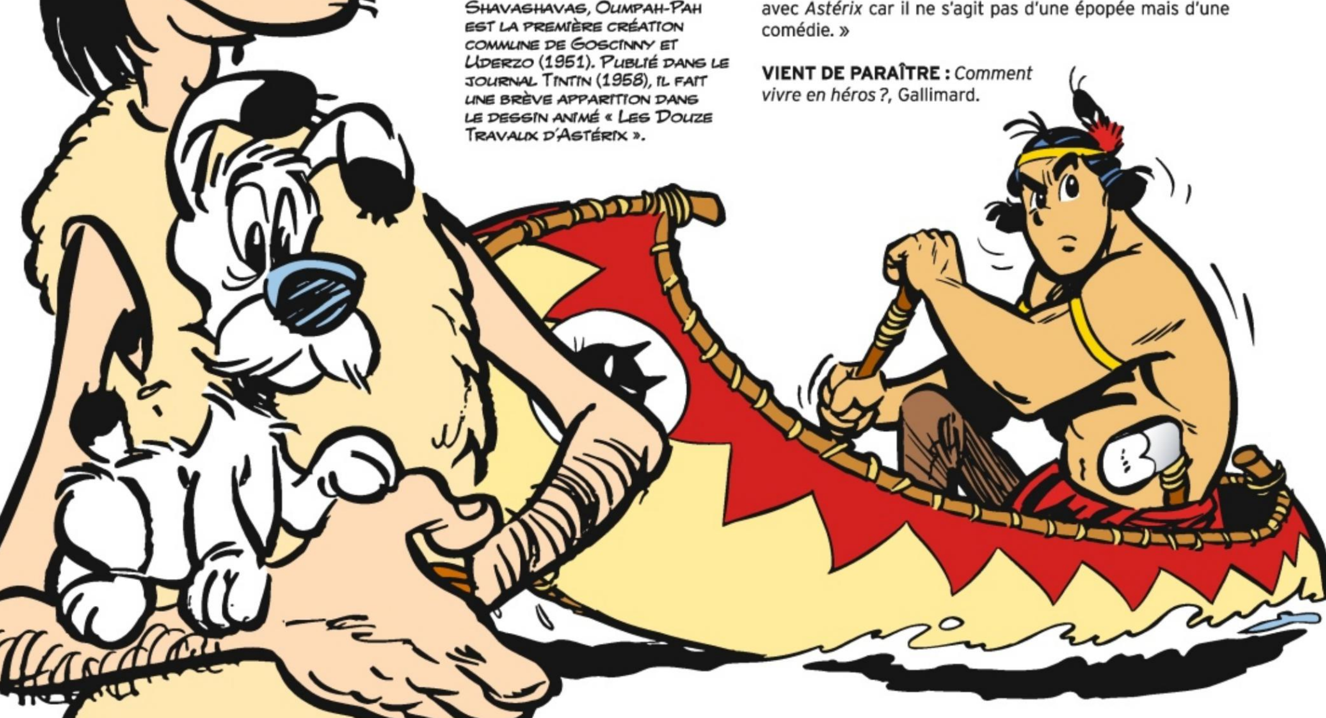
« J'ai été marqué par le personnage d'Ocatarinetabellatchitchix, dans *Astérix en Corse* : ce type répète qu'il meurt de joie et qu'il n'a jamais été aussi heureux, tout en faisant constamment la gueule. C'est un oxymore vivant ! L'oxymore corse, en somme... Il m'a beaucoup plu, je l'ai trouvé vraiment marrant car il est très statique alors que ses compatriotes sont exubérants. Comme s'il avait un caractère de menhir. J'ai lu cet album assez jeune et comme chaque fois qu'on essaie de comprendre les blagues dans *Astérix*, j'étais largué car je ne comprenais pas son nom : je ne connaissais pas cette chanson à laquelle Ocatarinetabellatchitchix fait allusion, déjà périmée à mon époque. C'est bien plus tard, après avoir acquis un peu de culture générale, que j'ai fait le lien ! En fait, ce personnage a incarné la Corse pour moi pendant près de trente ans, parce que je n'y étais jamais allé. L'unique vision que j'avais de l'île se résumait à Ocatarinetabellatchitchix... »

DERNIER ALBUM PARU : *Lucky Luke. La Terre promise*, avec Achdé, d'après Morris, Dargaud.

FABRICE HUMBERT, ROMANCIER

« En fait, c'est définitivement Goscinny que je préfère. Car très franchement, je ne trouve pas qu'il y ait de personnages remarquables en soi dans *Astérix*, mais plutôt un ton, un univers particulier. Un état d'esprit bon enfant qui fait que même les méchants sont gentils, que tout est souriant. Derrière une prétendue oppression romaine, tout le monde est bien brave. Cette atmosphère typique des années 1960 n'a pas été évidente à restituer après Goscinny. Cependant, je trouve que le travail de Jean-Yves Ferri, dans les derniers albums, est très intéressant : on sent bien qu'il suit une espèce de cahier des charges, qu'il est soucieux de respecter les codes. J'y vois un effort d'imitation assez convaincant. C'est moins évident, justement, de renouer avec le ton de Goscinny qu'avec les personnages, plutôt faciles à mettre en scène. Pendant des années j'ai été nostalgique de cet esprit d'enfance que je trouve très fort chez lui. Son histoire personnelle m'intéresse aussi. Les personnages d'*Astérix*, je les aime bien tous, mais je préfère les aventures, les parodies dans leur globalité, à commencer par *Astérix chez les Bretons*, un de mes albums préférés. En réalité, mon personnage de prédilection est Oumpah-Pah, le premier du tandem Goscinny-Uderzo, très réussi. Je n'ai jamais compris pourquoi *Astérix* était devenu une bande dessinée universelle et pas *Oumpah-Pah le Peau-Rouge*... Malgré la guerre avec les Romains et la potion magique, qui pourraient faire penser à des super-héros, on n'est pas dans l'héroïsme avec *Astérix* car il ne s'agit pas d'une épopée mais d'une comédie. »

VIENT DE PARAÎTRE : *Comment vivre en héros ?*, Gallimard.



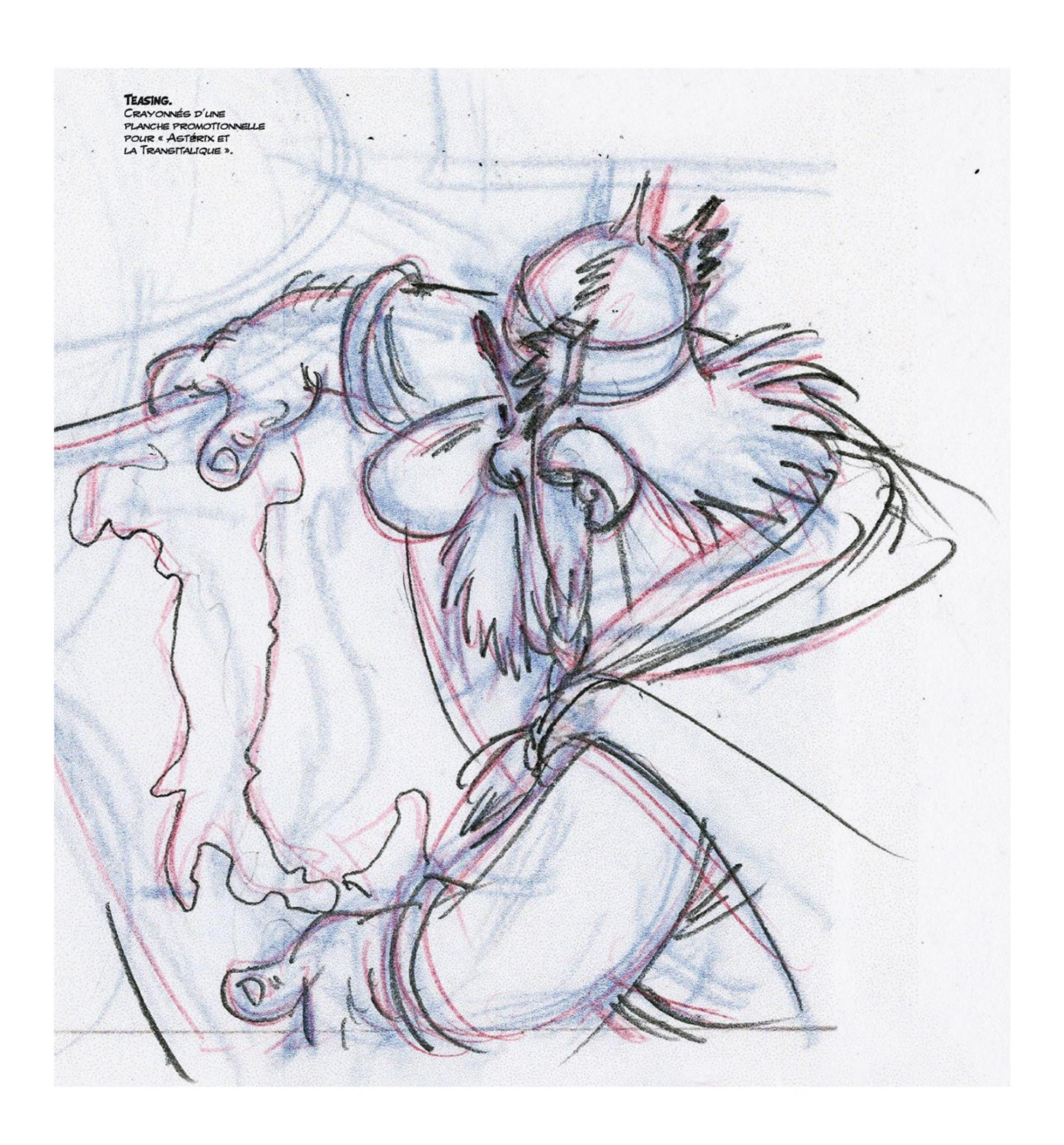
OUMPAH-PAH. INDIEN DE LA TRIBU DES SHAVASHAVAS, OUMPAH-PAH EST LA PREMIÈRE CRÉATION COMMUNE DE GOSCINNY ET UDERZO (1951). PUBLIÉ DANS LE JOURNAL TINTIN (1958), IL FAIT UNE BRÈVE APPARITION DANS LE DESSIN ANIMÉ « LES DOUZE TRAVAUX D'ASTÉRIX ».



Le tour d'Italie

Il fallait un sacré culot pour oser succéder à Goscinny et Uderzo. Didier Conrad et Jean-Yves Ferri l'ont fait. Le premier, dessinateur virtuose issu de la lignée de Franquin, a repris la série quasiment au vol (il a eu six mois pour dessiner *Astérix chez les Pictes*) ; le second, choisi par Uderzo à cause de sa bande dessinée *De Gaulle à la plage**, n'a pas eu trop de mal à retrouver l'esprit enjoué des créateurs. Ils en sont à leur troisième album et se sentent de plus en plus à l'aise dans l'univers du Gaulois, au point de franchir le Rubicon et de se rendre dans le pays des Romains, la péninsule italienne ! En avant-première, la rédaction de *L'Express* a pu accéder aux documents préparatoires de cette nouvelle aventure, hommage avoué à Albert Uderzo, non seulement parce que la destination est son pays d'origine, mais aussi parce que le sujet de l'intrigue, une course entre bolides, est une des passions du dessinateur d'*Astérix*, grand amateur d'automobiles. **D.P.**

* Dargaud, 2007.



Teasing.
Crayonnés d'une planche promotionnelle pour « Astérix et la Transitalique ».

Astérix et la TRANSITALIQUE

INÉDITS ET MAKING-OF

Pour ce 37e album du petit Gaulois, Didier Conrad et Jean-Yves Ferri ont appliqué une méthode bien huilée. Plongée, étape par étape, dans les coulisses de la création de cette aventure, commentée par ses deux auteurs.

PAR **JÉRÔME DUPUIS**

Mine de rien, voilà que paraît déjà le troisième album d'*Astérix* signé du tandem Conrad-Ferri. Eux qui ne se connaissaient pas avant de reprendre le petit Gaulois ont désormais une méthode de travail bien rodée. Particularité : l'un, le dessinateur Didier Conrad, habite du côté d'Austin, au Texas, et l'autre, le scénariste, Jean-Yves Ferri, près de Foix, en Ariège. Heureusement que Skype a remplacé le marbre gravé des Romains... « Poursuivre *Astérix* après Goscinny et Uderzo n'est pas une tâche simple, mais au troisième album, on est moins écrasé par le côté "mission impossible", confie Jean-Yves Ferri. On se concentre vraiment sur l'album lui-même. Mais on est bien conscients qu'une troisième ère d'*Astérix*, après la période Goscinny-Uderzo puis Uderzo solo, ne se construit pas en deux ou trois albums. Certes, tous les éléments – personnages, décors, etc. – préexistent, mais il faut tenter d'assembler tout cela d'une manière nouvelle. Notre travail s'apparente presque à un rôle de conteur, tant Astérix et Obélix sont devenus des figures quasi folkloriques. Cette fois-ci, nous avons plutôt joué sur l'action. »

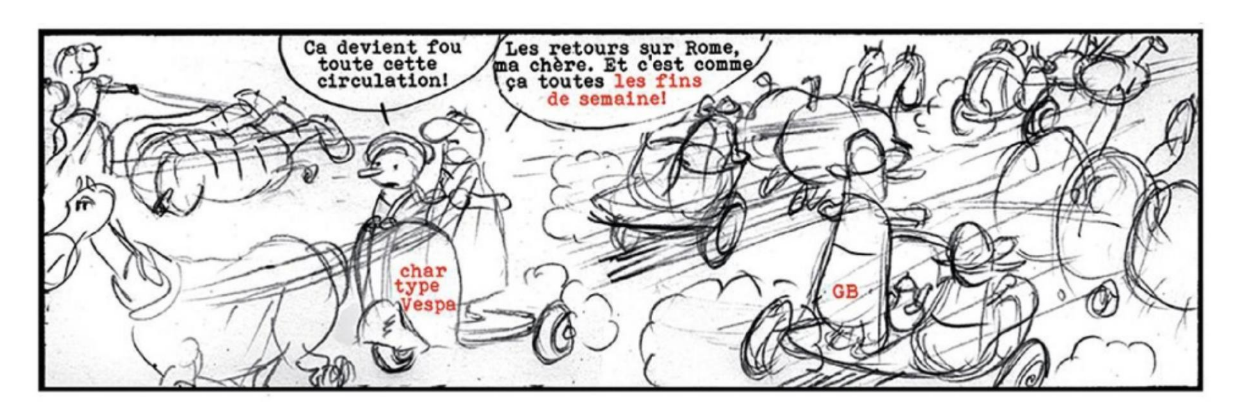
Il arrive tout de même aux deux compères de se croiser physiquement. C'est d'ailleurs ainsi qu'est né le nouvel album, *Astérix et la Transitalique*. « Pendant le mois qu'a duré la promotion du précédent album, *Le Papyrus de César*, nous avons discuté de différents sujets possibles, raconte Didier Conrad. Notre passage au Festival de la bande dessinée de Lucca nous a donné l'idée de situer la nouvelle aventure en Italie. La difficulté était de trouver un sujet qui permette de montrer une grande partie du pays, sans retomber sur une trame déjà utilisée dans la série. Jean-Yves est parti sur différentes pistes, dont une course de chars traversant l'Italie. Cela m'a immédiatement plu. » Une course qui va emmener, des Alpes au Vésuve, des concurrents de l'époque – Romains, Etrusques, Goths et, *of course*, Gaulois. L'occasion, évidemment, pour ce 37e album de la série, de jouer sur les stéréotypes propres à chaque peuple.

« Avec Didier, nous communiquons à chaque étape, poursuit Jean-Yves Ferri. Il lui arrive de proposer des modifications de mise en scène. » Confirmation du dessinateur : « Jean-Yves pensait faire démarrer la course à Lugdunum (Lyon). J'ai suggéré Monza, pour que toute la place soit donnée à l'Italie, qu'il aurait été, sinon, difficile de couvrir en un seul album. » Suggestion retenue. A ce stade, Céleste Surugue, le directeur général des Editions Albert-René, filiale d'Hachette, éditrice d'*Astérix*, est aussi consulté. « Il est notre premier lecteur et il peut faire ses propres remarques, qui sont même parfois bien accueillies. Pour autant, tout cela doit se faire dans une certaine décontraction : un album de bande dessinée ne doit pas être le résultat d'un bureau d'études », précise le scénariste.

Et puis, bien sûr, il y a Albert Uderzo. Rien ne peut se faire sans l'imprimatur du cocréateur de la série. « Il nous a donné son feu vert pour cet album et nous a encouragés. Aucune pression de sa part, mais des mots d'encouragement sympathiques », se réjouit Jean-Yves Ferri. Et pour le dessin? S'il avait demandé quelques très légères modifications à Didier Conrad pour *Astérix chez les Pictes*, le premier album de la reprise, Uderzo n'a cette fois-ci suggéré aucun changement. Preuve que le tandem Conrad-Ferri a trouvé son rythme de croisière. Les deux « repreneurs » se sont même permis un petit clin d'œil respectueux au dessinateur historique d'*Astérix* : au détour d'une case, on peut apercevoir une borne indiquant le village d'Oderzo, en Vénétie, berceau de la famille Uderzo...



Cette carte, un peu fantaisiste pour qui connaît la géographie de la Botte italienne, a été utilisée pour la conférence de presse du lancement d'« Astérix et la Transitalique ».

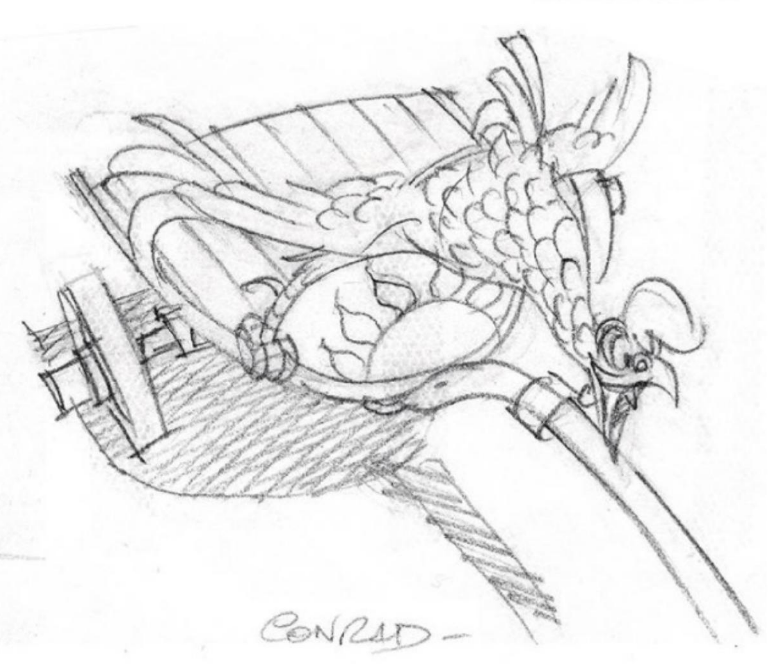




Story-board

JEAN-YVES FERRI : « Contrairement à Goscinny, je ne présente pas mon scénario sous forme dactylographiée, avec la description d'un côté et les dialogues de l'autre. Je fais d'abord un *pitch* succinct, puis j'écris l'histoire développée, puis l'histoire découpée sommairement et, enfin, le story-board, avec les cases tracées, les personnages silhouettés, la mise en scène calée et les dialogues dans les bulles. C'est ce story-board que je livre en chapitres à Didier et qu'il va transposer en style « astérixien ». Comme je suis aussi dessinateur, j'ai besoin de ce story-board, car, pour moi, l'album doit fonctionner visuellement. En imaginant un gag, je le "vois". Là, d'ailleurs, commence la difficulté, car l'alphabet visuel utilisé au final n'est pas le mien... »

DIDIER CONRAD : « Jean-Yves vient du dessin et les story-boards l'aident à voir si ses gags fonctionnent et sont dans l'esprit de Goscinny. C'est une forme qui a l'avantage de permettre de comprendre facilement les intentions de son scénario. Dans le cas d'*Astérix chez les Pictes*, où j'avais des délais impossibles, cela m'a bien aidé. Maintenant que j'ai en grande partie assimilé le style d'*Astérix*, ça ne fait plus de différence, je fais la mise en scène qui me semble la plus adaptée. »



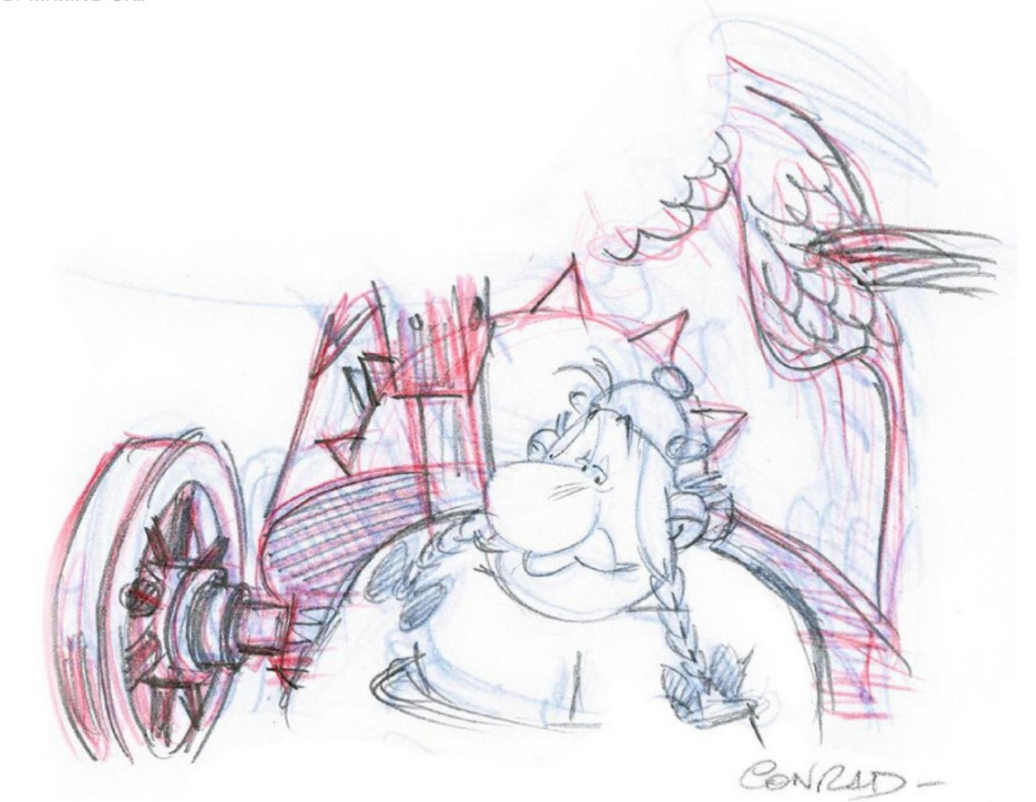
Crayonnés chars

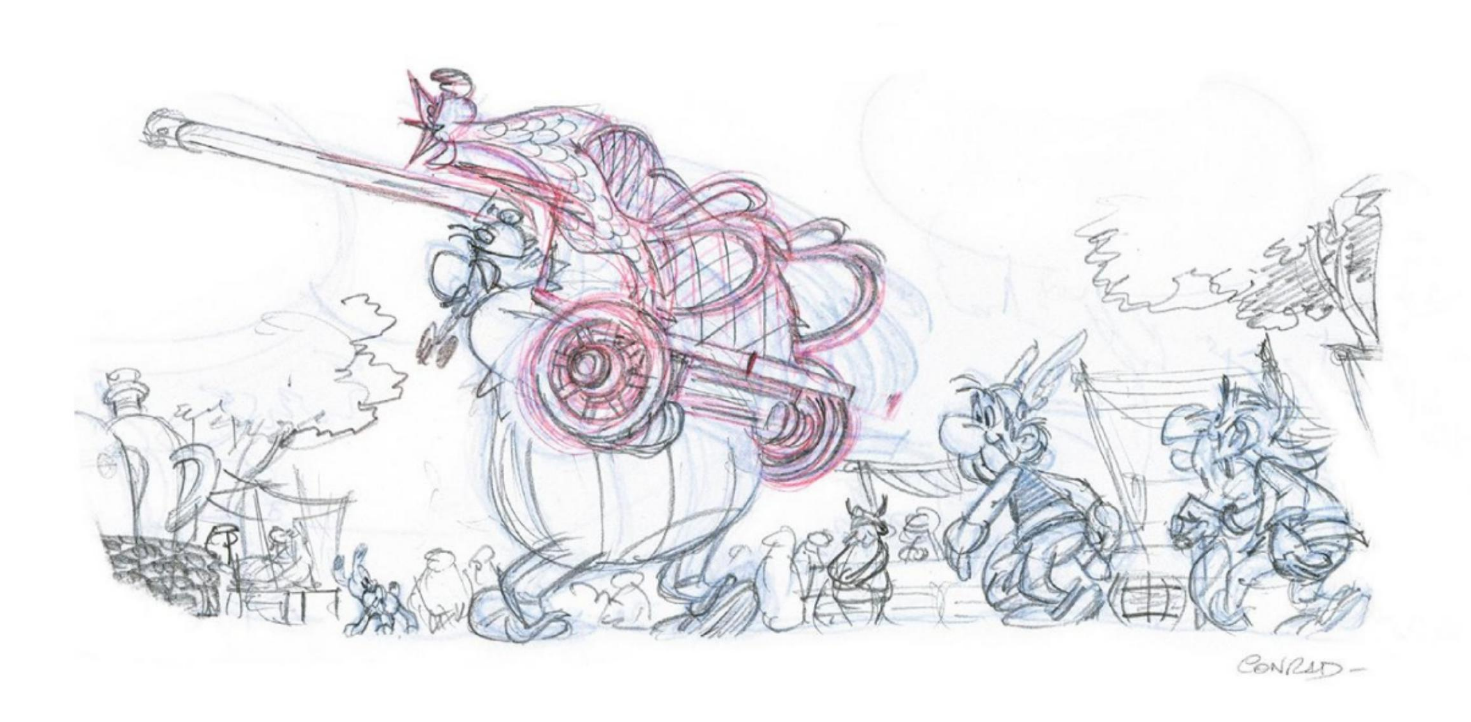
DIDIER CONRAD : « L'idée de base de Jean-Yves, pour les chars, était de faire des caricatures d'automobiles bien connues (Mercedes, Ferrari, etc.). Graphiquement, le résultat ressemblait trop à des autos-tamponneuses de fête foraine. De plus, nous avons choisi des concurrents venant de certaines parties de l'Empire romain n'ayant pas de production automobile. Cela nous a finalement conduits à opter pour des chars avec des designs animaliers, en choisissant des emblèmes associés naturellement à la culture ou à l'histoire de chaque pays. L'aigle était bien évidemment réservé à Rome. Le char gaulois a été affublé d'un coq rieur, le char goth d'un loup, le char lusitanien d'un poisson, etc. »

Esquisses

DIDIER CONRAD : « Pour moi, la première étape consiste en une mise en page générale par deux pages paraissant face à face, pour éviter les déséquilibres visuels. Je réalise cela au format de parution, pour bien préparer le travail. Ensuite, je fais des esquisses préparatoires pour tous les éléments nouveaux (personnages, costumes, décors) ou pour tout ce qui doit être très précis, comme les jeux d'expressions ou d'attitudes s'enchaînant sur plusieurs vignettes. »

JEAN-YVES FERRI : « A chaque étape, nous communiquons : recherche de personnages, roughs, crayonnés. »

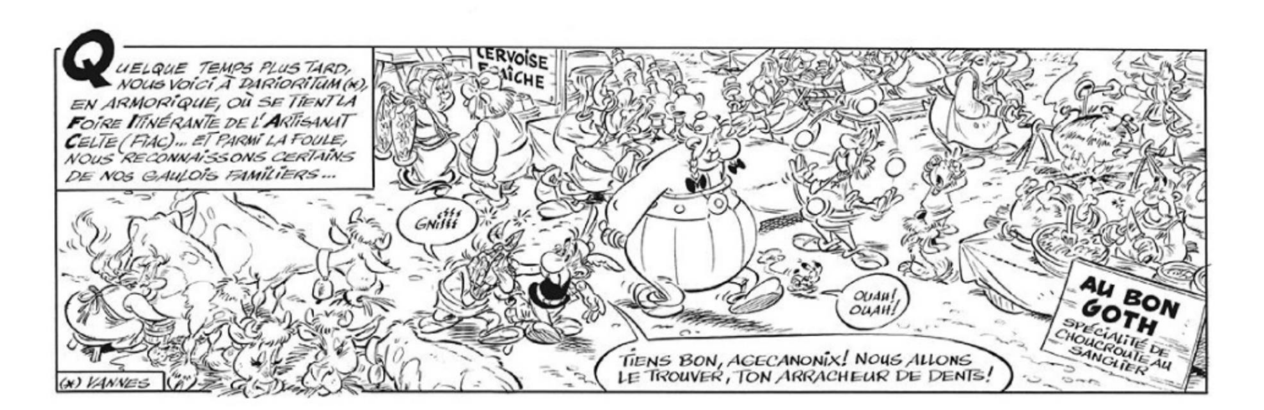




CHAM + 15%

CONRAD-





ENCRAGE

DIDIER CONRAD : « Pour les deux premiers albums, quand le crayonné était approuvé, je l'imprimais en bleu léger sur un papier à dessin fort. Mais pour celui-ci, le niveau de complexité du dessin était tel que le bleu léger ne me permettait pas de discerner suffisamment les traits du crayonné. J'ai donc dû retracer tous les crayonnés sur papier fort, ce qui a occasionné deux mois de travail supplémentaires. J'encre alors avec un pinceau Winsor & Newton, série 7, taille 0. »



Crayonnés

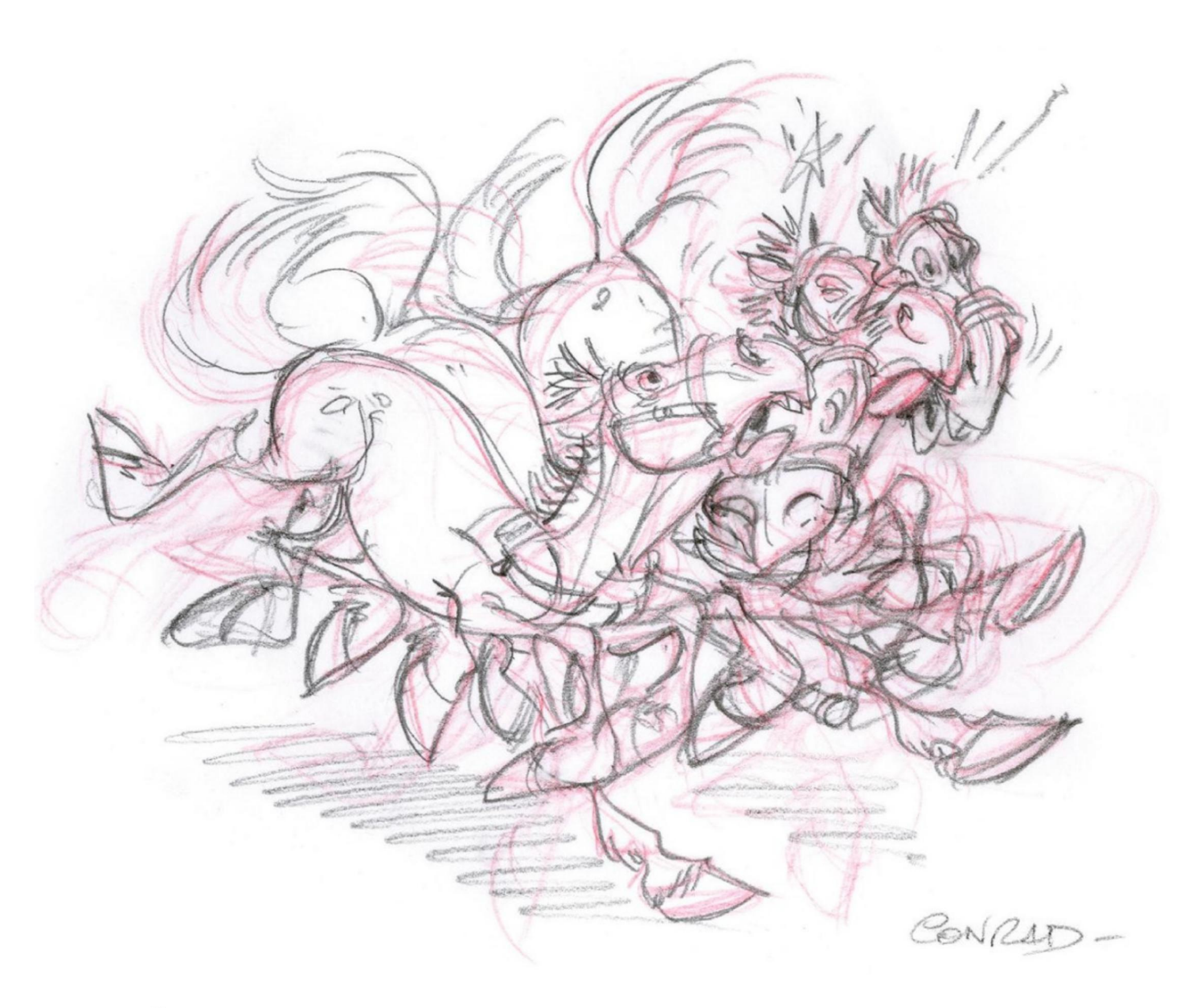
DIDIER CONRAD : « Je réalise le crayonné par demi-page, au format de réalisation, environ du A3. Je le fais en deux étapes : une inversée, qui met sur le papier toutes les bases du dessin, et une à l'endroit sur papier transparent pour mettre tout au net et préparer l'encrage. Cette technique permet de garder une certaine spontanéité et d'obtenir un rendu final plus équilibré. C'est cette deuxième étape que je soumets pour modifications éventuelles à toutes les parties. Cette étape au crayon doit être disponible assez tôt, car c'est elle qui sert aux traducteurs des différentes éditions étrangères, qui paraissent en même temps que l'édition française. C'est particulier à *Astérix*. »

JEAN-YVES FERRI : « A ce stade, pour des raisons d'efficacité comique, je peux discuter certains dessins. »



Couleurs

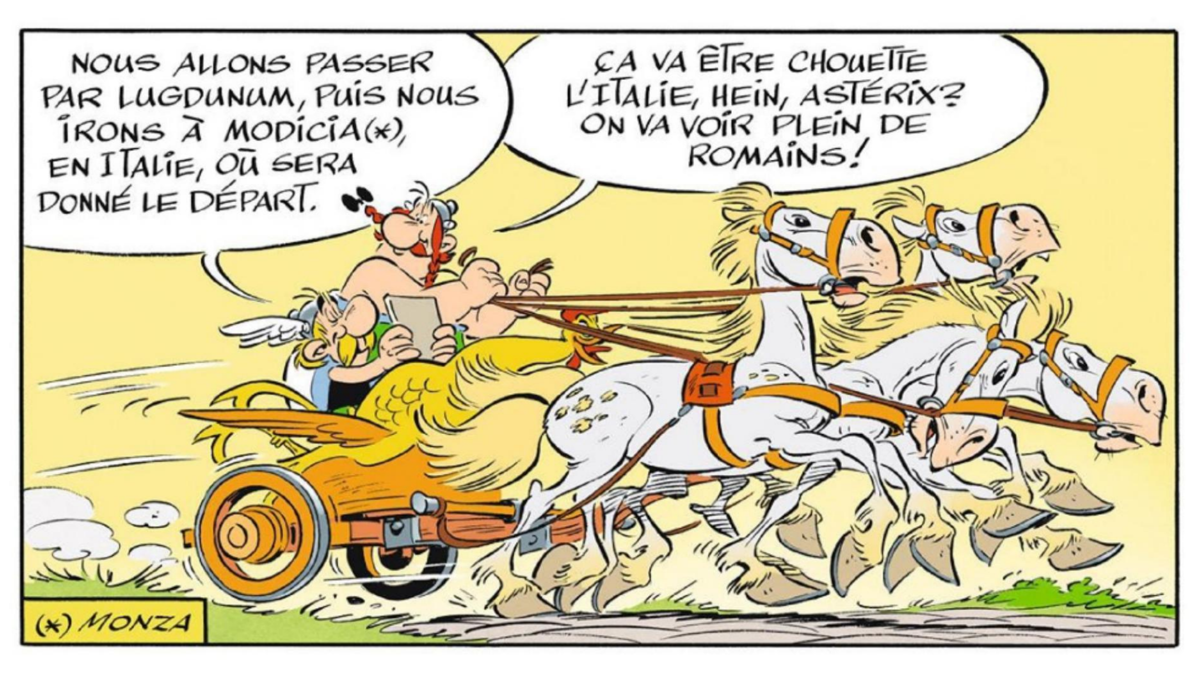
DIDIER CONRAD : « C'est Thierry Mébarki qui réalise les couleurs à partir de la charte d'*Astérix* qu'il connaît bien. Il arrive que Jean-Yves fasse des suggestions et je peux aussi demander des modifications. Tous ces échanges se font *via* Internet. »

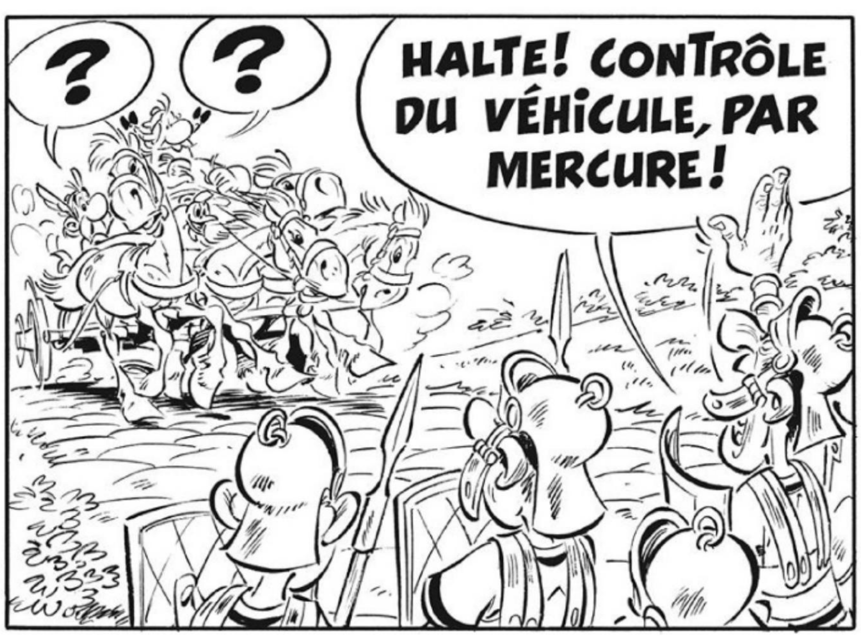


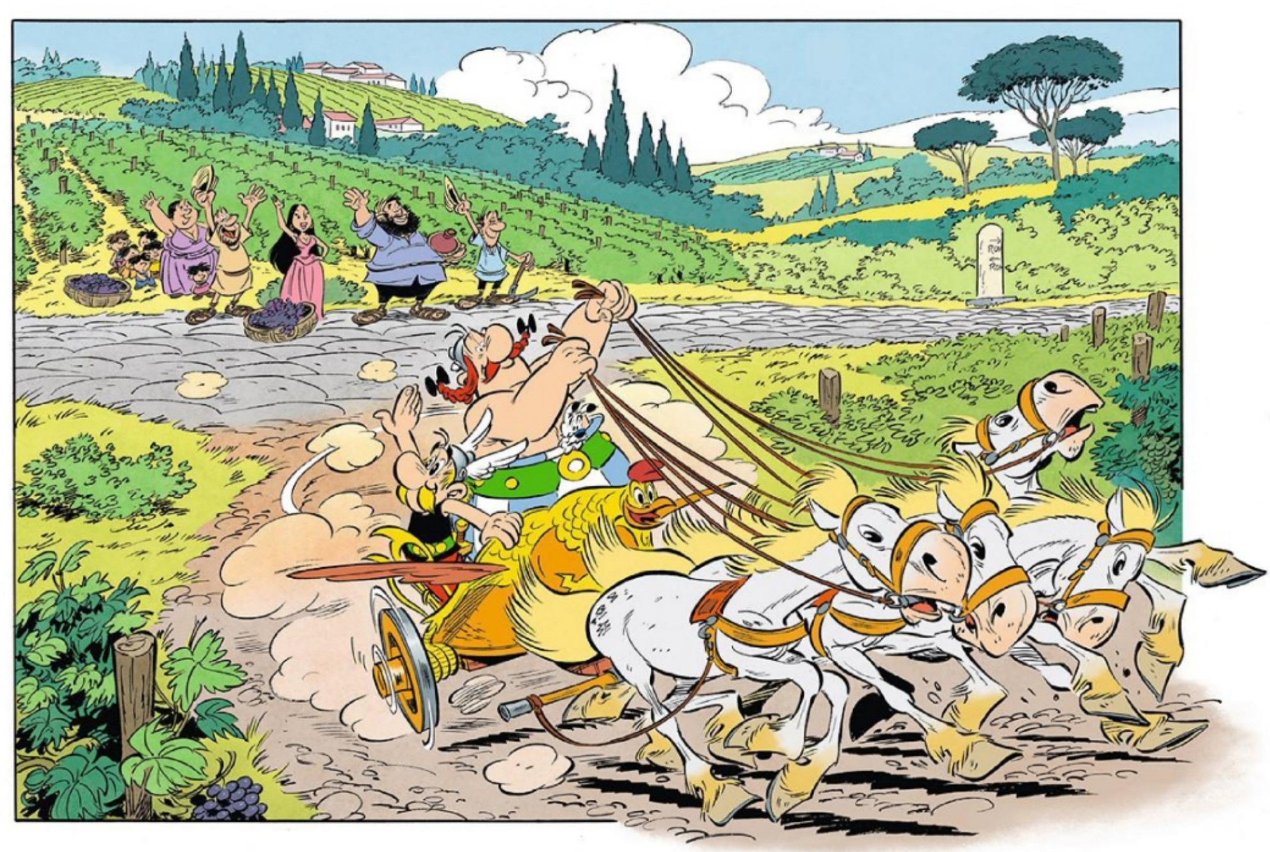
Chevaux

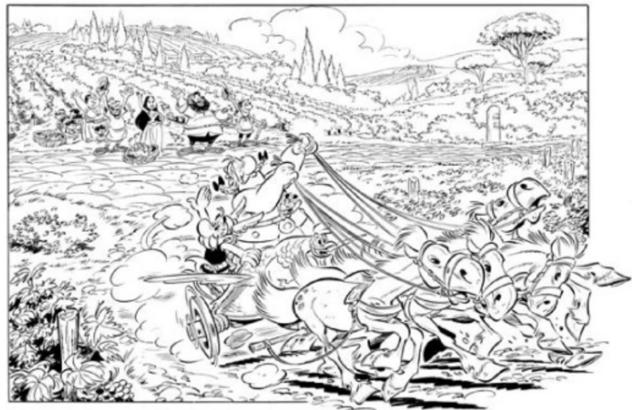
JEAN-YVES FERRI : « J'avais repéré le goût de Didier pour les chevaux. Je lui en ai donc prévu quelques-uns... Il fait semblant de se plaindre de la difficulté, mais au fond il adore ça ! Et puis, on ne fait pas un boulot où on compte les heures ! »

DIDIER CONRAD : « L'anatomie du cheval est très complexe et les chevaux ont des apparences assez variées. Franquin a d'ailleurs utilisé ces variations dans le gag de Gaston nº 568. Quand vous avez des attelages de quatre chevaux qui galopent dans tous les sens sur des dizaines de pages, cela devient vite un casse-tête de faire des images claires et lisibles au premier coup d'œil. D'autant que j'ai dû monter en tout et pour tout deux ou trois fois sur un cheval dans ma vie. Et qu'en trois ans au Texas, je n'ai vu qu'un seul cow-boy à cheval le long d'une route... »


NOUS ALLONS PASSER PAR LUGDUNUM, PUIS NOUS IRONS À MODICIA(*), EN ITALIE, OÙ SERA DONNÉ LE DÉPART.
ÇA VA ÊTRE CHOUETTE L'ITALIE, HEIN, ASTÉRIX? ON VA VOIR PLEIN DE ROMAINS!
(*) MONZA


?
?
HALTE! CONTRÔLE DU VÉHICULE, PAR MERCURE!

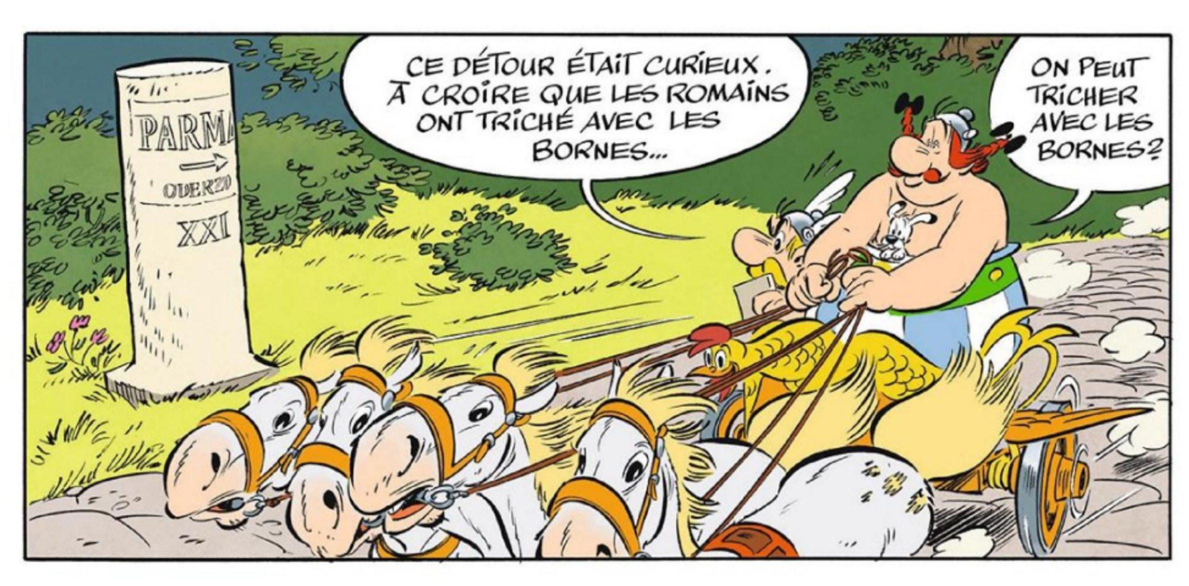




L'ITALIE

JEAN-YVES FERRI : « Nous avons fait peu de repérages, cette fois-ci, car nous évoquons une Italie antique assez mal connue des lecteurs. Ceux-ci associent davantage les symboles de la Renaissance à l'Italie. La tour de Pise, par exemple, n'existait pas à l'époque. Obélix croit apercevoir une tour penchée, mais c'est juste parce qu'il a un coup de chianti dans le nez. Je suis quand même allé en Italie en post-repérage, pour voir si je ne m'étais pas trompé sur le goût de la pizza... »

DIDIER CONRAD : « Jean-Yves a travaillé à l'inspiration et a changé plusieurs fois l'itinéraire de la course, complétant finalement le scénario en octobre 2016. Pour ma part, graphiquement, pour représenter l'Italie, je me suis référé aux *Lauriers de César* pour tout ce qui se passe à Rome. Je ne me suis en revanche pas appuyé sur *Astérix gladiateur,* car c'est un album trop ancien, et Uderzo préfère que le style soit plus proche d'albums plus récents. En tant que lecteur, on ne le remarque peut-être pas, mais le style d'Uderzo a beaucoup évolué avec le temps : les proportions des personnages changent d'un album à l'autre, César varie aussi, la disposition des huttes dans le village n'est pas constante. Je n'avais jamais remarqué tout cela avant d'avoir à le dessiner. »

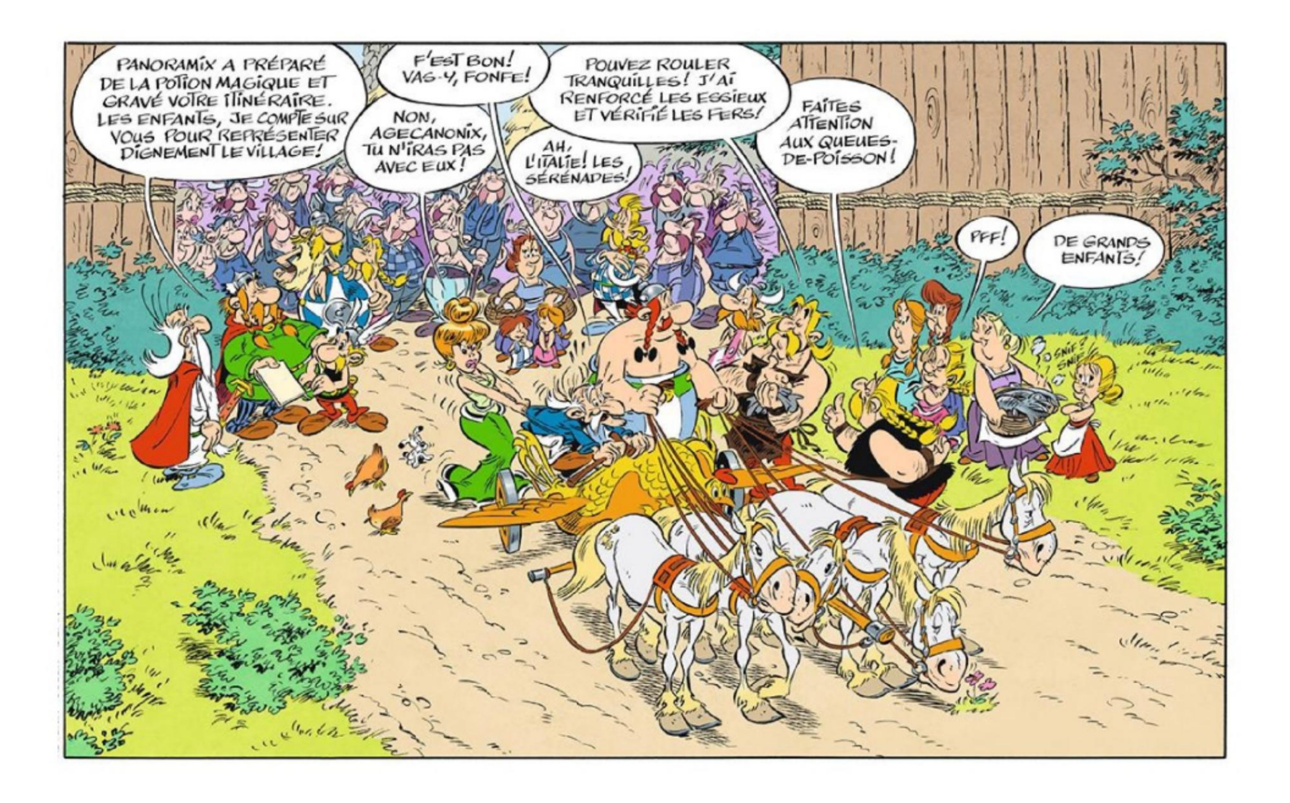




Gags

JEAN-YVES FERRI : « Goscinny disait que pour lui, l'histoire n'était qu'un prétexte aux gags. En réalité, l'histoire doit exister quand même, être simple sans être simpliste et "aller quelque part". Il n'y a pas un minimum syndical de gags pour un album d'*Astérix*. Bien sûr, il y a des "fondamentaux", comme les pirates, mais ils doivent surgir de manière inattendue. La série était publiée à l'origine dans *Pilote* et cela a donné un rythme particulier à chaque page, qui se découpe en scènes. C'est la base. En bande dessinée, comme dans la chanson, limiter le nombre de mots permet souvent de dire plus de choses. Goscinny disait que l'humour est "une économie de mots". »

DIDIER CONRAD : « La difficulté particulière, pour moi, est d'atteindre le niveau d'expressivité d'Uderzo. Mon style personnel est moins exubérant et je dois pousser plus loin ce que je fais naturellement. Reste à trouver le dosage exact. »



Grandes cases

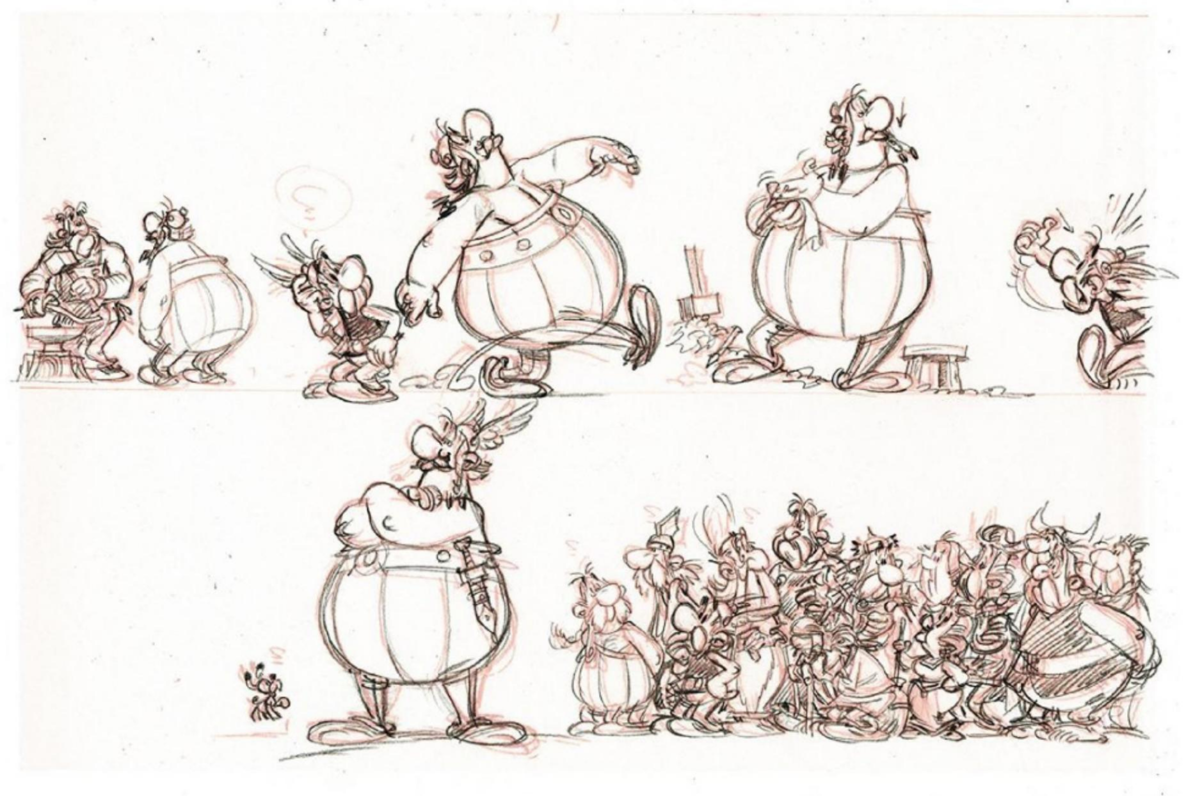
JEAN-YVES FERRI : « *Astérix* est construit selon le modèle à l'ancienne des cases "en gaufrier", très serrées. Il faut introduire des respirations. Les grandes cases viennent aérer la narration. Bien sûr que cela est un défi pour Didier. Mais arrêtons avec la souffrance des dessinateurs, considérons aussi un instant le calvaire des scénaristes *(rires)*! »

DIDIER CONRAD : « Plus il y a d'éléments à dessiner dans une case, plus c'est long. Ce n'est pas très surprenant. La complexité augmente la difficulté selon une courbe géométrique et non arithmétique. Chaque élément du dessin doit fonctionner en harmonie avec les autres. J'aime bien aussi ajouter quelques petits gags visuels secondaires, comme le faisait Uderzo. Ils agrémentent les relectures. »

Cadrage

DIDIER CONRAD : « Il y a un côté "petit théâtre" dans *Astérix* et il faut le conserver pour des raisons de lisibilité. Les cadrages ne changent pas ou peu dans une même scène. Les personnages sont souvent montrés en pied, avec la ligne de base des vignettes représentant le sol. Cela garantit l'accessibilité d'*Astérix* à toutes les catégories de lecteurs. »

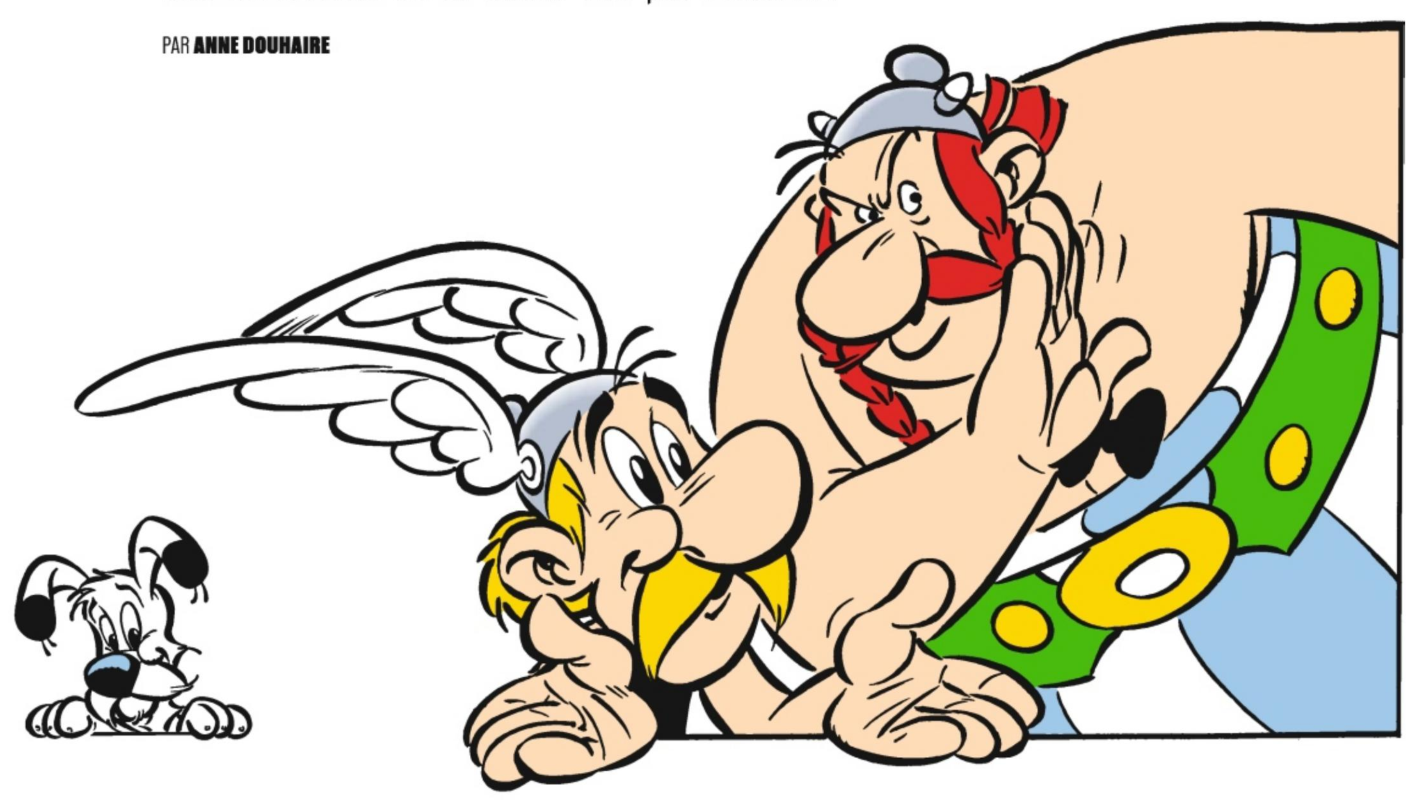




Astérix, une nouvelle HISTOIRE

Créée en 1959, la série *Astérix* était une parodie de l'histoire des Gaulois telle que l'enseignait la IIIe République. Mais en un siècle, l'histoire de la Gaule a bien changé. Que pense la nouvelle génération des historiens de la Gaule vue par Astérix ?

PAR **ANNE DOUHAIRE**




OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE-IMAGE

L'ARCHÉOLOGUE

MATTHIEU POUX, 47 ans, professeur d'archéologie à Lyon II, coordonne les fouilles de l'oppidum de Corent, dans le Puy-de-Dôme.

Astérix et Obélix de retour dans leur village isolé, un sanglier sur l'épaule... Cette image emblématique des aventures des deux célèbres Gaulois est... fausse! Aujourd'hui, grâce aux découvertes archéologiques récentes, on en a la certitude : les Gaulois n'étaient pas ce peuple fruste vivant dans la forêt de la cueillette des fruits et de la chasse. Longtemps présentée comme réaliste, et bien documentée, la série imaginée par René Goscinny et dessinée par Albert Uderzo dans les pages de *Pilote* à partir de 1959 est aujourd'hui remise en question par les historiens. Mais avec un immense respect.

Premières explications de Matthieu Poux, 47 ans, archéologue et professeur à l'université de Lyon II : « Dès les années 1970, les photos aériennes du chercheur René Agache ont mis en évidence la présence de fermes, qu'on appelle aujourd'hui "fermes indigènes", sur tout le territoire français : ces établissements agricoles, datés de l'époque gauloise, étaient espacés de 500 mètres seulement! René Agache en a recensé plusieurs milliers... Cela a totalement bouleversé l'image qu'on avait de la Gaule de cette époque. » Là où on imaginait un paysage de forêts aussi impénétrables que la jungle, le pays était exploité intégralement sous la forme de cultures et de pâturages. L'historien, qui travaille sur les fouilles de Corent (Puy-de-Dôme), poursuit : « Ces photographies sont venues confirmer certains textes antiques. Diodore de Sicile disait qu'en Gaule, il n'y avait pratiquement aucune parcelle qui n'était pas exploitée par l'homme. » Premier coup de canif à l'image de ces Gaulois à peine sortis de la préhistoire. Et exit, donc, la case récurrente de la chasse aux sangliers dans la forêt qui entoure le village d'Astérix!

ET LA PETITE ÉPÉE ?

Avec plus de deux mille fouilles archéologiques depuis les années 1980, on commence même à avoir une image assez précise des Gaulois, qui étaient d'une efficacité inattendue. « Dans les fouilles, aujourd'hui, les chercheurs en sont à s'interroger sur les dynamiques de la spécialisation artisanale », analyse Yves Le Bechennec, 55 ans, archéologue, attaché de conservation à Amiens Métropole. « Prenons l'exemple de l'atelier d'un artisan fabriquant des protections militaires, dont on a retrouvé les vestiges. Concevait-il sa cuirasse d'un bout à l'autre? Ou était-il un simple maillon de la chaîne, après un premier artisan qui produisait le cuivre et un deuxième qui le travaillait? On est loin des albums d'*Astérix* où les Gaulois frappent des armes avec leurs poings! »

Yves Le Bechennec, qui a notamment travaillé sur le sanctuaire de Thézy-Glimont, en Picardie, s'émerveille : « On a affaire à des gens qui ont des épées en fer, avec des lames de haute technologie qui associent des fers de capacités différentes de façon à avoir des lames tranchantes d'un mètre vingt et plus. On a longtemps pensé qu'elles étaient exceptionnelles. On sait dorénavant qu'elles étaient produites en séries extrêmement standardisées. » Plus incroyable encore, note le chercheur tombé tout petit dans la potion de l'archéologie antique, « à génération équivalente, on a, à quelques millimètres près, la même taille d'épée au Nord de la France qu'au milieu de la Hongrie »!

UN PAYS DÉVELOPPÉ

Les peuples gaulois étaient aussi plus nombreux qu'on le pensait. Pendant longtemps, leur nombre était évalué entre 6 et 12 millions. La fourchette haute semblait improbable : à la lumière d'images de l'occupation du territoire et des fouilles entamées un peu partout en France, on sait maintenant que l'hypothèse des 12 millions est la plus réaliste.

Une Gaule plus dense, des Gaulois plus efficaces, mais aussi plus évolués économiquement... Au vu des recherches récentes, on peut même parler d'une véritable économie gauloise. Grâce aux épaves retrouvées, on sait depuis longtemps que, dès la préhistoire, des échanges lointains avaient lieu. Mais ce qui compte et témoigne d'une véritable maîtrise du commerce d'un peuple, c'est le volume d'objets qu'il échange avec ses voisins situés à 200 ou 300 kilomètres. Les dernières découvertes attestent de relations commerciales entre des régions gauloises de production de viande et des régions de consommation, entre des régions qui s'échangent des types de céramiques différents... et montrent l'existence de ventes de confit de canard le long des fleuves. Ces échanges nombreux ont métamorphosé l'image des Gaulois. Jusque dans les années 1950, on n'était pas loin de croire •••

LÀ OÙ ON IMAGINAIT UN PAYSAGE DE FORÊTS AUSSI IMPÉNÉTRABLES QUE LA JUNGLE, LE PAYS ÉTAIT EXPLOITÉ INTÉGRALEMENT SOUS LA FORME DE CULTURES ET DE PÂTURAGES.



Amusants anachronismes.
Les historiens en sont sûrs aujourd'hui : les Gaulois ne se nourrissaient pas abondamment de sangliers. Quant aux menhirs, ils appartiennent aux Celtes, qui précèdent les Gaulois de quelques millénaires !


SDP

L'ARCHÉOLOGUE

YVES LE BECHENNEC, 55 ans, attaché de conservation à Amiens Métropole, est chef de projet sur les fouilles du sanctuaire de Thézy-Glimont, dans la Somme : un ensemble architectural rare dont il n'existe que trois ou quatre exemplaires en Gaule.

••• que les quelques monnaies retrouvées étaient exceptionnelles et inutilisables tant elles contenaient d'or. Aujourd'hui, on se rend compte que la Gaule disposait d'un système monétaire diversifié avec des métaux différents, dès le IIIe siècle avant J.-C. Soit plus de deux cents ans avant la conquête romaine !

« NOS ANCÊTRES LES GAULOIS... »

Pour comprendre cette révolution complète dans notre connaissance des Gaulois, il faut revenir au XIXe siècle. Avec Napoléon III, l'archéologie française se lance dans des fouilles à Alésia (siège d'Alésia en 52 avant J.-C.) et Bibracte (capitale des Eduens, l'un des peuples gaulois) dans la perspective d'illustrer *La Guerre de Gaules* de Jules César. Par ce biais, les chercheurs doivent participer à la construction du roman national. L'idée est de faire coïncider les trouvailles sur le terrain avec le mythe de la nation française et de « Nos ancêtres les Gaulois... ».

Pendant la Première Guerre mondiale, de nombreux archéologues meurent. Puis l'archéologie connaît un « gros creux » jusque dans les années 1970. A ce moment-là, les archéologues changent de méthode de travail : ils ne cherchent plus à authentifier le texte de César, mais veulent sauvegarder ce que de grands travaux menacent de détruire. Tant que les archéologues fouillaient soit des sites gaulois, soit des sites romains, la vision d'ensemble faisait défaut. A partir du moment où ils cherchent tous azimuts et sur plusieurs périodes historiques – époque gallo-romaine mais aussi Moyen Age ou néolithique –, les historiens peuvent constater les évolutions politiques sur le long terme : le passage d'un système de chefferies traditionnelles à l'édification d'un Etat urbain.

UNE CULTURE LOIN D'ÊTRE PRIMITIVE

Pendant longtemps, les historiens ont également eu une vision assez sommaire et primitive de la ville gauloise. Ils pensaient qu'elle servait plus ou moins de refuge militaire, avec un rempart enserrant les habitations. Une sorte de village d'Astérix, non pas entouré de palissades au bord de la mer, mais bâti sur un nid d'aigle. Les recherches menées à Corent depuis dix-sept ans par Matthieu Poux permettent de mieux comprendre comment ces cités étaient organisées. En bordure d'une grande place, on retrouve tous les éléments constitutifs d'un centre-ville méditerranéen – grec ou romain : un grand sanctuaire, un espace communau-

taire dédié à la religion et aux assemblées politiques, auquel peut être associée une place de marché partiellement couverte qui accueille des artisans : orfèvres, bouchers, tabletiers, marchands de vin. Ces marchands produisent des biens manufacturés, transforment des aliments et les vendent sur place avec une économie monétaire complexe...

Mais le plus important, à Corent, reste la découverte d'une sorte de théâtre! Un lieu que l'on imaginait réservé à la civilisation classique grecque et romaine... Le théâtre de Corent n'est certes pas très spectaculaire : il est en bois et plutôt petit. Mais les fouilles nous apprennent qu'il était également le lieu d'assemblées politiques. Si les Gaulois disposaient de tels lieux pour se réunir, on peut imaginer que leur vie institutionnelle et politique était beaucoup plus complexe qu'on ne le supposait. Quand on relit *La Guerre des Gaules,* César parle effectivement d'institutions gauloises qu'il trouve tout à fait comparables aux comices (assemblées populaires) ou au Sénat de Rome. César évoque aussi un forum... C'est donc une vision complètement renouvelée de la ville gauloise qui commence à sortir du sol.

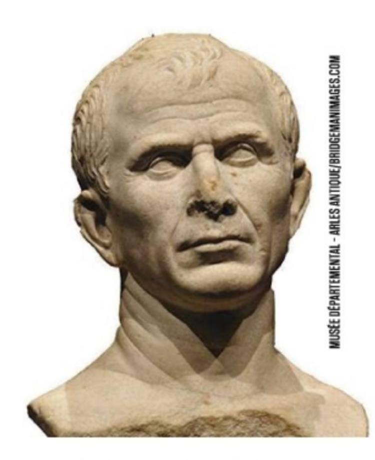
Reste la question, cruciale, de la religion. L'image du druide Panoramix, serpe d'or à la main en train de couper du gui pour sa potion magique, est-elle réaliste? En 1975, un instituteur, Jean-Louis Brunaux, devenu, depuis, chercheur et directeur de recherche au CNRS, exhume avec ses élèves un sanctuaire et un lieu de culte gaulois à Gournay-sur-Aronde, dans l'Oise. On avait toujours pensé que les Gaulois exerçaient leur culte dans la forêt, à proximité des sources – des lieux naturels sacrés. Or le sanctuaire de Gournay ressemble beaucoup à ceux des Grecs et des Romains : un grand enclos qui entoure une sorte de cour avec, au centre, un temple. Les ossements trouvés sur place prouvent que le site était le théâtre de sacrifices. Non pas humains, comme on se plaisait encore à l'imaginer il y a quelques décennies, mais d'animaux : des grands bœufs, parfois des chevaux, mais aussi des porcs, des chèvres et, plus rarement, de la volaille. Cette découverte a changé notre vision de la religion gauloise. Elle a rapproché encore plus ces peuples de ce qu'on connaissait du monde méditerranéen. Depuis, d'autres sanctuaires exhumés, dont celui fouillé par Yves Le Bechennec à Thézy-Glimont, en Picardie, ont conforté cette vision de Gaulois pas si sauvages.

RAPPROCHER L'HISTOIRE DU PUBLIC

Alors, faut-il sacrifier les aventures d'Astérix et Obélix sur l'autel de la vérité? Surtout pas! Malgré les écarts des albums avec la réalité constatée sur le terrain, les chercheurs couvrent de louanges la BD. Exemple très concret relevé par Yves Le Bechennec, venu à l'histoire grâce à *Astérix* : « Quand, dans *Le Bouclier arverne,* Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César, ça fait beaucoup de bruit, et l'empereur hurle de douleur. Ce qui montre bien que ces armes avaient un sacré poids! Après quelques siècles de versions latines, les Gaulois étaient devenus mythiques, très éthérés. Avec ce genre de scènes, Goscinny les ramène dans le monde vivant. » Les dessins d'Uderzo, eux, s'accordent moins avec les dernières recherches des historiens. A sa décharge, on n'avait à l'époque aucune idée de ce à quoi pouvait ressembler un village gaulois. Uderzo s'est inspiré des essais de restitution effectués par les Polonais dans les années 1950, à partir de villages plus anciens, de la fin du néolithique.

Un autre grand apport d'*Astérix* a été de rendre les Gaulois populaires, se réjouit Ambroise Lassalle, 38 ans, qui travaille sur l'ouverture du Musée régional de la Narbonne antique (MuRéNa). Son expérience le rassure : « Petit à petit, grâce aux expositions, aux musées, aux livres et aux documentaires, la connaissance du public devient plus fine et plus proche de la réalité historique. » Matthieu Poux salue, lui, l'humour, le sel de cette BD inoxydable qui était, d'abord, une satire de la société des années 1960-1970. Par ailleurs, poursuit-il, c'est « un témoignage formidable sur les clichés qui entouraient ces peuples ».

Même s'il a lui-même participé à la réhabilitation des Gaulois, le chercheur de Corent se demande si, « avec mes collègues historiens, nous n'avons pas un peu forcé sur le "génie" gaulois : ils auraient inventé le tonneau, la moissonneuse-batteuse... Or tout indique que ce seraient plutôt les Gallo-Romains ». De même, les villes sophistiquées proches de celles des Romains ou des Grecs n'étaient-elles pas seulement le fait d'une petite élite? En effet, quatre-vingt-dix pour cent de la population gauloise était composée de paysans qui vivaient à la campagne, dans des conditions modestes, de l'exploitation du sol, des animaux et des plantes, de la même façon depuis des millénaires... Goscinny et Uderzo n'avaient donc pas tout faux. ■



MUSÉE DÉPARTEMENTAL - ARLES ANTIQUE/BRIDGEMANIMAGES.COM

Rendre à César...

Le physique de Jules César évolue au fil des albums, passant du rond au fin. Ses traits sont à la fois inspirés par le portrait qu'en a dressé l'historien Suétone et par les pièces de monnaie de l'époque. Le Jules César d'Uderzo a un physique de statue et un port altier. Ce qui n'empêche pas Goscinny de se moquer de ses citations et de le faire parler à la troisième personne... Son rôle est hors norme : il est l'ennemi d'Astérix et Obélix, mais sait se montrer magnanime.
Le buste attribué à César, et conservé à Arles, date, lui, de la seconde moitié du Ier siècle avant J.-C. Sculpté en marbre blanc de Dokimeion, en Phrygie (actuelle Turquie), il mesure environ 40 centimètres de hauteur et pèse 20 kilos. Sa découverte dans le Rhône, le 27 août 2007, par six mètres de fond, par Pierre Giustiniani lors de la campagne de fouilles dirigée par Luc Long, a été un événement archéologique majeur. La statue donne à voir la physionomie de César au moment de la fondation d'Arles, vers 46 avant J.-C. Datant de l'époque républicaine, alors que le portrait n'était pas encore utilisé pour affirmer la puissance de l'empereur, elle ne fait aucune concession physique à son illustre modèle. Le travail du sculpteur, d'une grande finesse, permet ainsi de distinguer une fossette supra-thyroïdienne profonde.

CÉSAR PARLE D'INSTITUTIONS GAULOISES QU'IL TROUVE TOUT À FAIT COMPARABLES AUX COMICES OU AU SÉNAT DE ROME.

L'Italie au temps d'Astérix

Dans *Astérix et la Transitalique*, Astérix et Obélix visitent l'Italie en 50 avant J.-C. Une péninsule bien différente de celle d'aujourd'hui.

PAR **ANNIE COLLOGNAT**







UN TOUR D'ITALIE.
DANS CETTE SÉQUENCE, ASTÉRIX ÉVOQUE LE PARCOURS QUE NOS DEUX GAULOIS DEVRONT FAIRE DANS LA TRANSITALIQUE. L'ITALIE EST ENCORE LOIN !



stérix et Obélix ont régulièrement proposé à leurs lecteurs un rendez-vous en terre (plus ou moins) inconnue. Cette fois, c'est une invitation à les suivre en Italie à l'occasion d'une course de chars en forme de « rallye international ». Pour nos Gaulois « insoumis », il s'agit une fois de plus de défier le puissant César qui, semble-t-il, a du mal à mettre la « botte » (italienne) sous son brodequin de général ambitieux. Mais, on le devine, l'enjeu ne sera ni militaire ni politique : l'affrontement est le prétexte d'un « joyeux bazar », comme l'explique Jean-Yves Ferri[1], « même s'il reste encore quelques velléités d'indépendance, quelques défiances à l'égard du pouvoir de Rome ». La rivalité sera donc sportive et... gastronomique ! De quoi entraîner les lecteurs dans la découverte d'une Italie revisitée dans son patrimoine antique, avec ces clins d'œil en forme d'anachronismes qui ont fait le charme même des aventures d'Astérix depuis leur création.

L'ITALIE « PRÉROMAINE »

En 50 avant J.-C., « toute l'Italie est sous la coupe de Rome. Toute?... » On connaît la suite... Mais qu'en est-il au juste? Pour comprendre la situation, il convient d'évoquer d'abord ce que fut l'Italie « préromaine ». A partir de la fin du IIe millénaire avant J.-C., quatre grands types de peuples occupèrent la péninsule du nord au sud :

Les Celtes, d'origine indo-européenne, dans les zones septentrionales, dites « Gaule cisalpine » (au sud des Alpes), dont les puissants Sénons, « cousins » de nos héros transalpins. C'est un de leur chef, le fameux Brennus, né dans une famille originaire d'Agendicum (Sens, dans l'Yonne), qui envahit Rome pour la piller, en 390 avant J.-C. Sans les oies du Capitole, dont les cris réveillèrent la garnison retranchée dans la forteresse, la cité de Romulus aurait pu être totalement et irrémédiablement détruite. Un traumatisme profond pour les Romains, qui n'oublièrent jamais ni la menace gauloise ni l'affront subi : ils durent en effet payer une lourde rançon pour que Brennus se retire, non sans les avoir humiliés par son cinglant *Vae victis* (« Malheur aux vaincus »). On considère les Ligures, un peuple alpin dont le territoire allait alors de notre Provence à la Ligurie italienne, comme des « Proto-Celtes ». Quant aux Vénètes, installés sur les rivages septentrionaux de l'Adriatique, ils appartiendraient à un groupe ethnique présent aussi bien en Gaule (la tribu des Vénètes, signalée par Jules César, aurait donné le nom de « Vannes », dans le Morbihan) qu'en Europe centrale (les Wendes).

Les Etrusques en Toscane (de *Tusci*, « les Etrusques » en latin). A partir du •••

1. Tous mes remerciements à Jean-Yves Ferri pour avoir bien voulu donner quelques aperçus sur ses choix scénaristiques afin d'orienter les pistes développées dans cet article.

D'ITALOS À ITALIA

Le souverain légendaire Italos, qui tirerait son nom du grec *ouïtoulos* (*vitulus* en latin), « petit veau », est mentionné dès le Ve siècle avant J.-C. par Antiochos de Syracuse. Il passait pour le fils que Pénélope aurait eu, après la mort d'Ulysse, avec Télégonos, lui-même né de l'union d'Ulysse avec la magicienne Circé. On le disait roi des Œnotres, un peuple légendaire venu d'Arcadie, en Grèce, plusieurs siècles avant la guerre de Troie et installé entre Paestum et Tarente. Par la suite, on a fait de lui le héros éponyme de l'*Italia* (*Vitelia*, « le pays des veaux »), le nom ne désignant à l'origine que l'extrémité sud de la péninsule. Pour évoquer cette terre que les dieux ont promise à son héros Enée, Virgile résume ainsi la légende : « Il existe un endroit que les Grecs nomment *Hespérie* [le « pays du soir », parce qu'il est situé « au couchant », à l'ouest pour eux], terre antique, puissante par ses armes et la richesse de son sol. Des Œnotriens l'ont habitée ; maintenant, selon la tradition, leurs descendants l'ont appelée *Italie*, du nom de leur chef. » (*Enéide*, I, vers 530-533).

UNE ITALIE REVISITÉE DANS SON PATRIMOINE ANTIQUE, AVEC CES CLINS D'ŒIL EN FORME D'ANACHRONISMES QUI ONT FAIT LE CHARME DE LA SÉRIE.

LES ROMAINS ONT ÉLARGI LE PRINCIPE MÊME DE LA CITÉ À UN « EMPIRE » (IMPERIUM), CONSTITUÉ DE TERRITOIRES SOUMIS À UN POUVOIR CENTRAL.



Une mosaïque de peuples.
L'Italie en 50 avant J.-C. reflète les divisions qui seront celles de l'Italie jusqu'au milieu du XIXe siècle.

••• VIIIe siècle avant J.-C., ils ont développé une civilisation brillante, proche de la civilisation grecque. Leur langue reste en partie encore mystérieuse, comme leurs origines (des migrants venus d'Asie, mêlés à des populations indigènes?).

Divers peuples « italiques », d'origine indo-européenne, dans le Latium (Latins) et autour de celui-ci (Falisques, Sabins, Eques, Marses, Volsques), sur la côte orientale (Picéniens, Ombriens, Osques), dans les montagnes des Apennins au centre (Samnites), dans le Sud (Messapes, Lucanes, Bruttiens), en Sicile (Sicules).

Les Grecs, au sud de la péninsule, en Sicile et en Sardaigne. Venus de diverses cités grecques, comme Corinthe, ils ont colonisé un ensemble de territoires qu'on a appelé « Grande Grèce ».

Tous ces peuples parlaient des langues différentes (une quarantaine au total) et n'avaient évidemment pas la moindre perception d'une identité commune. Avant de devenir la langue dominante, le latin n'était à l'origine qu'une modeste variante dans le groupe dit « italique »; face à lui, les langues les plus proches (ombrien, picénien, falisque, volsque) s'éteignirent rapidement. L'osque, parlé par les Samnites, fait exception : il était encore en usage à Pompéi lors de l'éruption du Vésuve, en 79 de notre ère. Quant à l'étrusque, il ne restait, au Ier siècle avant Jésus-Christ, que quelques « experts » encore capables de parler cette langue alors que les Romains avaient complètement absorbé la culture des Etrusques après avoir vaincu leurs cités.

ROME : UNE CITÉ, UN PEUPLE, UN EMPIRE

Dès son origine (753 avant J.-C.), Rome, bâtie en territoire latin[2], a absorbé ses voisins, à commencer par les Sabins, dont les femmes furent enlevées sur ordre de Romulus pour venir peupler la jeune cité en quête de nouvelles générations. Les successeurs de Romulus développèrent cette politique d'intégration forcée, comme l'explique Tite-Live : « A l'exemple des rois précédents, qui avaient agrandi la cité en

2. Le nom « Latin », qui s'applique aux habitants du Latium, est rattaché par la légende au roi des Aborigènes Latinus, qui accueillit Enée, rescapé de Troie, et lui offrit sa fille Lavinia en mariage.

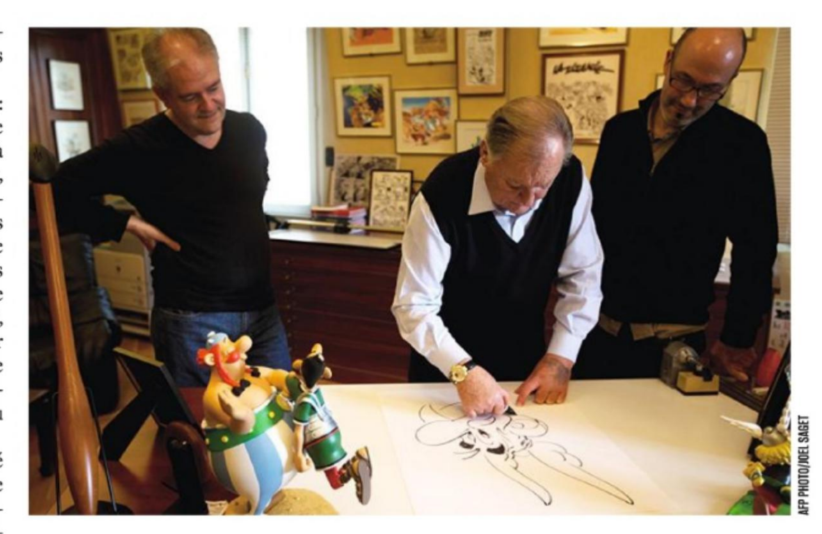
donnant le statut de citoyen aux ennemis vaincus, Ancus Marcius fit transférer à Rome tous les Latins des environs[3]. »

C'est là la « clef » de l'expansion romaine : en accordant progressivement le droit de cité qui permet aux élites locales d'accéder à ses magistratures et à son prestigieux Sénat, Rome s'assurera une domination particulièrement efficace. En effet, alors que les Grecs et les Etrusques n'ont guère dépassé le cadre restreint de cités-Etats indépendantes les unes des autres, les Romains ont élargi le principe même de la Cité à un « empire » (*imperium*), constitué de territoires soumis à un pouvoir central, sans cesse en expansion. Au IIe siècle après J.-C., il s'étendra à tout le bassin méditerranéen et jusqu'aux frontières mêmes du monde connu dans l'Antiquité.

Les Romains ont donc d'abord affronté leurs voisins; parmi eux, les Samnites, peuple de rudes montagnards, menèrent une résistance acharnée : en 321 avant J.-C., ils parvinrent à encercler et à capturer une armée romaine de 40000 hommes, piégés dans un défilé montagneux du Samnium, les obligeant à passer sous le fameux joug des « Fourches Caudines », honte suprême pour des légionnaires réduits à l'état de bétail. Cependant, les Samnites finirent par se soumettre : Rome conserva le souvenir de leur valeur guerrière en nommant précisément « Samnites » une catégorie de gladiateurs dans l'arène.

En 272 avant J.-C., après la défaite du roi grec Pyrrhus, venu soutenir les cités de Grande Grèce, Rome est la maîtresse incontestée de l'Italie tout entière. La péninsule se présente alors comme une mosaïque de statuts : les villes conquises par la force paient le tribut, marque du droit de propriété des Romains; celles qui se sont liées à Rome par un traité sont considérées comme des « alliées » (*socii*), ayant obligation de fournir des soldats; d'autres bénéficient d'un droit de cité (*civitas*) plus ou moins complet; d'autres enfin sont des « colonies » (*coloniae*) peuplées par des citoyens romains qui reconstituent sur place une véritable Rome miniature : c'est le cas de Pompéi, où Sylla installe deux mille vétérans de l'armée en 80 avant J.-C.

En 90-88 avant J.-C., les « Alliés », dont les Samnites sont toujours les plus vindicatifs, réclament par la force le droit de cité complet, qui permet, entre autres, d'accéder aux magistratures du *cursus honorum* à Rome : c'est la « guerre sociale », au terme de laquelle, une fois les derniers rebelles vaincus par Sylla, tous les peuples soumis à l'autorité de Rome


AFP PHOTO/JOEL SAGET

DANS L'ATELIER DU MAÎTRE.
ALBERT UDERZO ESQUISSE UNE TÊTE D'ASTÉRIX SOUS L'ŒIL ATTENTIF DE SES SUCCESSEURS, QUI LUI RENDENT HOMMAGE DANS LE DERNIER ALBUM.

obtiennent ce droit tant convoité grâce à deux lois votées par le Sénat.

L'Italie est désormais unifiée sous un seul régime juridique, valable pour tous les hommes nés libres[4] : au recensement de 70-69 avant J.-C., on compte 910000 *cives Romani* (« citoyens romains »), soit plus du double que cinquante ans auparavant. Les cités italiennes disposent désormais d'institutions municipales calquées sur celles de Rome : elles sont soumises au droit romain et à l'obligation du service militaire, mais elles sont exemptées d'impôt.

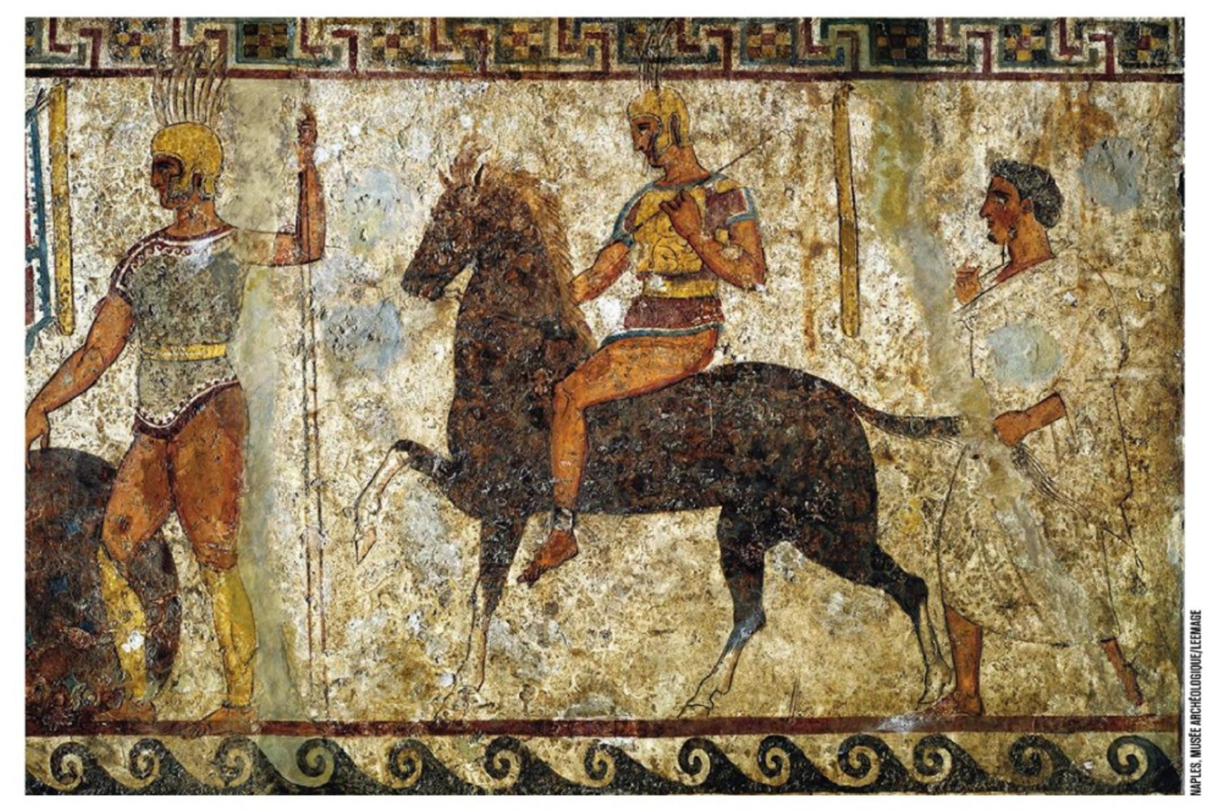
On comprend donc que l'affirmation d'Astérix (*voir la deuxième case, page 117*) est à nuancer : certes, plusieurs peuples d'origines et de cultures diverses ont occupé l'Italie, mais en 50 avant J.-C., ils sont tous devenus « romains[5] » et César, occupé à se débarrasser de son rival Pompée, n'a nul besoin de les « contrôler ». En effet, pour les populations intégrées au système du vainqueur, la revendication identitaire « autonomiste », au sens moderne du terme, n'a guère de sens : du moment qu'il a été admis à la citoyenneté, l'« Italien » se dit « Romain » avec fierté, qu'il habite *Mediolanum* (Milan) ou *Neapolis* (Naples), tout comme le « Gaulois » de *Lugdunum* (Lyon), le « Grec » de Corinthe, l'« Espagnol » de Cordoue ou l'« Africain » de Carthage, au fur et à mesure de ce que nous appelons la « colonisation[6] ». Car, selon les mots de Cicéron, lui-même issu de la « bourgeoisie » italienne d'Arpinum, une petite ville samnite qui a obtenu le droit de cité romain en 188 avant J.-C., le nom même de « citoyen romain » est devenu un titre sacré « tant sont considérables l'ampleur de notre puissance et la dignité du nom de "Romain" chez toutes les nations[7] ».

SUR LA ROUTE

Comment se présente, au Ier siècle avant J.-C., cette Italie « romaine » que parcourent nos héros gaulois de *Modicia* (Monza) jusqu'aux flancs du Vésuve?

D'abord, une caractéristique que l'album met bien en valeur puisqu'il s'agit de suivre les étapes d'un rallye : un réseau routier « moderne » pour son époque. On sait que les Romains sont experts dans la construction des routes car elles sont les voies de communication stratégiques et commerciales indispensables à la gestion des territoires conquis. Partout, dans l'empire, « les chemins mènent à Rome » : certes Astérix et Obélix ne visitent pas la capitale, mais ils ont l'occasion d'emprunter ces *viae* (« routes ») pavées, soigneusement entretenues et jalonnées de bornes[8] typiques dont on a conservé de très nombreux exemplaires.

3. *Histoire romaine*, I, 33. **4.** On sait que sont exclus les femmes, les esclaves, les étrangers. **5.** Les noms des régions conservent cependant le souvenir de leur ancien ethnonyme : la Ligurie, l'Etrurie, l'Ombrie, le Samnium, le Bruttium, etc. **6.** En 48, l'empereur Claude accorde la pleine citoyenneté romaine aux notables et magistrats locaux dans les provinces gauloises conquises par Jules César; en 212, l'édit de l'empereur Caracalla l'étend à tout homme libre de l'empire qui ne l'avait pas encore. **7.** *Contre Verrès*, II, V, 58. **8.** Sur une borne consultée par Astérix, on lit le nom de la ville d'Oderzo (*Opitergium*, en latin) : Pline l'Ancien la cite parmi les villes vénètes (*Histoire naturelle*, livre III, 130). Signalée comme un centre d'une grande importance stratégique, elle a obtenu le statut de *municipium* (« municipe »), qui lui donne le droit de choisir ses magistrats, en 49 avant J.-C., sur décision de Jules César. Albert Uderzo l'évoque comme l'origine possible de son nom (*Albert Uderzo se raconte*, I, Stock, 2008).



NAPLES, MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE/LEEMAGE

Guerriers et cavalier samnites,
l'un des peuples qui habitaient l'Italie au temps de César et d'Astérix.
Peinture tombale du IVe siècle avant J.-C., provenant du site de Paestum (Campanie).

••• Les voies romaines sont mesurées en milles (*millia*) : un mille (*mille passuum*, « mille pas ») équivaut à 1481 mètres. Les bornes milliaires, de hautes colonnes cylindriques en pierre (de 2 à 4 mètres) indiquent les distances entre les étapes et le nom du magistrat ou de l'empereur qui a fait construire ou entretenir la voie. Le *milliarium aureum* (le « milliaire d'or », borne recouverte de bronze doré), érigé par l'empereur Auguste sur le Forum à Rome, est le « point zéro » théorique de toutes les routes, avec les distances de la capitale jusqu'aux principales villes de l'empire.

Construite à partir de 312 avant J.-C. sur ordre du censeur Appius Claudius Caecus, dont elle porte le nom, la *Via Appia*[9] est la plus ancienne route pavée romaine et la plus prestigieuse. Elle relie Rome à Capoue en Campanie, puis à Brindisi, un port sur la côte Adriatique, très important pour le commerce avec la Grèce et l'Orient. Conçue selon un plan étonnement moderne, elle nécessita d'immenses travaux pour traverser les obstacles naturels et offrir un parcours aisé sur 540 kilomètres : il fallut bâtir des ponts, combler des vallées, aplanir des hauteurs, creuser des canaux, élever des digues pour contenir les eaux des torrents. Pavée de grandes dalles de basalte bombées, elle a une largeur standard de 4,15 mètres environ, ce qui permet le passage de deux chariots en même temps, et elle est bordée par des trottoirs en terre battue pour les piétons. Tous les 10 à 15 kilomètres, on trouvait, au bord de la voie, des relais de poste pour le changement des chevaux et des tavernes où les voyageurs pouvaient faire étape et se restaurer.

À LA CAMPAGNE

Outre les « grandes » villes qui constituent les étapes du rallye, dont certaines sont à peine nées ou n'existent pas encore en 50 avant J.-C., telles Florence (*Florentia*, fondée en 59 avant J.-C. pour des vétérans de l'armée)

PLUSIEURS PEUPLES D'ORIGINES ET DE CULTURES DIVERSES ONT OCCUPÉ L'ITALIE, MAIS EN 50 AVANT J.-C., ILS SONT TOUS DEVENUS « ROMAINS ». CÉSAR N'A NUL BESOIN DE LES « CONTRÔLER ».

9. De nombreux vestiges de la *Via Appia* sont encore visibles aujourd'hui, en particulier à la sortie de Rome. **10.** La légende donne à Sienne deux fondateurs prestigieux : Senius et Aschius, fils de Rémus, le frère du fondateur de Rome. Après la mort de leur père, tué par Romulus, les deux jeunes gens auraient fui sur deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, offerts par Apollon et Diane. Ils s'arrêtèrent dans la vallée de la Tressa et fondèrent une ville qu'ils baptisèrent du nom de l'aîné. Le blanc et le noir devinrent alors les couleurs de la ville. Une belle référence mythologique pour les courses de chevaux à venir, du *Palio* au rallye Transitalique...

ou Sienne[10] (*Colonia Seniensis,* une colonie fondée par Auguste à la fin du Ier siècle avant J.-C.), nos héros gaulois découvrent ce qu'on pourrait appeler la « campagne profonde », caractérisée par des fermes avec leurs zones de cultures, comme on le voit dans le décor des vignettes.

C'est en effet avec les modes de vie de la fin de l'époque républicaine que se développe partout dans le monde romain un modèle d'exploitation agricole fondé sur des domaines plus ou moins vastes appelés *villae,* entretenus par une abondante main-d'œuvre d'esclaves. Les plus grandes sont des *latifundia* (« vastes fonds de terres » en latin), comme on en trouvera ensuite en Amérique latine. Grâce aux descriptions des agronomes latins (Caton, Varron, Columelle), confirmées par les découvertes archéologiques, on sait que les *villae* comportaient un espace résidentiel pour le maître de maison, dont elles assuraient les revenus, et un espace de production pour les esclaves, les animaux, l'outillage et les récoltes (céréales, huile, vin, essentiellement). Intégrées dans un réseau plus large dépendant des agglomérations desservies par les grands axes routiers, elles ont contribué à façonner durablement le paysage et l'agriculture en Europe.

Sous l'empire, dans les zones de villégiature où les riches Romains viennent « se ressourcer » loin des tracas de Rome, les *villae* se transformeront en luxueuses « résidences secondaires », telle la *villa* de Poppée, épouse de Néron, à Oplontis (près de Pompéi). Quant à la *Villa Adriana,* construite sur 126 hectares pour l'empereur Hadrien à *Tibur* (Tivoli, dans le Latium), elle reste le plus fameux exemple de ces immenses propriétés devenues palais somptueux. Nos amis Gaulois en auront un aperçu sur leur parcours.

À TABLE !

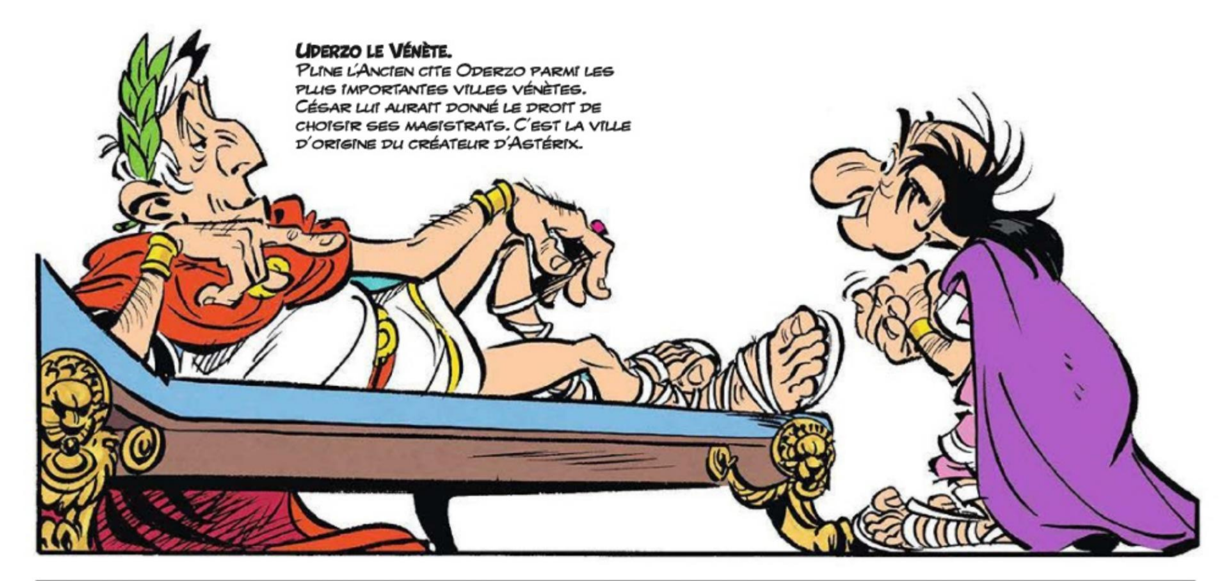
Terminons par un aperçu de la cuisine romaine, qui offre aussi l'occasion de savoureuses découvertes à nos héros gaulois.

A l'origine, les Romains mangeaient une nourriture grossière, à base de bouillie de farine d'orge grillé et moulu (*puls,* d'où vient la *polenta*). Mais progressivement, dans les familles aisées, on s'est mis à aimer la bonne chère et le travail du cuisinier est devenu un art, dont on a gardé la trace grâce à un recueil de recettes attribué à Apicius, un fin gastronome qui servit les empereurs Auguste et Tibère. Les Romains les plus riches pouvaient se livrer à une véritable surenchère pour servir à leurs hôtes les mets les plus raffinés, voire exotiques : tétines de truie farcies aux oursins, talons de chameau, langues de flamant rose, etc. Des archéologues américains ont même découvert une patte de girafe dans les déchets organiques d'une maison de Pompéi.

De manière générale, la cuisine se fait à l'huile, avec beaucoup d'épices et un goût très marqué pour le mélange sucré-poivré. Mais on raffole surtout du *garum,* véritable condiment national, au goût très fort, dont on se sert pour relever tous les plats. Pline l'Ancien nous a livré sa recette : « On appelle *garum* une espèce de sauce très recherchée, préparée avec des intestins de poisson et d'autres parties qu'autrement on jetterait : on les fait macérer dans le sel jusqu'à leur putréfaction. Il n'y a pour ainsi dire aucun liquide, à l'exception des parfums, qui se paye aussi cher. Le garum fait même la glorieuse réputation des pays d'où il vient. Les poissons sont pêchés sur les côtes de Maurétanie et de Bétique [sud de l'Espagne], lorsqu'ils entrent de l'Océan dans la Méditerranée. Carthage, Pompéi, Antipolis [Antibes] sont aussi renommées pour leur production de garum[11]. »

Le succès de cet assaisonnement, qui fait penser au nuoc-mâm de la cuisine vietnamienne, est tel qu'il devient aussi un remède miracle : « Le garum guérit les brûlures récentes, si on le verse sans prononcer le mot *garum.* Il est utile contre les morsures de chien et surtout contre celles du crocodile; il est encore d'un merveilleux secours contre les ulcères, les maux de bouche et des oreilles[12]. »

Et pour conclure en guise de clin d'œil, signalons que la première recette d'une incontournable spécialité « italique », la *placenta Neapolitana* (la « galette napolitaine ») ou *placenta compressa* (la « galette compressée »), autrement dit la *pizza* – un nom attesté au sens de « fouace », « galette », depuis 997 en latin médiéval –, se trouve chez Caton l'Ancien (mort en 149 avant J.-C.), celui-là même qui concluait tous ses discours, dit-on, par la fameuse formule « *Delenda est Carthago* » (« Il faut détruire Carthage »). ■



UDERZO LE VÉNÈTE.
PLINE L'ANCIEN CITE ODERZO PARMI LES PLUS IMPORTANTES VILLES VÉNÈTES. CÉSAR LUI AURAIT DONNÉ LE DROIT DE CHOISIR SES MAGISTRATS. C'EST LA VILLE D'ORIGINE DU CRÉATEUR D'ASTÉRIX.

11. *Histoire naturelle,* XXXI, 43. **12.** Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* XXXI, 44.

Nos auteurs



ANNIE COLLOGNAT-BARÈS
Fondatrice et présidente de l'association PALLAS (Paris, Arts, Littératures et Langues anciennes), Annie Collognat-Barès a publié de nombreux ouvrages de littérature classique ainsi que divers manuels de latin (Magnard). Elle a traduit en latin le 33e album d'*Astérix, Le ciel lui tombe sur la tête* (Éditions Albert-René, 2007).

ANNE DOUHAIRE
Chroniqueuse BD pour le site de France Inter depuis juin 2012, Anne Douhaire est membre de la commission d'attribution d'aide à la création de BD au Centre national du livre (CNL), et est entrée au bureau de l'ACBD (Association des critiques de BD).

JÉRÔME DUPUIS
Né en 1964, grand reporter à *L'Express* avant de rejoindre la rubrique littéraire, ce passionné de bandes dessinées a contribué à de nombreux hors-séries de *Lire* et de *L'Express* consacrés à la BD.

PATRICK GAUMER
Auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur la bande dessinée, parmi lesquels le *Dictionnaire mondial de la BD* (Larousse), Patrick Gaumer travaille comme journaliste spécialisé et commissaire d'expositions.

ÉRIC LIBIOT
Naît à Brest jusqu'à vingt ans, monte à Paris en 1981 voir des films de toutes les couleurs. Atterrit au magazine *Première* en 1992 au service point-virgule et suspension, en repart rédacteur en chef adjoint. Entre à *L'Express* le 1er janvier 2000 (date très chic). Aujourd'hui rédacteur en chef Culture, il aime les chaussures rouges, les pommes de terre mais pas le chocolat.

LAURENT MÉLIKIAN
Par les rires de son père lisant *Astérix*, Laurent Mélikian, né en 1965, s'éveille au berceau à la bande dessinée. S'intéressant plus particulièrement aux grands courants de bande dessinée internationaux, il s'implique dans l'étude des petits miquets du grand monde, chinois, coréens, brésiliens, philippins... et gaulois!

ÉRIC METTOUT
Responsable des rédactions numériques à *L'Express*, Eric Mettout a été directeur littéraire chez les Humanoïdes Associés pendant huit ans, avant de redevenir le journaliste qu'il était quand il a cofondé et codirigé, au mitan des années 1980, la radio privée parisienne Ouï FM.

DIDIER PASAMONIK
Éditeur, journaliste, commissaire d'expositions d'origine belge né en 1957, comme Gaston Lagaffe, Didier Pasamonik est un spécialiste reconnu de la bande dessinée. Dernier ouvrage paru : *Shoah et bande dessinée*, avec Joël Kotek [dir.] (Denoël Graphic).

DELPHINE PERAS
Journaliste au service Livres de *L'Express* depuis 2007, Delphine Peras a œuvré au service Culture de *L'Evénement du jeudi*, de *France-Soir* et de *L'Optimum*. A sévi également à *Télérama* et à *Lire*.

TRISTAN SAVIN
Tristan Savin est journaliste culturel et écrivain. Il a collaboré à de nombreux hors-séries BD pour *Lire, L'Express, Géo* et *Beaux-Arts magazine*. Il dirige également la revue *Long Cours*. Dernier ouvrage paru : *Les Trous du cul du monde* (Arthaud, 2016).

LUCIE SERVIN
Historienne et journaliste, Lucie Servin a notamment collaboré au quotidien *L'Humanité*, à la revue *Le Débat* et au site Cases d'Histoire.

FABIEN TILLON
Journaliste, Fabien Tillon a publié des ouvrages sur la bande dessinée (René Goscinny, Culture Manga...). Il a travaillé pour France 5, Europe 1, *Phosphore*. Scénariste, il a réalisé plusieurs albums avec son complice graphique Gaël Remise. Dernier ouvrage paru : *Un amour de Stradivarius* (Nouveau Monde Éditions).

OLIVIER VAN VAERENBERGH
Cet ancien rédacteur en chef du *Journal de Spirou*, entre 2004 et 2007, est le spécialiste de la bande dessinée auprès de *Focus Vif*, le supplément culture de l'hebdomadaire *Le Vif*, en Belgique.

Remerciements

Anne Goscinny, Albert Uderzo, Aymar du Chatenet, Dionen Clauteaux, Gonzague Delrue, Céleste Surugue, Elise Brun, Sylvie Chabroux, Anne-Hélène Hoog, Kathy Degreef, Hélène Werlé, Philippe Cauvin, Eric Leroy, Daniel Maghen, José-Louis Bocquet, Diane Rayer, Frédéric Pillier (Agence Pierre Laporte).

En partenariat avec ACTUA BD

L'EXPRESS. 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Tél. : 01-75-55-10-04 • CPPAP n° 0318c82839 • ISSN n° 0014-5270 • Hebdomadaire d'information édité par la société anonyme Groupe L'Express • Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09 • Capital social : 47 150 040 euros • Principal actionnaire : SFR Presse • **Président-directeur général :** Alain Weill • **Directeur de la publication :** Guillaume Dubois • **RÉDACTION** • **Directeur de la rédaction :** Guillaume Dubois • **Rédacteur en chef Culture :** Eric Libiot • **Rédacteur en chef de ce hors-série :** Didier Pasamonik • **Ont collaboré :** Annie Collognat-Barès, Anne Douhaire, Jérôme Dupuis, Patrick Gaumer, Eric Libiot, Laurent Mélikian, Eric Mettout, Didier Pasamonik, Delphine Peras, Tristan Savin, Lucie Servin, Fabien Tillon, Olivier Van Vaerenbergh • **Secrétaire de rédaction :** Laurence Stasi • **Rédacteur graphiste :** Cedric Pontes • **Iconographe :** Véronique Billiote • **Réalisation couverture :** Cedric Pontes • **MANAGEMENT** • **Directeur général délégué :** François Dieulesaint • **Editeur délégué :** Tristan Thomas • **PUBLICITÉ** **Directrice de la régie :** Sophie Vatelot • **Directeur commercial du Pôle news-culture :** Pierre-Etienne Musson avec Cyril Bostvironnois, Ziza Koudou • **Fabrication :** Marie-Christine Pulejo.

LE VIF Edité par SA Roularta Media Group, rue de la Fusée 50 (bte 6) – 1130 Haren-Bruxelles – www.levif.be

Photogravure : Keygraphic
Imprimerie : Roularta Printing (8800 Roeselare, Belgique)

